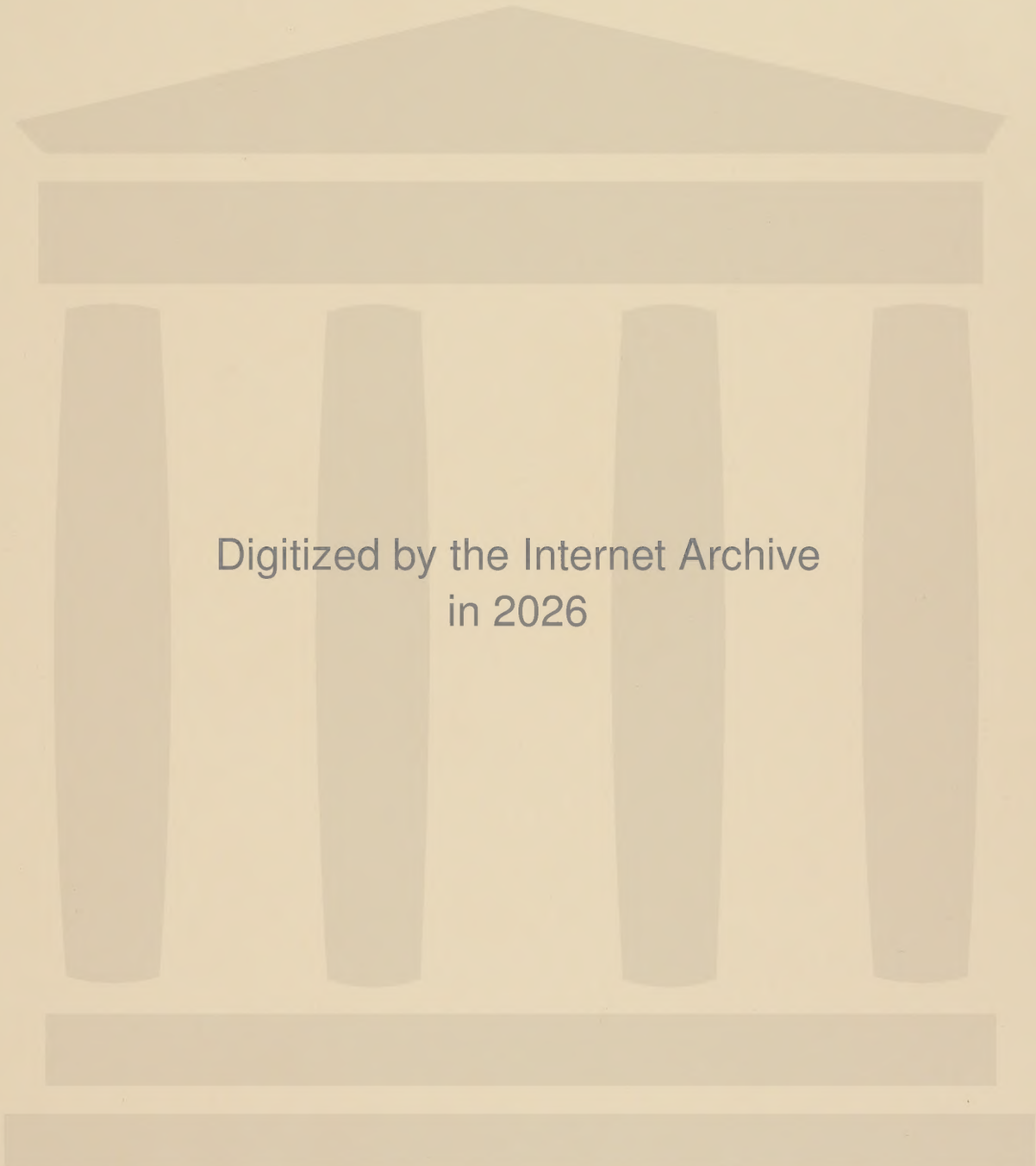
DC
1
P5
July
1956

JACKSON LIBRARY-UNCG
3 0510 1170645 X

The University of North Carolina
at Greensboro

JACKSON LIBRARY

BUILDING USE
ONLY



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/connaissance-des-arts_1956-07_213

PLAISIR de FRANCE

LIBRARY
U.S.M.A.

JUILLET 1956

DC
1
P5
July
1956

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SOMMAIRE

JUILLET 1956 — Nº 213

Pages

Éditorial

L'HOMME, par Olivier Quéant 1

Un reportage littéraire

EMMA BOVARY A CENT ANS 2

Une idée pour les vacances

LE GRAND CALME EN L'ILE DE RÉ, par Léah Lourié 10

Une leçon d'entomologie dans votre jardin

A L'AFFÛT DES INSECTES, par Regina Wineza 16

La vie ardente d'une vieille cité

AIX-EN-PROVENCE, par Claude Baignères 18

ANTIQUITÉS A AIX-EN-PROVENCE, par Saint-Sère 26

De la décoration

VALMAJOUR : UN ANCIEN BASTIDON EN PROVENCE 32

Une nouvelle inédite

« LA PETITE M... », par Michel Chapuis 37

Musique en roulotte

LA HARPE VAGABONDE, par Anne Fourny 41

Un problème social en Afrique Noire

EXPÉRIENCE BELGE AU CONGO, par La Mazère 46

Un nouveau spectacle « Son et Lumière »

VÉZELAY SOUS LES PROJECTEURS 54

Rythmes du mois

LE SALON DES ARTISTES DÉCORATEURS, par Roger Baschet 56

LE THÉATRE, par Robert Kemp.. 60

LE CINÉMA, par Marcel Lasseaux 62

LES EXPOSITIONS, par René Barotte. 64

LES GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem 66

LES LIVRES, par Yves Gandon 68

Notre grand concours touristique

LA LISTE DES GAGNANTS.. 69

LES SOLUTIONS DES DEUX DERNIERS PARCOURS

LES ÉCHOS.

LES DISQUES, par Gustave Samazeuilh.

LE RALLYE-BOUTIQUE.

La rose de notre couverture a été dessinée par Carzou, qui prépare, pour début décembre, une importante exposition à la Galerie Drouant-David.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1956. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

KESTOS-VAHINÉ

ROBES, ENSEMBLES ET MAILLOTS DE BAIN

DE

L. Libron PARIS

ESCAPADE
Maillot de bain entier
à jupe,
au décolleté
légèrement festonné;
en Taffetas Tergal
imprimé.

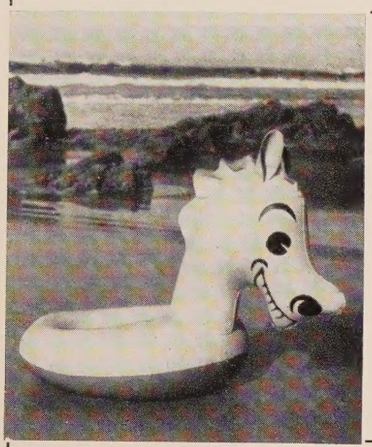
FAKAOFO
Robe de popeline
Nylon imprimée.
Buste long.
Jupe plissée devant.

SARA
Robe gitane,
à encolure bateau.
Totalement infroissable,
elle peut tenir dans
un petit sac à main,
puisqu'elle est
en mousseline Tergal.

RATAPOIL
Maillot entier à jupe
en faille
Crystalia Lastex
Toutes teintes unies.

SI VOUS ÉPROUVEZ DES DIFFICULTÉS A VOUS PROCURER NOS ARTICLES, DEMANDEZ-NOUS L'ADRESSE DE NOS DÉPOSITAIRES EN ÉCRIVANT A KESTOS, (SERVICE F A) BOITE POSTALE 15 - PARIS-XVIII

Pour vos vacances n'oubliez pas...



Pour la plage

MOD'IMPER

vous offre
ses jouets, bateaux, tapis de sol, bouées, ballons, etc.

•

En vente maisons spécialisées. Renseignements et catalogue,

6, rue de Trévise — PARIS

Pour votre voiture

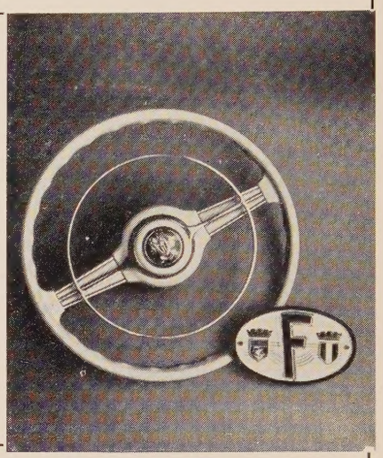
QUILLERY

Matières Plastiques

VOLANT VIRAFLEX
PLAQUE F ARMORIÉE

•

En vente chez votre accessoiriste ou garagiste



Pour le bain

MAYOGAINE

maillot jeune « Jasmin », maillot bicolore Rhodia et Filés Lastex. Consultez MAYOGAINE aux stands spéciaux des Grands Magasins et chez les meilleurs spécialistes

•

Créations des Ets J. ORIANO,
29, rue des Pyramides — PARIS

Pour le voyage

LES TROIS SELLIERS

Malette en box souple avec chevalet mobile

•

69, Bd Haussmann — PARIS

Pour vos photos, vos films noirs ou couleurs

REALT

vous recommande son posomètre, le seul à cadrans interchangeables à lecture directe

•

Pour recevoir gratuitement les Photos-Conseils, écrire à
REALT Service 2
95, rue de Flandre — PARIS

Pour vos disques

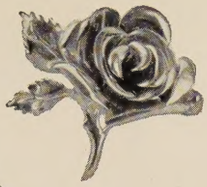
THORENS

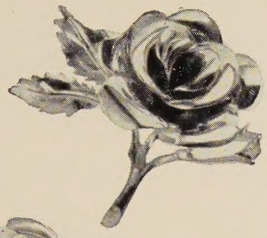
propose son électrophone portatif à piles pour disques microsillons. Joue plus de 20 minutes. Poids 6 kilos

•

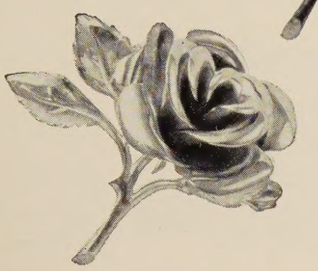
En vente chez tout bon revendeur ou à défaut
Ets H. DIEDRICHS
15, Faub.-Montmartre — PARIS

Les Roses
" Plaisir de France "





18.000 frs

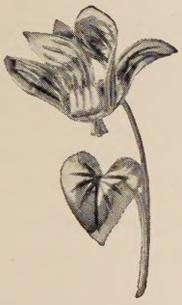


30.000 frs

40.000 frs

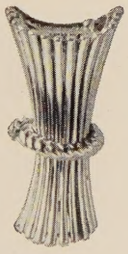
La Pensée
22.000 frs

L'Orchidée
20.000 frs

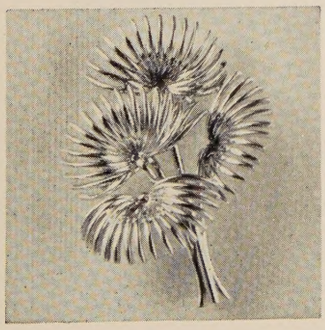


Le Cyclamen
20.000 frs

CLIPS OR
Créations exclusives de
WORMS
JOAILLIER
7, Rue Royale, Paris



Porte-fleurs naturelles
clips or, 32.000 frs
modèle déposé
système breveté S.G.D.G.



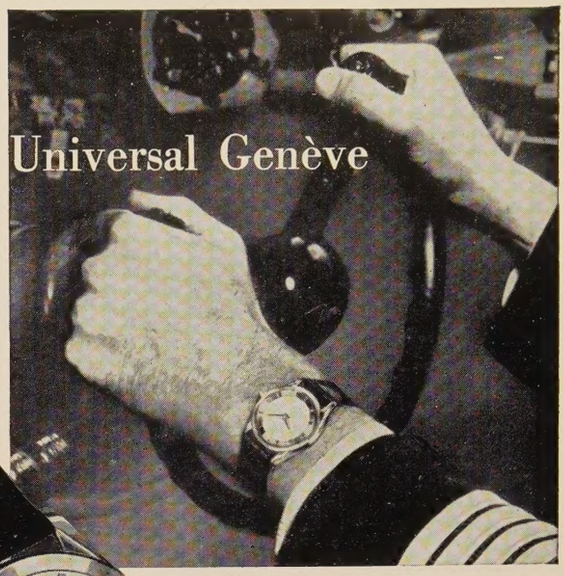
La Palme
30.000 frs

Le Palmier
30.000 frs

REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES GRANDEUR NATURELLE

SPÉCIALITÉ DE PERLES DE CULTURE

C'est une Universal Genève



La montre qui contrôle l'heure des vols polaires des avions « Royal Viking » de la SAS :

"POLAROUTER"*
TIMING EVERY SAS ROYAL VIKING FLIGHT

Cette montre, insensible aux influences extérieures a été conçue spécialement pour les pilotes de la SAS.
Sa structure lui permet de supporter n'importe quel climat, n'importe quelle condition atmosphérique, du pôle à l'équateur. Sa construction est le résultat d'une étude technique réalisée sur des bases scientifiques. Son étanchéité est assurée par trois éléments de base: une glace stable, une bague de tension et un cadran bombé. L'union de ces trois éléments assure un verrouillage absolu. La Polarouter est équipée du mouvement automatique Universal 17 pierres, de haute précision. Elle est protégée contre les chocs et antimagnétique. C'est une exclusivité Universal, faisant l'objet d'un brevet.
Vous pouvez acheter une montre Polarouter en toute confiance et la porter avec fierté: c'est une Universal Genève.

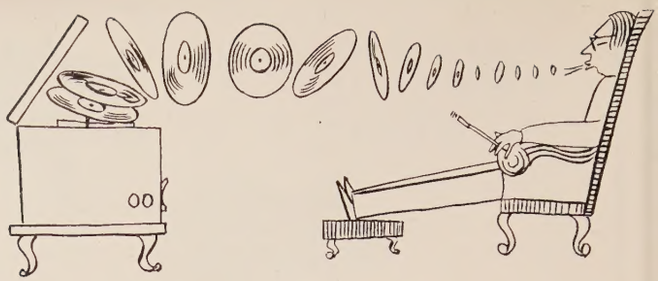
* *Marque déposée*

UNIVERSAL
GENÈVE

En vente dans les meilleurs magasins d'horlogerie

La montre qui contrôle officiellement les vols de la SAS Scandinavian Airlines System.

Où acheter vos disques...

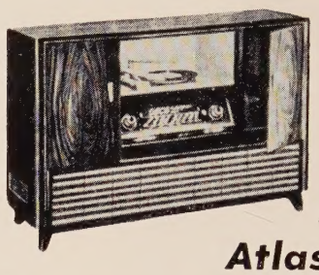


RADIO-PHONO 3 H.P.
changeur de disques
3 vitesses
modulation de fréquence
Meuble très élégant
Prix : 164.500 frs

Sonatine

the music shop

67, Rue Pierre-Charron - Ch.-Elysées • ELY. 05-30
LE FOURNISSEUR DE L'ÉLITE
DISQUES
APPAREILS 3 VITESSES
RADIO TÉLÉVISION
Appareils d'Importation LŒWE OPTA



Luxueux RADIO-PHONO
Son haute fidélité
2 casiers disques
Tous les derniers perfectionnements radio et pick-up
Prix : 204.600 frs

Atlas

Aux 24 violons du roy
LE DISQUAIRE DES TUILERIES
(près des places Vendôme et Concorde)
Radio-Combiné **GRUNDIG**
CHAINE DE HAUTE FIDÉLITÉ
Amplificateur **LEAK**
Haut-parleur **WHARFEDALE**
5, Rue Cambon, Paris 1er — Ope. 62-69

TELEFUNKEN
La marque mondiale
RADIO TÉLÉVISION DISQUES
MAGASINS DE VENTE:
A. DELVALLÉE
85, Bld. Haussmann • (Métro St-Augustin)

une renommée de 28 années
la boîte à musique
DISQUAIRE
EDITEUR DES DISQUES BAM
tous microsillons de toutes marques
Dépositaire des H.P. Goodmans et Conques Elipson et meilleures chaînes Haute Fidélité.
A Montparnasse, 133, Bd Raspail, 6e - Lit. 16-12

PIANOS - MUSIQUE - INSTRUMENTS
DISQUES — T. S. F. — TÉLÉVISION
PASDELOUP
COUILLÉ & Cie
89, Bld. Saint-Michel, Paris 5e - Ode. 04-82
EXPÉDITION GRATUITE DES DISQUES MICROSILLONS
VENTE ET LOCATION T. S. F, TÉLÉVISION
ET TOUS INSTRUMENTS DE MUSIQUE

LE GUIDE DU CONCERT ET DU DISQUE
252, Faubourg St-Honoré, Paris 8e
Car. 48-58 et 06-30
Hebdomadaire - ***le N° 50 frs***
en vente dans les kiosques

LES SORTILÈGES
disquaire
Dans une ambiance jeune vous offre le plus beau choix de disques : variétés - jazz - classiques
96, Boulevard MONTPARNASSE, 96
(près de la Gare) • DAN. 72-52

Les coiffeurs inspirés vous présentent
MARIO et LEO
130, Fg-Saint-Honoré. ÉLY. 78-65
•
LEONARDO
119, Bd du Montparnasse. ODE 75-56
•
JOSÉ et ARTURO
Gare de la Bastille. DOR. 96-69
•
Ouvert du Lundi 14 h. au Samedi 19 h.
Permanente à 2.000 Frs tout compris.

La ligne « à l'Enfant » exécutée sur permanente soufflante et fixée par la coupe coiffante.

A MADRID
HOTEL PRINCIPE PIO
(près de la gare du Nord)
Récemment inauguré
170 chambres, toutes avec salles de bains et téléphone.
Restaurant, service soigné.
Bar, salles de fêtes,
salons pour noces et banquets.
Air conditionné.
•
Paséo Onésimo Redondo 16, MADRID.
Tél. 470.800 (20 lignes).

LES DISQUES

MUSIQUE CLASSIQUE ET CONTEMPORAINE

La marée montante des disques nous submerge à tel point que, plus que jamais, je dois me borner à retenir l'essentiel. De l'envoi substantiel de Pathé-Marconi se détache une complète réussite qui a sa place marquée dans toutes les discothèques : l'enregistrement intégral de la *Walkyrie* de Richard Wagner, en cinq microsillons, avec une équipe de chanteurs de grande classe, sous l'égide souveraine de Wilhelm Furtwængler, dont c'est, en quelque sorte, l'inoubliable et émouvant chant du cygne. En l'écoutant vous sentirez pourquoi sa disparition est pour l'art une perte irrémédiable. La réalisation technique est ici à la hauteur de l'interprétation artistique, qui mériterait d'être étudiée par le détail. J'en dirai autant de l'intégrale d'*Ariane à Naxos*, en trois disques, où, sous la baguette habile, quoique parfois un peu lente, d'Herbert von Karayan, sont fidèlement évoqués, par des interprètes pleinement qualifiés, les prouesses de l'écriture vocale et les mille raffinements sonores de l'orchestre restreint de Richard Strauss. Quant au « comprimé » déjà ancien de *Louise*, remis sur le marché, les noms de Ninon Vallin, Georges Thill et André Pernet lui assureront sans doute une sortie appréciable, complété par l'édition intégrale de l'œuvre, restée toujours jeune, de Gustave Charpentier, que la maison Philips vient de publier.

Avant de quitter Pathé-Marconi, signalons encore la monumentale *Deuxième Symphonie* de Gustav Mahler, les quatre *Ouvertures* célèbres de Weber, une fulgurante exécution du *Troisième Concerto* de Rachmaninoff par Émile Guillels, les *Années de pèlerinage* de Liszt, par Aldo Ciccolini, un album consacré aux enregistrements de Dinu Lipatti, si prématurément disparu en pleine maîtrise pianistique. Chez Philips, trois cires de qualité. D'abord un *Faust* de Gounod, qui nous vient d'Amérique, dirigé par Fausto Pleva, avec les solistes, chœurs et orchestre du Metropolitan Opera de New-York, dont la luxueuse présentation et la sonore gravure méritent des éloges, mais qui souffre, à mon sens, de l'accent hétérogène des principaux chanteurs, fussent-ils Eleanor Steber et Cesare Siepi. Par contre, dans l'*Histoire du soldat*, le texte savoureux de Ramuz et la musique si évocatrice de Strawinsky sont photographiés avec bonheur et commentés de vivante façon par Bronislaw Horowicz. J'en dirai autant du *Joueur de flûte* de Marius Constant, auquel ses qualités musicales, son appropriation radiophonique qui sait éviter le vain bruitage ont justement valu le Prix Italia. Enfin, le beau quatuor de Budapest donne toute sa mesure dans l'admirable *Quatuor en sol* qui couronne dignement la musique de chambre de Schubert, dont Bruno Walter dirige avec éclat la *Symphonie en ut*. Chez Ducretet-Thomson, un excellent disque des *Cinq Poèmes* de Wagner met en valeur la maîtrise de la cantatrice Marcelle Bunlet, qu'on oublie trop à Paris et qui doit aller glaner en Allemagne les lauriers qu'elle mérite. Mme Thussen-Valentin la seconde au piano avec l'intelligence et la musicalité qu'elle déploie aussi dans un disque rassemblant *Thème et Variations*, le *Troisième Impromptu*, *le Quatrième Nocturne* et la *Troisième Barcarolle* de Fauré. Je n'oublie pas non plus les deux *Sonates* pour violoncelle et piano de Brahms, par Monique Fallot, un disque wagnérien du *Vaisseau fantôme* et de *Tannhäuser*, par Maud Cunitz et Arthur Rother, et la charmante *Nursery* de D.-E. Inghelbrecht.

Chez Festival, le Quatuor Jean Lespine s'honore en nous offrant des interprétations remarquables des trois *Quatuors à cordes* d'Arthur Honegger, dûment avalisées par l'auteur. J'espère pouvoir y revenir, ainsi que sur l'envoi du Chant du Monde avec un disque de *Mélodies* de Moussorgski, la *Sonatine*, violon et piano, aisée et séduisante d'Anton Dvorak, la *Neuvième Sonate* pour piano, de Prokofieff, à laquelle Pierre Barbizet donne tout son sens, les irrésistibles danses du *Prince Igor*. Forcé d'ajourner, cette fois-ci, faute de place, Decca, Odéon et les Discophiles français, où triomphe l'intégrale des *Sonates* de Beethoven par Yves Nat.

GUSTAVE SAMAZEUILH.

Phot. Robert David.

john devoluy

CRÉATIONS DE QUALITÉ
POUR L'ÉCLAIRAGE D'INTÉRIEURS
ANCIENS ET MODERNES

1, RUE DE FURSTENBERG
PARIS 6e — 3, RUE JACOB — DAN. 41-55

Suzanne Fontan
TISSUS IMPRIMÉS

JARDIN DE LA MARIE

29, RUE BONAPARTE
PARIS..VI•

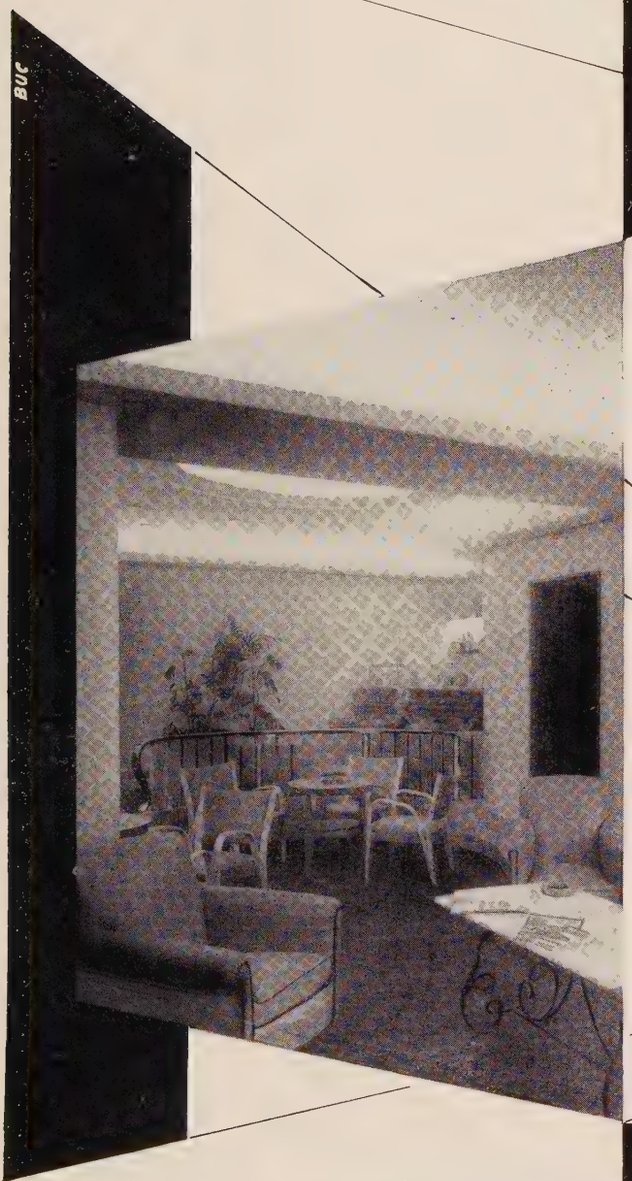
ET CHEZ TOUS DÉCORATEURS ET TAPISSIERS DE CLASSE

DAN. 94-95

LA GRANDE PEINTURE MODERNE

SILEXORE

PERSPECTIVES...



SUR LA BEAUTÉ

c'est une production

SILEXORE

PEINTURE PÉTRIFIANTE

Les teintes vives et franches de SILIMAT, sa matité soyeuse confèrent douceur et confort. Lavable et d'une solidité illimitée, c'est la peinture des gens de goût.

NOTICE ILLUSTRÉE N°R 6

franco sur demande contre ce Bon accompagné de vos nom et adresse très lisiblement écrits.

ÉTABLISSEMENTS L. VAN MALDEREN - 6, CITÉ MALESHERBES - PARIS-9e

M GAUBERTI 609

Utilisez notre **brosse** rectangulaire nylon spécial et nos **rouleaux** SILEXORE.

LE COURRIER DES LECTEURS

De nombreux lecteurs se sont spontanément essayés à dessiner des roses pour nos prochains numéros. Nous ne pouvons malheureusement utiliser toutes celles qui le mériteraient, plusieurs artistes en renom ayant déjà composé notre couverture pour plus d'une année. Nous reproduisons ici les envois de quelques abonnés.

De M. Pierda, à Caen :

Bien que je sois maintenant plus connu comme photographe que comme dessinateur, mon ancienne passion ne m'a pas abandonné et dès que j'ai un moment — hélas ! trop rarement — j'abandonne l'objectif pour la plume à dessin. Ayant fait depuis un an beaucoup d'études de roses, je me permets de vous en adresser quelques-unes.

De Mme Jeanne-Marie Pouchol, du Puy-en-Velay :

Cette abonnée nous écrit qu'elle a porté un si vif intérêt aux dessins de roses exécutés pour nos couvertures par des artistes contemporains qu'elle a eu l'idée de créer à l'intention de *Plaisir de France* une rose en fer forgé.

De Mme Kirschbaum, à Aachen (Aix-la-Chapelle) :

Il m'est venu à la pensée de vous envoyer des dessins d'une rose qui était dans le jardin de mes parents et que je nomme « Gloire de France ». Mon père était fou de son parfum et de sa forme. Ajoutons que Mme Kirschbaum, qui a été abonnée à *Plaisir de France* par des amis, affirme trouver dans notre revue de multiples éléments qui l'aident à peindre et à dessiner ; et elle est fière de porter sur sa voiture la rose de notre insigne « Courtoisie, gage de sécurité ». Elle signe Cerisier, qui est la traduction de Kirschbaum.

DANS L'ÉDITION

■ *L'Église s'est-elle réconciliée avec le théâtre ?*
Il fallait tout le courage humain et toute la large compréhension que le Père Carré ajoute à sa foi, toute sa connaissance des milieux du théâtre pour que « l'aumônier des artistes » donnât ce titre à un petit livre qui vient de paraître aux Éditions du Cerf, avec le sous-titre : « De Molière à Jouvet. » A quelques nuances près, les problèmes posés par la situation du comédien ne lui semblent pas différents des conflits majeurs que tout homme affronte. Les solutions qu'il propose avec lucidité sont donc valables pour tout être en quête d'harmonie.
C'est un livre que tous les comédiens — et tous les catholiques — voudront lire parce qu'il procède d'un esprit clair, d'un regard neuf.

■ Les Éditions Cercle d'Art publient un volume abondamment illustré de photographies : *Ballets de Moscou*. Ainsi se trouve fixé le souvenir des représentations données à Paris par la troupe du théâtre lyrique national Stanislavski et Némirovitch-Dantchenko. Le texte est d'Yves Bonnat, les photographies de Pic.

■ *La Photographie et le Cinéma d'amateur*, par Jean Roubier (Larousse, édit.), est un important volume où sont traités tous les sujets concernant la technique photographique. C'est le livre de chevet de l'amateur qui y trouvera résolu chacun des problèmes qui peuvent se poser à lui. L'ouvrage est illustré de schémas et de photographies.

■ J.-G. Martial et Michel-François Braive publient, dans la collection des Sites de France (Édit La Nef), un livre sur *Aix-en-Provence*, où revit toute l'histoire d'une vieille cité qui, ainsi que nous l'exprimons dans ce numéro, est un centre très vivant d'art et de culture.

■ Nous avons été heureux d'apprendre que l'écrivain et dramaturge belge, Georges Sion, qui est également un brillant collaborateur du journal *les Beaux-Arts* de Bruxelles, a reçu le Prix du Comité belge de la Société des Compositeurs et Auteurs dramatiques. Ce Prix lui a été attribué pour sa pièce : *la Malle de Paméla*, qui a été un des grands succès de la saison au Rideau de Bruxelles.

■ Claude Arthaud et Claude Hébert-Stevens présentent dans la collection « les Imaginaires » (Arthaud, édit.) un très beau livre sur les derniers descendants des civilisations précolombiennes. Sous le titre *Andes, toit de l'Amérique*, ils ont réuni, au cours d'un long voyage, des photographies et des documents sur les Indiens.

■ Dans la collection « Charme de France » (édit. du Cerf), un album est consacré à ce que l'art gothique a produit de plus complet et de plus pur : la cathédrale d'Amiens. Une introduction de Bernard Champigneulle et soixante-cinq photographies de Jean Roubier aident à mieux connaître dans ses détails ce chef-d'œuvre du XIIIe siècle.

■ Les Nouvelles Éditions Françaises viennent de publier un nouvel ouvrage consacré à Henri de Toulouse-Lautrec. Cent reproductions, dont la plupart en couleurs, relatent l'œuvre de ce peintre, qui, pour reprendre l'expression de Douglas Cooper, auteur du texte, « est une des figures les plus étranges de la brillante lignée des grands artistes français ». Ce livre, qui prend la forme d'un portfolio, est édité avec tout le soin qui caractérise les Nouvelles Éditions Françaises.

■ Philippe Jullian vient de publier chez Plon un recueil de nouvelles à la manière de Proust : *Gilberte est retrouvée*. Le style de l'écrivain est bien le même que celui de l'illustrateur. Spirituel et incisif. A petits traits légers, la caricature surgit, qu'il s'agisse d'un personnage, d'une époque ou d'un milieu. Roman à clé dont l'humour n'est pas sans rappeler l'excellente suite de pastiches publiée l'an dernier par l'auteur : *les Morot-Chandonneur*.

le
Scotch Whisky

Haig

for long drinks...

le
Cognac

REMY MARTIN

...se déguste

V.S.O.P. Rémy Martin
une fine champagne
dans son plein épanouissement
exactement à point.

ÉDITORIAL

L'HOMME

Heureusement les Français dont la vue est claire si la puissance est mince ont depuis la guerre mis un frein à la course tête baissée vers la ruine des grands États... Après tout l'homme intelligent voudrait être Français s'il pouvait naître de nouveau... »

Ces commentaires de journalistes anglais à propos du livre écrit par l'un d'eux, Alexander Werth, mériteraient eux-mêmes une exégèse qui serait faite chez nous d'un acte de contrition et d'un acte de foi.

Je ne voudrais ici qu'en relever deux mots : « l'homme intelligent ». Cet homme-là ne peut être qu'un homme libre, qu'un individu pensant et agissant seul. Il tend à disparaître : la France en sera-t-elle le refuge ou le radeau?

Déjà, depuis des siècles, les religions ou les États avaient réglementé les naissances et l'union des couples, édicté des commandements, prescrit des devoirs, créé des obligations : en bref, tracé des frontières et dressé des barrières contre la liberté individuelle.

Mais cela n'était rien.

De nos jours, où que nous regardions, l'embrigadement des cerveaux et des corps est partout.

Des milliers de voitures agglutinées obéissent au coup de sifflet.

Un journal décide de gonfler un fait divers : les autres, par crainte d'être dépassés, en font autant. A tous les lecteurs nivelés, la même pâture d'information. Toutes les jeunes filles du Poitou, toutes les petites Lorraines reçoivent la consigne d'avoir la même coupe de cheveux et le même maquillage. Dans la grande rue d'Istanbul tous les passants sont habillés comme ceux du Faubourg-Saint-Denis et les magasins y vendent les mêmes scooters et les mêmes postes de télévision qu'ailleurs. Dans tout le Moyen-Orient, des palaces internationaux, sans âme et sans patrie, remplacent les hôtels à couleur locale.

Dans un pays, on rédige pour les jeunes soldats une théorie nouvelle qui ne leur apprend pas seulement, comme autrefois la nôtre, à graisser leurs fusils et à saluer leurs supérieurs : elle leur infuse une mentalité uniforme, elle standardise leur état psychique.

Dans une autre région du monde où les rues sont peuplées de foules mornes qui suent l'ennui, les arts et les lettres sont dirigés. Si une province dévie de la ligne, on y expédie dix mille propagandistes. Des expatriés accueillant un ministre d'une autre nation le supplient : « Nous voulons partir ! » Imaginez en Auvergne des gens criant à un homme d'État étranger de passage parmi eux : « Sauvez-nous ! »

Et c'est encore sur un mot d'ordre que des milliers d'individus embrigadés qui, seuls, n'auraient pas de haine, éventrent et égorgent.

En 1917, au moment où la guerre semblait perdue pour nous, la France a été sauvée par un homme. S'adressant au Gouvernement, il rugit un jour : « Quand arrêterez-vous la canaille du *Bonnet Rouge*? »

A cette même tribune, dernièrement, un démocrate qui a parlé un langage d'homme aurait pu, en citant le nom d'un autre journal, crier aux responsables d'aujourd'hui : « Quand arrêterez-vous la canaille de .... ? »

Car, quarante ans après, le cas est le même.

Et, là-bas, cet autre homme qui avait pacifié et construit, qui avait su, lui, se faire respecter et aimer, allons-nous le laisser reposer sur une terre où désormais notre drapeau ne flotte plus?

Olivier Quéant.

Phot. J. Belin.

A RABAT, LE MAUSOLÉE DE LYAUTEY sur lequel est gravée cette inscription :

« *Profondément respectueux des traditions ancestrales de la religion musulmane, gardées et pratiquées par les habitants du Maghreb auprès desquels il a voulu reposer en cette terre qu'il a tant aimée.* »

Phot. Klémentieff.

Est-ce le portrait de Delphine Delamare rêvant à de romanesques évasions? Le docteur Brunon, dont la mère fut au pensionnat compagne de l'héroïne, affirmait en tout cas que cette image donnait une idée parfaite du modèle dont Flaubert s'inspira.

Et voici Emma Bovary, telle que Gaston Baty la découvrit sous les traits de Marguerite Jamois lorsqu'il adapta le roman à la scène pour le théâtre Montparnasse en octobre 1936.

Le caricaturiste Lemot a vu ainsi Flaubert faisant l'autopsie d'Emma Bovary. Des gouttes de sang retombent dans l'encrier où l'écrivain trempera sa plume.

Ernest Pinard, substitut, et Jules Senard, avocat, ont la même sévérité dans le regard. Le premier accablera Flaubert en vain, le second le défendra avec succès devant le tribunal.

Phot. Lipnitzki.

Emma Bovary a cent ans

Lorsque Flaubert traçait les dernières lignes de Madame Bovary *se doutait-il qu'un siècle plus tard sa plume aurait rendu immortels le village de Ry et l'authentique héroïne dont il s'inspira si heureusement?*

Quand après trente-deux heures de lecture à haute voix, Gustave Flaubert ferma la dernière page de sa *Tentation de saint Antoine*, Maxime Du Camp et Louis Bouilhet rendirent leur verdict. Ils lui conseillèrent simplement d'abandonner son manuscrit aux flammes qui dansaient dans la cheminée. Et c'est ainsi que naquit *Madame Bovary*. Car Flaubert, découragé mais sûr autant de l'infaillibilité critique de ses deux amis que de la force de sa plume, souhaitait à la fois venger son échec et trouver un thème débarrassé de tout symbolisme, un thème simple, direct, humain. Louis Bouilhet lui raconta un fait divers, l'aventure de Delphine Couturier, et l'écrivain se mit au travail.

La *Tentation* était le fruit d'une imagination exubérante ; le roman de Delphine Couturier sera un reportage scrupuleux dont les personnages, les épisodes et les décors auront une base rigoureusement véridique. La Normandie et la chronique seront les guides du narrateur, son imagination n'interviendra que pour ciseler, approfondir un détail et rendre plus plausible encore par des traits d'un réalisme impitoyable le dénouement du drame. Ici, plus de mystère, plus d'allusions nébuleuses, plus de rêves fantastiques, mais des faits accumulés par un juge d'instruction méthodique, psychologue et génial.

Que Flaubert fasse du mécanisme de l'adultère en Normandie une science exacte ne fut pas du goût de la censure. Et le 7 février 1867, l'avocat impérial Auguste Pinard demandait au tribunal correctionnel de condamner un livre qui, disait-il, « bafoue les règles de la décence publique ».

Il n'en fallait pas davantage pour assurer le succès de l'ouvrage ; la plaidoirie de Me Sénard incita ensuite les juges à acquitter le prévenu et, sans doute, à devenir ses lecteurs assidus. La partie était gagnée.

Mais elle ne l'avait pas été sans mal. La valeur littéraire de *Madame Bovary* avait lourdement compté dans la balance de la justice. La conscience professionnelle de Flaubert faisait oublier les lucides écarts de sa conscience morale. Près de cinq années furent nécessaires à la mise au point du texte définitif. C'est en Égypte, sur les bords du Nil, que Flaubert décide d'appeler Delphine Couturier-Delamare, Emma Rouault-Bovary ; et tout au long de ce voyage qui, en 1849, le conduit d'Orient en Normandie il cherchera les modèles des acteurs de son roman. Durant plusieurs mois, sa silhouette trapue va hanter le village où vécut, aima et mourut Delphine Couturier. Il s'efforcera de brouiller les pistes et de métamorphoser légèrement dans ses descriptions les lieux et les vedettes authentiques du drame. Ce fut là son unique erreur psychologique : d'avoir été le théâtre de l'affaire Delamare, le village de Ry ne tire aujourd'hui que de la gloire. Sans Flaubert, il est vrai, Delphine ne lui aurait apporté qu'une bien éphémère notoriété dans les gazettes de l'arrondissement.

1.

2

3

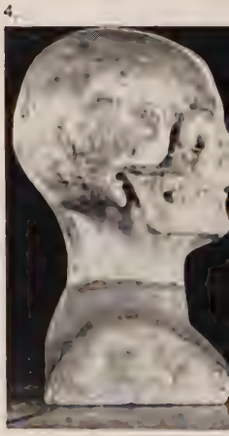
1. Le village de Ry, tel qu'il apparut à Delphine Delamare dans les brumes de l'automne.

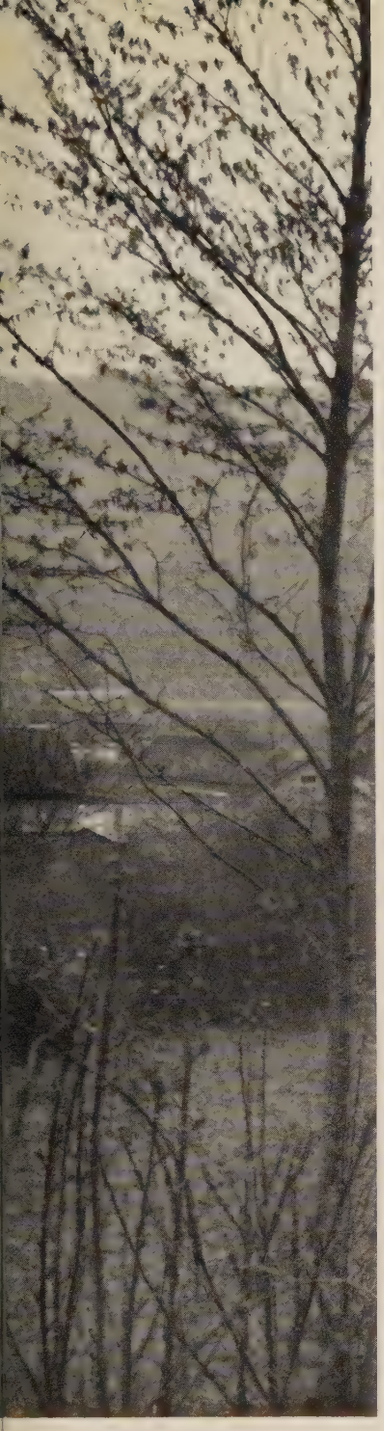
2. Devant l'hôtel de la Poste, baptisé par Flaubert hôtel du Lion d'Or, les charrettes s'alignent les jours de marché.

3. En face, la pharmacie Jouanne, où un gendarme style 1860 semble attendre la fin de l'enquête de la maréchaussée.

4. Un pot de pharmacie d'où M. Homais tira peut-être le poison convoité par Emma Bovary.

4





LE VILLAGE DE L'ENNUI

Ry est situé à trente-sept kilomètres de Rouen, sur la voie départementale qui rejoint, à Martainville, la route de Beauvais. Pour Flaubert, Ry s'appellera Yonville-l'Abbaye. Mais Yonville est pour Emma Bovary le village de l'ennui, comme Ry le fut pour Delphine Delamare. Pourtant ce bourg, qui n'a pas changé depuis cent ans, connaît une vie extrêmement active. Les charrettes continuent à s'aligner les jours de marché devant l'hôtel du Lion d'Or où était jadis installé le relais de la poste. De là, l'Hirondelle, « coffre jaune porté par deux grandes roues », partait pour Rouen.

A quelques pas de là, une plaque de marbre signale la pharmacie de M. Homais. Le pharmacien que l'enseigne désigne sous le nom de Jouanne devint, en effet, M. Homais en littérature. Flaubert prit à la fois pour modèle le père et le fils Jouanne, ce qui explique l'âge imprécis du personnage. Le père était clérical, le fils franc-maçon, ce qui justifie bien d'autres équivoques subtiles.

C'est dans le château du Héron, aujourd'hui disparu, que Flaubert situe la réception donnée par le marquis d'Andervilliers. « Le château, de construction moderne à l'italienne avec deux ailes avançant et trois perrons, se déployait au bas d'une immense pelouse où paissaient quelques vaches. » Seule la pelouse garde le souvenir de l'émerveillement qui envahit Emma Bovary à la vue de ce bal fastueux si contraire aux plaisirs fades et monotones que lui réservait la vie quotidienne.

Le contraste est frappant avec la maison de la nourrice où Emma plaça son enfant ; « basse et couverte de tuiles brunes, elle avait en dehors, sous la lucarne de son grenier, un chapelet d'oignons suspendus. De l'eau sale coulait en s'éparpillant sur l'herbe tout autour de plusieurs guenilles indistinctes ». Si la chronique locale ne s'en était chargée, la description suffirait à faire reconnaître cette demeure qui accueillit la fille de Delphine Delamare. Car Flaubert n'a pas transigé avec la vérité. Lorsqu'il affirmait : « Il n'y a plus rien à voir dans Yonville-Ry », il ne se trompait pas : « Le drapeau tricolore de fer-blanc tourne toujours au haut du clocher de l'église ; la boutique du marchand de nouveautés agite encore au vent ses deux banderoles d'indienne... » Rien de plus.

Il reste cependant à retrouver la trace de Rodolphe et de Léon. Léon traversa Ry comme il traversa la vie de Delphine, séduisant, timide, prompt à toutes les dérobades. Quant à Rodolphe, l'état civil le désigne sous le nom de Louis Champion. Ce gentilhomme campagnard gaspilla sa fortune, vendit le château de la Huchette et les terres « qu'il cultivait lui-même, sans trop se gêner cependant », et partit pour l'Amérique. Il devait mourir à Paris épuisé par l'alcoolisme, oublié de tous, même de l'officier de santé Eugène Delamare dont il avait forgé le malheur.

Tel est le décor dont Flaubert va doser les éclairages, tels sont les personnages dont il va décalquer les attitudes.

5.

6.

5. Le château du Héron, propriété du marquis d'Andervilliers dont les portes s'ouvrirent pour la petite provinciale Emma Bovary sur un monde de fastes et de plaisirs qui l'émerveillèrent.

6. Le château s'est évanoui avec le rêve, et seule subsiste la prairie où s'enfoncèrent les souliers de satin d'Emma.

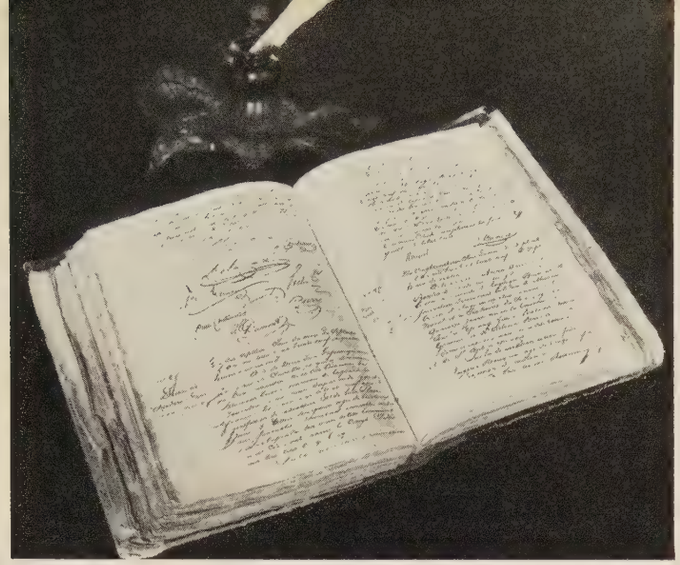
7.

7. La maison de la mère Rollet, que signale une plaque, fut celle de la nourrice qui accueillit l'enfant de Delphine Delamare.

LE MARIAGE

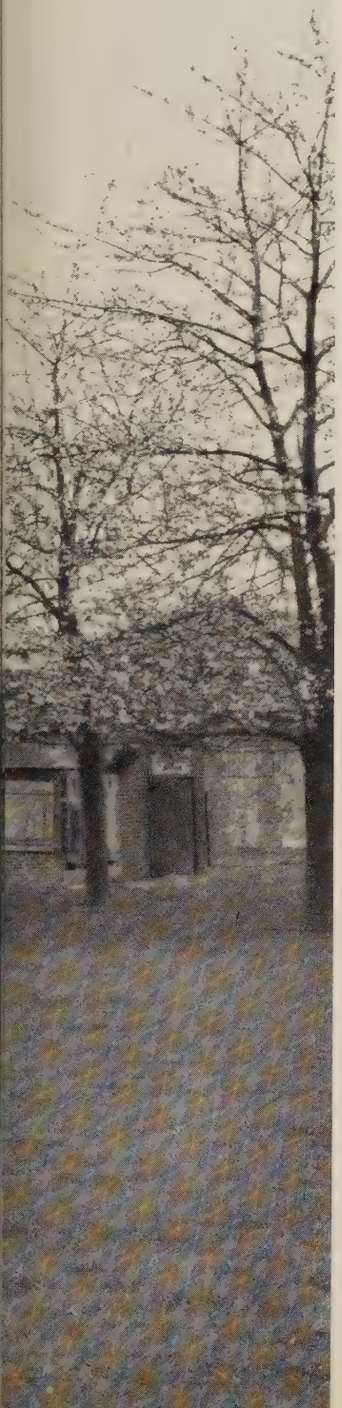
La vie de Delphine Delamare eût pu ressembler à celle d'une petite provinciale immunisée contre toute tentation. Sa maison natale, sise à Blainville-Crevon, était « une ferme de bonne apparence » où tout respirait la paix et la sécurité. La demeure que lui offrit ensuite son époux était, Flaubert le constata et l'on peut encore le vérifier, « l'une des plus confortables » de Ry. Le père du romancier avait d'ailleurs gardé une certaine estime pour Eugène Delamare qui avait été son élève à l'hôtel-Dieu de Rouen, et la chronique rapporte qu'il avait volontiers prêté un jour quelques louis à Delphine.
Mais la maison de Delamare-Bovary possédait « une porte qui permet d'entrer et de sortir sans être vu... ».

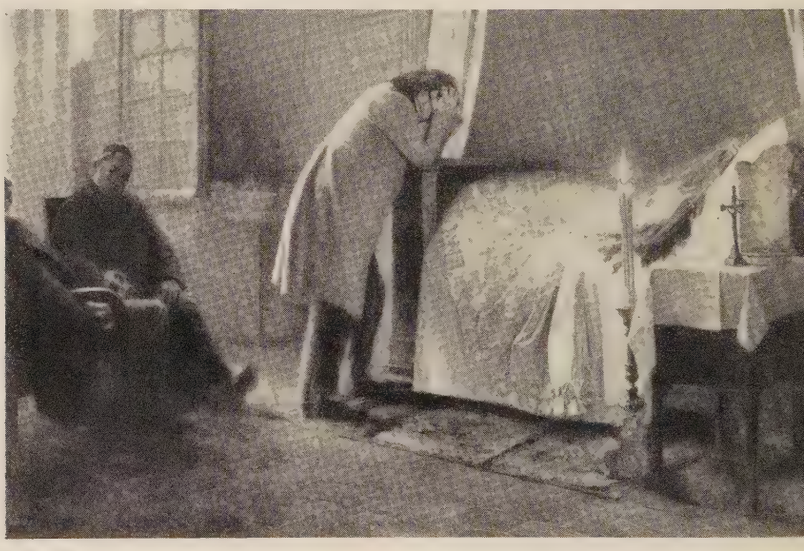
1. La maison natale de Delphine est une longue bâtisse ancrée dans la terre normande.

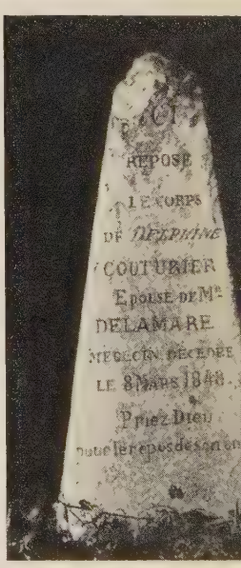


2. L'employé de mairie qui dressa l'acte d'état civil du mariage songeait-il, en s'appliquant à cette calligraphie romantique, qu'il traçait un chapitre jugé capital de la littérature de son temps ?

3. Une forte charpente de bois étaye les murs de la mairie où se maria Delphine Couturier-Delamare.







LA MORT

4. Un peintre anonyme a jeté sur la toile l'image romantique de la mort de Delphine : fiction sans doute, mais la réalité s'impose à Ry. Voici le porche de l'église où Charles Delamare suivit le cercueil de son épouse et la stèle funéraire dont la pierre, jour après jour, s'effrite.

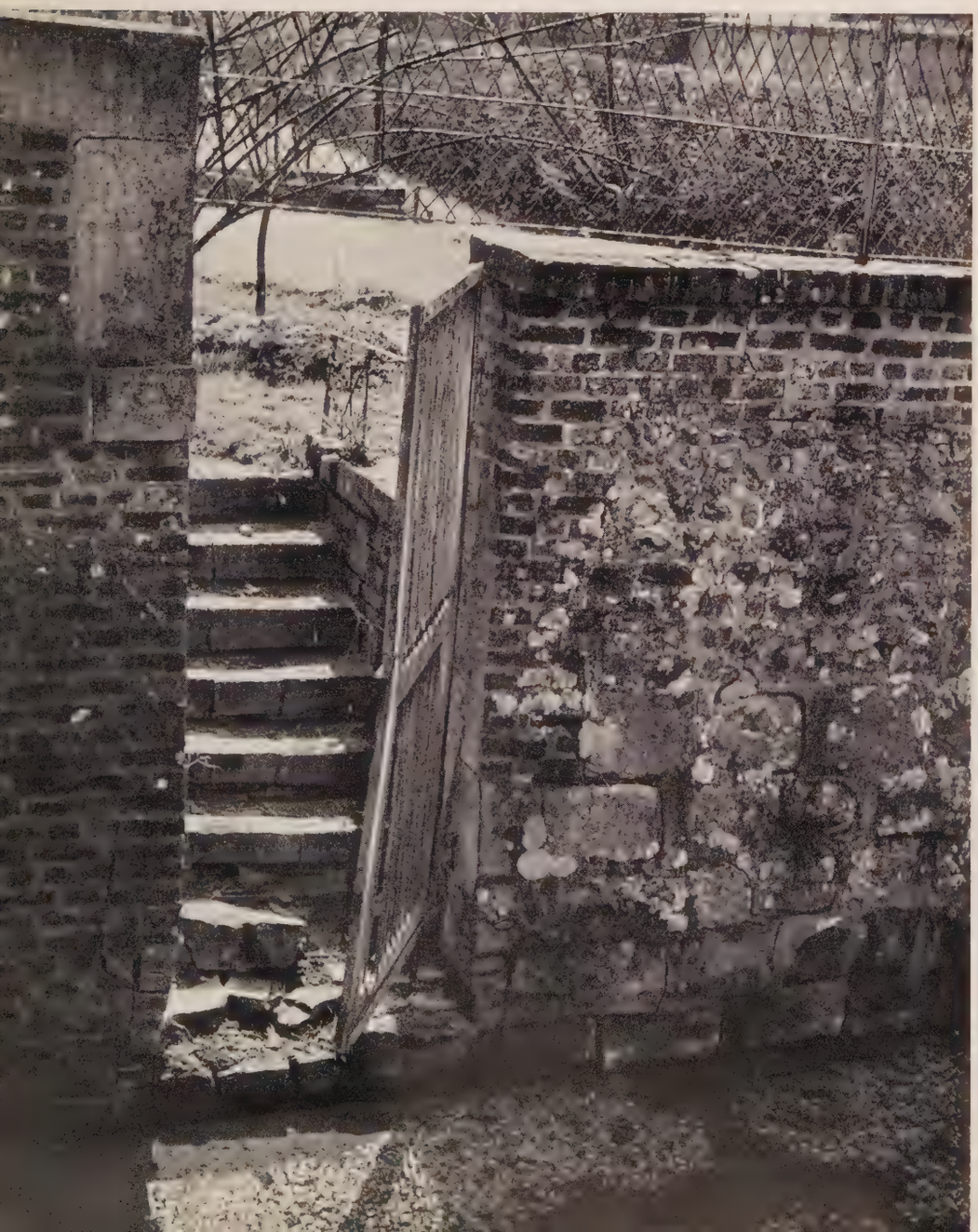
LES AMOURS ROMANESQUES

Le château de la Huchette, où vivait Rodolphe, était situé non loin de la maison d'Emma. Cent fois Flaubert en refit le chemin, guidant son héroïne de la pointe de sa plume. Voici l'escalier du jardin, les murs qui longent la rivière, le sentier et le champ de labour où Emma « s'enfonçait, trébuchait et empêtrait ses bottines minces ». Ou bien Rodolphe venait la retrouver sous le grand tilleul : « Des massifs d'ombre, çà et là, se bombaient dans l'obscurité et parfois, frissonnant tout d'un seul mouvement, ils se dressaient et se penchaient comme d'immenses vagues noires qui se fussent avancées pour les recouvrir... Lorsque la nuit était pluvieuse, ils allaient se réfugier dans le cabinet aux consultations. »

C'est avec une loupe que Flaubert a recherché les indices du passage des deux amants ; il a rêvé là où ils avaient rêvé, enrichi sans doute leur amour de mille nuances qui le sublimisent. Un court instant peut-être il détache alors son héroïne de son modèle. Bref répit : aussitôt méthodiquement il entreprend de murer Emma Bovary dans le désespoir et, finalement, laisse retomber sur elle la lourde pierre tombale de Delphine Delamare.

C. B.

I.



2.

3.

4.

5.

Photographies Klémentieff.

1. Par cet escalier que borde la rivière, Delphine s'échappait pour aller rejoindre Rodolphe. Parfois, il l'attendait sous ce tilleul qui les enveloppait de ses feuillages (2) ou bien elle courait jusqu'à cette maison blanche (3) ou à ce pavillon aujourd'hui délabré (5) dont le papier peint (4) évoquait les faciles et poétiques amours des « bergeries » d'autrefois.

Ci-dessus : *un aspect très familier de l'île ; la terre, écrasée de soleil, est légère et friable. Y poussent très facilement les artichauts et la vigne.* Ci-contre : *le port de Saint-Martin-de-Ré. Au fond, à l'extrême droite, les ruines qui, vues du continent, signalent l'île. Enfin, le célèbre « âne en culotte » et la paysanne en costume local, fichu imprimé et « quichenotte ». Ils se promènent aussi bien sur la côte, après la pêche, que dans les champs, dont ils ne craignent pas l'herbe piquante.*

EN L'ILE DE RÉ

UNE île de soleil, de poésie et de paix, un fragment de Paradis perdu ancré au large des côtes de France : l'île de Ré. Elle surgit de l'Océan dans un halo de teintes pastel et dans une bouffée de parfums subtils ; elle semble l'émanation d'un monde qui échapperait à l'emprise du temps.

A midi vous quittez en bac le port de La Pallice, mais à peine la côte s'est-elle estompée à l'horizon que vous voyez émerger l'île heureuse à la surface des vagues.

Elle apparaît comme une ligne mince aux couleurs mauves et grises, limitée d'un côté par le clocher de Sainte-Marie et, de l'autre, par la pointe de l'abbaye. Une rangée de pins unit les deux blanches et sveltes silhouettes et court le long d'une mer étincelante. C'est une terre proche et cependant lointaine, un peu mystérieuse sous un ciel souvent traversé de nuages ; une terre où l'on retrouve la vie lente et rythmée d'autrefois : les habitants y parcourent des routes bordées d'arbres sur des charrettes traînées par des bœufs solennels ; et, de mai à septembre, des centaines d'enfants peuvent jouir en toute sécurité de ses routes, de ses grandes plages sablonneuses et de son air tonique.

Ré mérite bien son titre d' « île aux petites maisons blanches » ; toutes les habitations, d'un étage seulement, sont repeintes à la chaux chaque année ; les fenêtres ont des volets verts et des toits de tuiles rouges. Et tout cela est aveuglant sous un soleil presque perpétuel. On se demande comment le facteur réussit à faire sa tournée journalière, comment il distingue les maisons les unes des autres (peu ont un nom ou un numéro) : les rues, sinueuses et étroites, ressemblent à un labyrinthe dans lequel il est difficile de retrouver son chemin.

La campagne est très plate, avec des couleurs douces et apaisantes, coupée çà et là par les vieux moulins charentais aux ailes depuis longtemps immobiles et par les tas de sel bordant les marais. La terre est très cultivée : d'interminables champs de vignes en broussaille

produisent de lourdes grappes noires, douces et chaudes comme l'air et le soleil de l'île. Et des ceps émergent, des bœufs et des ânes souvent affublés de pantalons de coton pour les protéger des mouches et des hautes herbes. Il est courant de voir l'âne et sa maîtresse porter des pantalons de la même étoffe !

La pêche est une ressource aussi importante que la vigne : huîtres, langoustes, langoustines, moules, crevettes, coquilles Saint-Jacques sont expédiées à Paris et dans les villes de l'Ouest de la France. A l'époque des grandes marées, le touriste lui-même peut faire de belles pêches et remplir son filet de crevettes de toutes tailles. Ré est riche en architecture ancienne : certaines de ses petites villes possèdent encore de vieilles églises datant du XIII^{e} siècle et en parfait état de conservation.

A Saint-Martin-de-Ré se dresse une citadelle à l'aspect

LOIX

. Ci-dessus : *le moulin du docteur Pervès ; extérieur et intérieur d'une simplicité monacale.*
Ci-contre : *port de pêche à Loix.*

Tout l'amour que Suzy Solidor porte à la mer est dans cette maison basse qui pourrait être celle d'un marin, isolée dans le coin le plus sauvage de l'île. Voici le jardin intérieur, le barbecue où cuit la soupe de poissons, et deux vues de la pièce de séjour, tout animée de symboles : flotteurs de filets en verre, figure de proue, lampes-tempête et gravures de bateaux.

LES PORTES

surprenant : entourée de deux côtés par la mer, elle est gardée par des sentinelles armées dont la silhouette se détache la nuit sur les fortifications. C'est que des centaines de prisonniers y sont encore détenus. Ce fort fut rebâti après que Louis XIII, en 1628, l'eut complètement détruit. C'est de là que partaient les condamnés pour le bagne de Cayenne. Il existe aussi, intacte, une maison qui était le pavillon de chasse d'Henri IV. Les vieux éviers y sont d'époque, ainsi que le carrelage, tandis que le porte-parapluie date du temps des « Lettres persanes ». La cuisine, d'ailleurs, mériterait de devenir un musée, avec sa galerie où les violonneux venaient, le soir, jouer pour les invités du roi. Beaucoup de vieilles maisons de pêcheurs — surtout celles du village des « Portes » — ont été achetées par des Parisiens qui, sans leur enlever leur style, les ont modernisées et en ont fait de ravissantes demeures : celles de Paul Colin, de la fille d'André Gide, de Suzy Solidor, de la femme du docteur Pervès, de la femme du docteur Desvignes. L'histoire de Ré est entièrement liée à celle de l'Angleterre, à qui elle appartint à deux reprises. L'île faisait, au XII[e] siècle, partie de la dot d'Aliénor d'Aquitaine qui épousa un roi d'Angleterre. Louis VIII en reprit possession en 1224, mais le traité de Brétigny, en 1360, l'arracha de nouveau à la couronne de France. Charles VII l'annexa plus

LES PORTES

Les trois demeures les plus réussies. Ci-dessus : *le moulin de M[me] Colinet ;* ci-dessous : *l'ancien moulin de Paul Colin ;* ci-contre : *deux vues de la maison de M[me] Lambert-Gide.*

tard, et les efforts du duc de Buckingham, en 1625, pour reprendre la citadelle de Saint-Martin demeurèrent vains. Louis XIV, pour protéger Ré contre d'autres invasions britanniques, fit rebâtir la vieille citadelle. Aujourd'hui, nos voisins d'outre-Manche l'envahissent parfois encore, mais c'est en touristes, et ils y sont les bienvenus.

Un mot de la langue anglaise est, d'ailleurs, resté courant chez les Rhétais : « quichenotte », nom donné aujourd'hui aux coiffes des paysannes, et qui n'est autre que « kiss not » (ne m'embrassez pas !), bonnets bordés de baguettes de bois que les femmes de Ré portèrent, en 1625 pour se mettre à l'abri des privautés des soldats de Buckingham. Et le soir, lorsque le feu pétille dans l'âtre, les paysans diront entre eux : « C'est la mitraillade des Anglais », en se souvenant du jour où leurs ancêtres signifièrent leur mépris à l'envahisseur en faisant le geste de relever leur chemise. Et de là est venu le nom du village de Trousse-Chemise, endroit charmant et très coté aujourd'hui. Lorsqu'ils se rendent à La Rochelle, les Rhétais disent « qu'y vont sur le continent » ; car tous ceux qui ne sont pas nés dans l'île sont pour eux des étrangers. Mais leur solitude est désormais bien compromise : les touristes viennent de plus en plus nombreux pour une visite de quelques jours... et décident d'y passer, comme moi-même, tous les ans leurs vacances.

Et, à chaque départ, j'emporte avec moi le souvenir de ses paysages, le parfum de ses tamaris et de ses pins.

Léah Lourié.

ARS EN RÉ

Retrouver Ré au Portugal ou bien le Portugal à Ré. L'illusion est complète dans ces rues courtes aux maisons basses et lisses, fenêtres aveugles et fleurs uniquement visibles dans les jardins intérieurs. Ci-dessous : *une rue d'Ars, étroite et silencieuse.*

Photographies G. de La Bégassière.

LA COUARDE

A la Couarde, mêmes façades anonymes, même vie intérieure. Ci-dessous : *une heure de détente chez le colonel d'Allens, puis un coin de jardin chez M. Godefroy.*

UN RECORD DE PATIENCE

A L'AFFUT DES INSECTES

PAR REGINA WINEZA

La photographie en couleurs avait déjà, grâce au téléobjectif, surpris les animaux sauvages en pleine brousse. Elle vient de nous révéler, dans le film *le Monde du silence*, la beauté et la fantaisie de la faune sous-marine. Cette chasse à l'image n'est pas l'apanage de quelques audacieux explorateurs : une femme, Regina Wineza, a, dans son jardin, fait, elle aussi, de passionnantes découvertes en se penchant sur un monde que nous côtoyons chaque jour : celui des insectes.

Après avoir observé, comme l'eût fait un entomologiste, la vie des insectes, et percé le secret de leurs habitudes, elle guetta le court instant où ils s'immobiliseraient dans le champ de son appareil et à l'endroit exact sur lequel elle l'avait mis au point.

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

UNE LEÇON D'ENTOMOLOGIE DANS VOTRE JARDIN

1. *Papillon d'espèce commune sur une fougère.*
2. *Sauterelle de Provence sur une mandarine.*
3. *Papillon « de choux » sur une tulipe.*
4. *Bourdon sur des « cœurs de jeannette ».*
5. *Hannetons sur une feuille de charme.*
6. *Paon de nuit sur un tronc d'arbre.*
7. *Papillon « écaille » sur une fleur de glaïeul.*
8. *Carabe doré sur une feuille morte.*
9. *Scarabée sur une fleur d'iris.*

8. 9.

Photographies R. Wineza.

Avec une patience qui mit ses nerfs à l'épreuve, elle attendit ainsi des journées entières qu'un scarabée vînt se glisser dans le calice d'une fleur ou qu'un papillon se posât sur une corolle. Mais encore fallait-il qu'aucun souffle n'agitât ni les plantes ni les ailes. Car il ne pouvait être question d'instantanés.

Les résultats qu'elle obtint ne la déçurent pas. Projetés sur l'écran, les clichés firent apparaître de délicates structures, invisibles à l'œil nu, des teintes souvent éclatantes, une variété et une richesse égales à celles des autres animaux.

Ainsi, grâce à la photographie, pouvons-nous conserver — palpitantes de vie et naturelles — des bêtes qui dans la boîte de l'entomologiste sont transpercées par des épingles, figées dans des poses conventionnelles. Un tour de force..., mais qui est à la portée de certains amateurs patients. Pourquoi ne pas essayer?

LA VIE ARDENTE D'UNE VIEILLE CITÉ

AIX

EN PROVENCE

Phot. Doisneau.

Page de gauche : *la terrasse des « Deux Garçons » est le centre de rendez-vous des artistes et des étudiants aixois. Elle s'est installée au pied de la statue du roi René* (ci-dessus à gauche) *qui contemple le Prater, les Champs - Élysées de son royaume : le cours Mirabeau. Jadis, le roi René se retirait volontiers dans ce petit pavillon* (ci-dessus à droite) *où il peignit, dit-on, les miniatures de son livre d'heures.*

la ville éternelle

Au faîte du beffroi, quatre trompettes viennent de sonner aux quatre vents pour annoncer l'ouverture du IX^e^ Festival d'Aix-en-Provence. Ce festival a neuf ans, mais il a fallu mille ans pour le mettre au point; une secrète complicité de la nature et des hommes a lentement poli le décor : l'eau a jailli sous le pic des légionnaires romains, les équerres et les compas des architectes ont recherché les angles ou les courbes qui prolongent les mouvements naturels du paysage, et le soleil a fondu, comme la flamme d'un creuset aiguillonnée par le mistral, l'œuvre des bâtisseurs et des dieux. Ici éclorent et se cristallisèrent les rêves d'innombrables artistes qui de Sextius à Cézanne, du roi René au jardinier du cours Mirabeau, ont ensuite forgé l'âme de la cité. N'est-il pas surprenant de constater que l'humanisme classique de Vauvenargues et l'exubérance bigarrée de Darius Milhaud plongent leurs racines dans cette même terre où elles s'entrecroisent pour y puiser la même sève ?

Sous ce ciel, le temps n'a jamais suspendu son vol ; chaque génération a marqué la ville de son empreinte sans rompre l'harmonie établie par les siècles antérieurs. Trente kilomètres plus loin, Marseille sert d'abcès de fixation aux révolutions de l'architecture et de l'esprit. Aix n'accueille que les expériences éprouvées ou réussies. La ville du roi René eût pu ainsi devenir un musée, mais un musée n'est que le masque mort d'une civilisation momifiée. Tant que l'eau circulera dans les rocheuses entrailles aixoises, la vie coulera à plein bord des Thermes Sextius à la fontaine des Quatre-Dauphins, et les trésors accumulés au cours des âges participeront toujours à l'existence quotidienne.

Aix possède une incroyable faculté d'absorption ; au contact de ses pavés arrondis, polis par les roues ferrées des charrettes provençales, les touristes se métamorphosent : tout leur conseille une certaine élégance nonchalante, l'éloquence des pierres de ses vieux hôtels rend inutile l'usage des Baedekers ; la musique qui filtre à travers les volets mi-clos, les senteurs de lavande qui se mêlent aux parfums sucrés des melons ou poivrés des épices achèvent la conquête des yeux, des oreilles et des cœurs. Aix se glisse, s'imprègne, s'installe dans les âmes, prend possession des sensibilités, impose des pensées qui sont éternellement les siennes. Et cela avec une gentillesse aristocratique, une discrétion irrésistible dont le roi René, jadis, donnait l'exemple lorsqu'il accueillait, dans son pavillon aux blanches colonnades, peintres, sculpteurs et poètes, dont il empruntait volontiers le pinceau, le ciseau ou la plume.

Sa statue débonnaire clôt la perspective du cours Mirabeau. Elle semble surveiller le flux des peintres, des musiciens, des artistes, des étudiants qui viennent le soir rêver sous les platanes.

Phot. Doisneau.

Ci-dessus : *le cloître roman édifié au* XII^e *siècle est un trait d'union entre la cathédrale Saint-Sauveur et le palais de l'Archevêché, où le Festival tient ses assises. Ici vint méditer le peintre Nicolas Froment lorsque, à la demande du roi René, il s'inspirait de la campagne aixoise pour dessiner les volets de son « Buisson ardent ».*

Ci-dessous : *la nouvelle Université vient implanter à Aix le style des architectes modernes. Mais les frontons de ses hautes fenêtres, le majestueux escalier ont des affinités secrètes avec les arcs romans du cloître et les façades des anciens hôtels de l'époque classique dont on découvre un fastueux exemple en la demeure du recteur* (page de droite). *Le* XX^e *siècle ne se manifeste pas seulement dans la décoration, il se glisse dans des caves où se retrouve la vie trépidante de Saint-Germain-des-Prés.*

méditations aixoises

Dans la nappe de soleil qui recouvre Aix-en-Provence, il a fallu ménager des oasis d'ombre et de fraîcheur. Chaque siècle a ainsi légué à son successeur des enclos propices aux méditations. Le long des arceaux du cloître que protège la flèche de l'église Sainte-Madeleine, les Dominicains poursuivaient, jadis, leur soliloque intérieur, faisant sonner de leurs sandales les larges dalles et la pierre tombale de Rose Dupérier. « Et, Rose, elle a vécu ce que vivent les roses... » Le plain-chant et la poésie profane se donnent, ici, rendez-vous comme pour affirmer la collusion du ciel et de la terre sous le signe de la beauté.

Chaque maison a son histoire, chaque salon fut un lieu de réflexion encerclé par la chaleur. Les murs de l'hôtel d'Agut se souviennent encore d'avoir entendu la plume de Mme de Sévigné égratigner le vélin. L'hôtel des Princes retint un jour Pie VII qui partait pour l'exil et Bonaparte qui en revenait. Et c'est en l'hôtel Jouques, par un torride après-midi d'août, que Joseph d'Arbaud eut la vision de son immortelle bête du Vacarès, dont le galop retentira éternellement dans toute la Provence.

Mais il est — si l'on excepte la prison — quatre centres de gravité de la méditation. D'abord le cloître roman, greffé au flanc de la cathédrale Saint-Sauveur : là, Mozart vient, beaucoup plus volontiers, sans doute, qu'à l'archevêché de Salzbourg, écouter, invisible mais heureux, l'étincelant hommage que lui rend chaque été le festival.

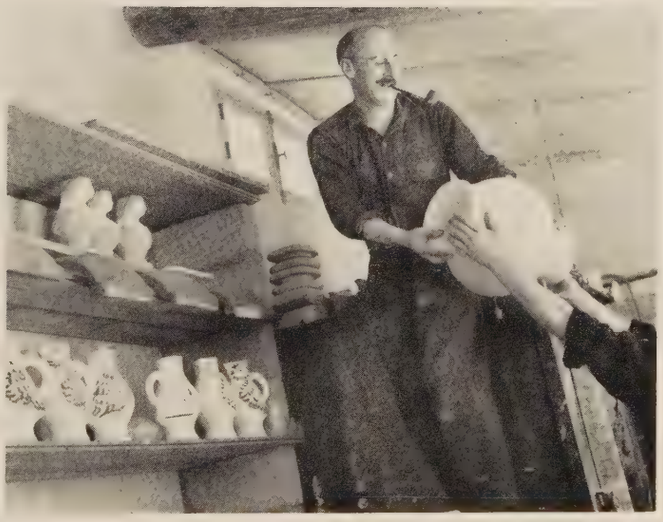
Plus loin, regardant le profil de la halle aux grains convertie en hôtel des Postes, se dresse l'hôtel de ville ; mais les édiles aixois ne gravissent le large escalier sous le regard marmoréen du maréchal de Villars que pour gagner la bibliothèque Méjanes, temple de la langue d'Oc. Mirabeau, jadis, y compila le droit coutumier, et Giraudoux, le *Décaméron*.

Plus loin encore : l'Université. Aucune ville du Midi n'a jamais songé à revendiquer les Facultés de Lettres et de Droit installées dans l'enceinte aixoise. Si bien que la paisible cité du roi René est demeurée l'imprenable citadelle de la culture latine, même si dans les caves le saxophone du Hot Club a remplacé les pipeaux de Longus. Le recteur qui dirige les turbulents esprits estudiantins a été doté d'une charmante demeure ; mais en retour il n'a pas hésité à faire construire une Université ultra-moderne qui a assuré la relève des salles de cours trop exiguës, concentrées jadis en face de la cathédrale. Car Aix, tout en conservant ses exactes proportions souverainement équilibrées, a considérablement étendu son empire. L'Université draine désormais toutes les intelligences de l'Union française. En permettant cette ardente confrontation des races, des doctrines et des espoirs, la cité reste fidèle à cette civilisation libérale qui la vit naître à l'abri des aigles romaines. Et c'est là que le monde méditerranéen trouve encore les raisons de croire à son prestige et à son universalité.

Les chefs-d'œuvre de l'école provençale sont minutieusement restaurés au musée Granet ; mais dans le fouillis hétéroclite du marché aux puces l'amateur d'art ne désespère pas de retrouver quelque trésor oublié.

Sur la page de droite, au milieu : *Jouve le céramiste et le laqueur Gallond ont installé leur atelier au cœur d'Aix-en-Provence, qui inspira nombre de leurs illustres devanciers.*

Aix ne se contente pas d'accueillir des artistes de passage. L'École des Beaux-Arts est une pépinière de jeunes décoratrices qui découvrent ici l'ambiance de la Villa Médicis romaine.



victoire de la lumière

Aix, patrie de Van Loo, terre d'élection de Cézanne et de Puget, pôle d'attraction des primitifs provençaux, est demeuré aujourd'hui un vaste atelier où peintres, sculpteurs, graveurs travaillent dans le recueillement et la paix. La lumière d'Aix est sans doute la meilleure source d'inspiration des artistes : lumière implacable, ou passée au filtre vert des frondaisons du cours Mirabeau, ou décomposée par les vitraux des églises, ou répandue en larges flaques sur l'eau moirée des vasques romaines.
Les élèves de l'École des Beaux-Arts cherchent sur leurs palettes à retrouver l'infinie variété de ces couleurs naturelles délayées ou enrichies par le soleil, comme le fit, il y a bien des siècles, ce portraitiste anonyme dont la toile fait l'objet d'une minutieuse restauration au musée Granet. Et tandis que les amateurs, dans le fouillis du « marché aux puces », tentent de dépister le chef-d'œuvre égaré, le sculpteur Jouve et le laqueur Galland œuvrent pour mettre au point l'avatar moderne de l'art méditerranéen.

effervescence et mécénat

Héritiers de Cézanne — une exposition va fêter le cinquantenaire de sa mort — les peintres sont au travail : Angel Pak, André Masson, Talcoat ou Tailleux épient les aurores et les crépuscules, allumant autour d'eux des foyers de culture esthétique.

Mais ils ne sont pas les seuls à enrichir le patrimoine aixois. De tous les moyens d'expression, celui des graveurs, auquel se voue Pons, est ici sans doute le plus ancien ; mais le plus direct et le plus humain reste celui des serviteurs du théâtre. Les arts dramatiques et lyriques ont toujours fleuri autour des fontaines d'Aix-en-Provence. Grâce au mécénat éclairé de Roger Bigonnet, héritier des grandes traditions de la Renaissance, la réputation du festival est aujourd'hui universelle.

Le Centre Dramatique de Provence, que Jean Lafforgue anime désormais, a installé son quartier général dans une vieille maison de la cité. Son exemple et plus encore sa réussite ont incité un groupe d'étudiants à fonder la Troupe des Quatre-Dauphins, qui n'a pas hésité à monter cet hiver *Crime et Châtiment*, de Dostoïevsky.

Nouvelle occasion de faire entrer les peintres aixois dans la lice. Loustaunau dessina les décors et les costumes de ce spectacle, symbole de l'effervescence intellectuelle qui soulève comme un levain la capitale du roi René.

Et, protégé par le Casino qui monte la garde à l'entrée de la route de Marseille, Aix demeure ainsi une ville jeune, vivante, ardente. Claude Baignères.

Ci-dessus : *un graveur : Pons, deux peintres : Masson et Angel Pak, ont été retenus à Aix-en-Provence par l'infinie diversité de la lumière. Comme Cézanne jadis, ils parcourent, chevalet sous le bras, les sentiers de la campagne pour en capter les couleurs sur leurs palettes.*

PHOTOGRAPHIES PIERRE JAHAN.

Page de gauche – *tandis que la troupe théâtrale des Quatre Dauphins répète* Crime et Châtiment, *de Dostoïevsky, les comédiens de la Compagnie de Provence montent dans ce char de Thespis pour répandre la religion théâtrale de Menton à Valence.*

Le Festival concrétise et exalte chaque année la vocation artistique d'Aix-en-Provence. Ci-dessous – *une représentation du* Barbier de Séville, *dans un décor du peintre André Derain.*

Phot. Serge Lido.

A AIX-EN-PROVENCE

Pour la première fois, notre itinéraire chez les antiquaires se détourne de Paris et de sa région.

Le festival, qui attire chaque année tant d'amateurs d'art à Aix-en-Provence, nous donne l'occasion d'entraîner nos lecteurs à la découverte de l'objet rare. Le plaisir de la recherche se double du charme de la flânerie dans une ville pleine de soleil et de souvenirs, où, derrière chaque porte, dans chaque ruelle, se cachent d'admirables témoignages du passé.

Si nous avons choisi des meubles d'époques bien différentes, et qui, à quelques exceptions près, ne sont ni aixois ni même provençaux, c'est qu'aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles la noblesse et la haute bourgeoisie aixoises, qui rivalisaient entre elles par le luxe de leur mobilier ou de leurs collections, ne s'adressaient généralement pas aux artisans locaux ; elles faisaient travailler tous les artistes en renom, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs. D'autre part, les grands ébénistes parisiens faisaient descendre chaque année, par le Rhône, à la très importante foire de Beaucaire qui attirait près de cinquante mille personnes, leurs dernières créations. Les Aixois pouvaient ainsi acquérir des meubles dits « de Paris » et portant les griffes les plus en vogue. Par ailleurs, la beauté d'Aix-en-Provence en fit le lieu d'élection d'une société raffinée venue de tous les coins de France. Elle s'y fixa en apportant avec elle de très beaux mobiliers de provenances très variées. Aussi n'est-il pas étonnant que la cité des vieux hôtels soit devenue un centre très intéressant pour les amateurs d'antiquités.

Saint-Sère.

UN HOTEL PEU CONNU

Le fastueux décor de l'hôtel Châteaurenard, à Aix, retint l'attention de Louis XIV. Les peintures en trompe-l'œil étaient l'œuvre de Jean Daret ; elles s'inspirèrent du style italien de l'époque et sont restées intactes.

CHEZ IMBERDY

A l'enseigne ci-dessus, commode en palissandre à filets de cuivre estampillée François Mondon (1694-1770), marbre d'époque.

CHEZ MARCAL

A gauche : *meubles comtadins d'époque Louis XV en noyer galbé en arc, très rares (200.000 francs).* A droite : *devant des boiseries peintes d'époque Régence qui proviennent de la tour formant bibliothèque circulaire d'un château du Gard, fauteuil cabriolet d'époque Régence en hêtre (la paire : 120.000 fr.).*

CHEZ TABET

Armoire arlésienne en bois blond d'époque Charles X (55.000 fr.). Sièges « gondole » en acajou blond du milieu du XIX^e *siècle (120.000 francs les huit). Encoignure provençale avec peinture, d'époque Louis XVI (30.000 fr.).*

CHEZ BLANC

A gauche : *table console avec mouluration « coquille d'escargot », pieds galbés finissant en feuilles d'acanthe, tiroirs ornés de marguerites, de branchages et d'une croix de Malte. Une coquille précise l'époque* « Régence » *de ce meuble à la belle patine (85.000 francs).* Ci-dessous : *bureau-commode galbé et cintré, d'époque Louis XV, en noyer de Provence (plus blond que le noyer ardéchois et des hauteurs). Moulures sur les tiroirs et les côtés. Coquille au centre (275.000 fr.).*

CHEZ LE REST

A droite : *ensemble Napoléon III en bois noir marqueté d'ivoire, comprenant une bibliothèque, un bonheur-du-jour, un bureau, un guéridon et une colonne (l'ensemble : 100.000 fr.). Cage en bambou peint en noir et cuivre, de même époque (12.000 francs).*

CHEZ HENRI LAVIT

Bahut - bibliothèque d'époque Louis XVI, en noyer très clair (spécialité de Provence), à colonnes cannelées (65.000 francs.).

CHEZ BONNET

Au premier plan, balance en cuivre d'époque Directoire (18.000 fr.), petite table-bureau Louis XV en noyer clair avec dessus en cuir (50.000 francs). A gauche : barbière d'époque Directoire (20.000 francs.)

CHEZ LORENZACCIO

Ci-dessus : *petit bonheur-du-jour du* XVIII^e *siècle en bois de placage, estampillé Grevenich (380.000 fr.). Fauteuil canné d'époque Louis XV (35.000 fr.).*

CHEZ BESANÇON

Ci-dessus : *ensemble salle à manger, table pliante en noyer d'époque* Louis XIII, *très rare en raison de ses dimensions importantes (38.000 fr.), chaises en noyer (45.000 fr. les huit).* A gauche : *fauteuils cannés d'époque* Louis XV, *très purs de ligne (120.000 fr. la paire).*

CHEZ SCHLAPETTA

A gauche : *console en fer forgé d'époque Régence, meuble régional (200.000 francs).* Ci-dessous : *fauteuil laqué d'époque Louis XV (150.000 fr. la paire).*

Photographies Pierre Jahan.

VALMAJOUR

BAPTISÉ PAR COLETTE

A gauche : *la façade ancienne, au midi, se cache sous les fleurs. On la devine à peine au bout du sentier qui mène à Valmajour.* Ci-contre : *elle se développe dans ses harmonieuses proportions. Un tilleul donne son ombre à la terrasse en dalles qui prolonge le rez-de-chaussée.*

A Grasse, en retrait de la côte, au milieu des fleurs, sur la colline ensoleillée du quartier Saint-Mathieu d'où l'on découvre la mer, apparaît Valmajour. C'est un bastidon de la fin du XVIII^e^ siècle que M. et M^me^ de B... ont transformé petit à petit en une confortable et vaste demeure. L'habitation a été doublée sans qu'il en coûte à son équilibre et sans nuire à la végétation qui a pris d'assaut les façades. Cyprès, oliviers et orangers, toutes les essences d'arbres et de plantes s'acclimatent dans ce jardin et en renouvellent la parure pendant presque toute l'année. Cette maison sous les fleurs doit son nom de Valmajour à Colette. Elle y vint un jour déjeuner et l'opposa dans son esprit à l'abbaye de Montmajour, qui se cache à quelques lieues de là. M. P.

A l'extrême gauche : *à l'angle de la maison, les vestiges d'un ancien colombier. On aperçoit la vue sur la baie de Cannes (sud-est).* A gauche : *une piscine dans les fleurs. Elle s'imposait pour éviter le bain sur la côte, éloignée de 15 kilomètres.* Ci-dessous : *le hall d'entrée du nouveau bâtiment, réplique de l'ancien. Construit dans le prolongement du premier, dans le même style et les mêmes proportions, il ne dépare pas l'ensemble. Il se devine, enfoui sous les glycines.*

La porte d'entrée principale du bastidon ancien, celui du XVIII^e *siècle. Elle a gardé clous et serrures d'époque.*

De la salle à manger s'offre toute la vue sur Grasse (sud-ouest). La pièce datant du XVIII^e *siècle a gardé ses voûtes. Elle est meublée en style Louis XIII régional. Au sol : tomettes anciennes de Provence. Sur la table, des faïences modernes de Vallauris.*

Détail de l'escalier du nouveau bâtiment. Les marches sont revêtues, dans le style du pays, de tomettes encadrées de chêne. Ci-dessous : *le grand salon, aménagé lui aussi dans l' « annexe » pour les séjours en hiver. Des fauteuils recouverts de chintz se groupent autour d'une belle cheminée de pierre à côté de laquelle a été percée une niche où l'on dépose, de l'extérieur, toute la réserve de bûches pour la journée.*

Bouchet, architecte.

Au premier étage : petite chambre d'un appartement d'amis. Le bastidon et sa réplique en contiennent plusieurs. Les murs sont blancs, soulignés de moulures vertes. Lit et coiffeuse ornés de chintz vert rehaussé de chintz imprimé.

Photographies Pierre Jahan.

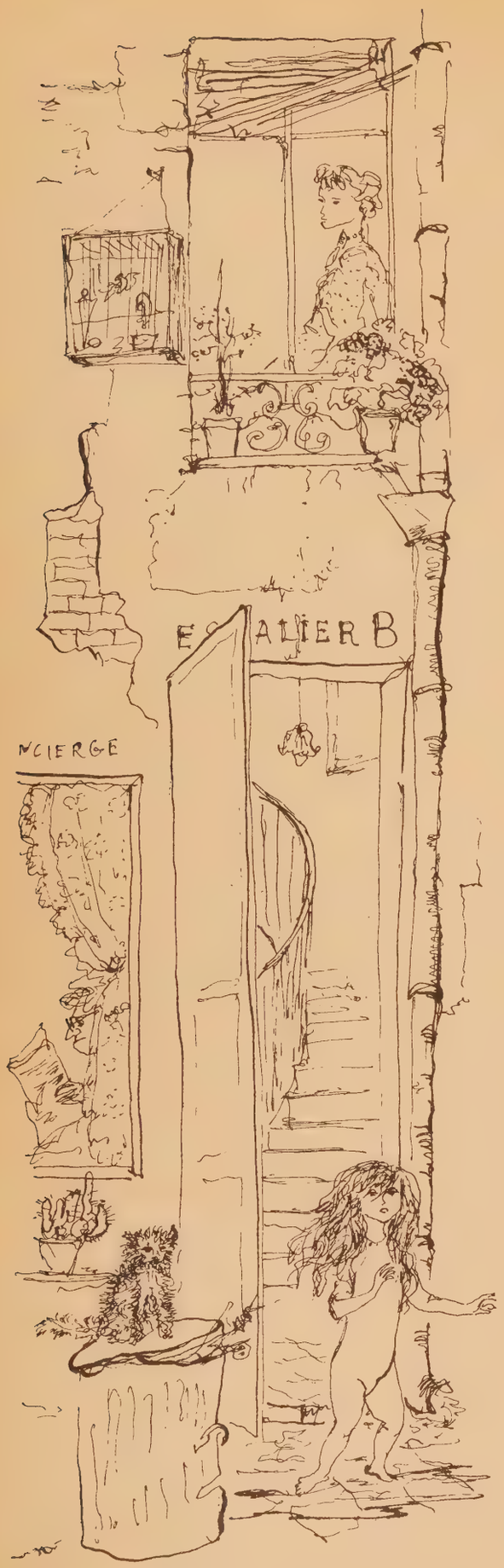
La petite M... n'aime pas qu'on la déshabille aux regards du voisin...

LA PETITE M...

PAR MICHEL CHAPUIS

La petite M... n'aime pas qu'on la déshabille aux regards du voisin. Elle n'a que cinq ans et il en a dix-huit. Mais elle a déclaré que c'était son amoureux. En vérité, le voisin s'est vu désigné de la sorte lors d'un déjeuner de fête durant lequel les parents n'ont pas manqué, au dessert, de mettre dans la bouche de l'enfant des mots de grande personne qu'elle ne comprenait pas. Le voisin, sans doute parce qu'il s'occupait d'elle avec gentillesse, intéressait prodigieusement la petite fille. Elle était toujours fort excitée en sa présence. Et lui se laissait séduire à son tour, la prenant sur ses genoux et la caressant. Tout le monde riait, mais dans la tête de la petite fille cela était sérieux.

Ce soir elle en veut à sa mère de l'avoir déshabillée devant son amoureux, et elle donne en signe de mécontentement des coups de pied dans le baquet rempli d'eau. L'eau, naturellement, se renverse et voilà la maman en colère. Elle prend la petite M... prestement sous son bras et lui donne une bonne fessée. C'est le comble, pensè la petite M..., maman m'a déjà exposée toute nue devant *lui* et maintenant elle me ridiculise. La petite M... retient ses larmes, et à peine sa mère l'a-t-elle déposée au sol qu'elle s'enfuit à toutes jambes, ainsi nue, dans la rue. Ni sa mère ni le voisin, occupés l'un et l'autre à éponger l'eau répandue sur le plancher, ne l'imaginent partie si loin. Ils pensent qu'elle est simplement allée



Elle s'enfuit, à toutes jambes, ainsi nue, dans la rue...

se cacher dans un coin obscur de l'appartement. Aussi ne se pressent-ils pas de la chercher. Une fois tout épongé et le baquet remis en place, la mère alors s'inquiète de sa fille, se rappelant seulement qu'elle est nue.

La petite M... court pendant tout ce temps comme une folle, surprenant les passants qui ne peuvent l'attraper, car elle se glisse dans la foule et chacun suppose que le suivant l'arrêtera. Elle voit tout se dérouler en images floues à travers ses larmes. Elle n'imagine pas ce qui va se passer. Elle se sauve, et pour toujours. Son petit cœur bat si rapidement qu'elle est obligée de ralentir pour respirer, sangloter de plus belle. Elle traverse la place sans faire attention : une voiture freine brusquement à un mètre d'elle ; surprise, elle la fixe, terrifiée, sur la chaussée, croyant à la fin de tout, et se frotte les yeux avec ses poings. Tout le monde fait cercle autour d'elle et l'agent arrête la circulation. Entourée de tant de monde qui la regarde, elle se sent perdue. Elle ne remarque pas le sourire attendri sur la plupart des visages. Les gens se questionnent entre eux. On essaye de lui faire dire son nom et son adresse. Mais personne ne réussit à la consoler. Enfin une personne la reconnaît, la prend dans ses bras et la reconduit chez elle. Elle est à peine rassurée, car elle n'ignore rien de la brutalité de sa mère. En effet, celle-ci, loin de comprendre que sa fille a été punie d'elle-même dans sa fuite, dès qu'elle la voit elle se précipite, s'en empare et la bat partout où elle peut cogner. La petite M... en vain essaye de protéger sa tête. Elle sait que cette correction en présence d'étrangers n'est rien en comparaison de celles qu'elle recevra par la suite. Car sa mère, qui n'a pas souhaité la naissance de cette fille, la considère comme une calamité. Cependant la petite M... retient ses larmes, forge dans la douleur sa fierté de petite fille mal aimée.

La petite M..., dans la cour de l'immeuble, préfère mourir. Il est onze heures du soir. Et elle est là, seule, et sous la pluie. Elle espère attraper une fluxion de poitrine. Elle ouvre son corsage, tend le cou, offre sa poitrine aux gouttes froides. Elle est glacée. Elle claque des dents. Pourquoi vivrait-elle puisque sa mère la bat et que son père ne peut s'occuper d'elle? Évidemment, elle pense bien un jour réussir à s'enfuir. Mais combien d'années faut-il encore attendre? Chaque tentative s'est révélée au-dessus de ses forces. Elle est trop jeune. C'est une enfant qui ne devrait avoir souci que de sa poupée. Bien sûr, elle espère. Elle sait qu'elle est une fille et qu'un jour elle se mariera. Mais dans combien d'années? Ceux qui l'aiment et qui lui veulent du bien n'ont pas le temps de s'occuper d'elle, et les autres, comme le beau voisin, n'écoutent pas ses supplications, sont aveugles à ses malheurs. Ils rient, lui tapotent la joue, la soulèvent dans leurs bras et puis la déposent de nouveau à terre dans son impuissance. Non, vraiment personne ne

comprend l'infortune de la petite M... Il serait sans doute déraisonnable pour une grande personne d'écouter les prières d'une petite fille malheureuse. On préfère lui dire que tous les enfants reçoivent ainsi des corrections.

La petite M... sait bien que ce n'est pas vrai, car chaque jour elle remarque les figures réjouies et les allures insouciantes des enfants de son âge. Alors pourquoi vivrait-elle puisqu'elle doit être battue ? Parfois elle souhaitait être estropiée, comme si son infirmité eût changé sa misère, la lui eût rendue plus douce en l'isolant. Elle a essayé aussi de jouer à la sotte et à l'espiègle. Mais elle est trop intelligente et trop sage. Elle veut être une petite fille sensée. Est-ce sa faute si la vie l'a forcée avant l'âge d'être sérieuse et de réfléchir ? Qui comprendra cela ? Et pourquoi ne la comprend-on pas ? Est-ce donc si difficile ? Pourquoi sa mère est-elle si méchante ? Ah ! puisqu'elle a mal si profondément en son cœur, elle veut mourir. Et si la mort refuse une petite fille, si la mort non plus ne veut pas comprendre, alors que la maladie l'envahisse. Elle veut souffrir dans sa chair. C'est trop pour une petite fille de souffrir dans son cœur, avec une chair intacte, jeune, qui voudrait danser et qui est faite pour sourire. Ah ! être infirme, être infirme !... Hélas ! la petite M... n'a qu'une bonne grippe et quelques coups de plus.

La petite M... est sauvée, la petite M... veut vivre ! Le monde est venu au-devant d'elle, l'a appelée mademoiselle, lui a dit : « S'il vous plaît, mademoiselle, voulez-vous monter ? » Et elle est montée dans une voiture de maître, conduite par un chauffeur en livrée. Et cela va recommencer encore ce matin. Mon Dieu, quel bonheur ! Vivement que la classe soit finie ! Pour la millième fois, elle regarde cette pendule dont les aiguilles ne veulent pas avancer. Mon Dieu, que c'est bête, le temps ! Voilà la petite M... devenue insouciante de sa misère. Elle vit comme une petite fille riche, depuis qu'un homme, mais oui, un homme, s'est intéressé à elle, lui envoie son chauffeur à la sortie de la classe et la promène, lui fait des cadeaux, l'adore. Cet homme, qui est-il ? Un homme, tout simplement, mais qui est intelligent, riche, vieux, et qui adore les enfants. Il n'a rien à voir avec la famille de la petite M... C'est elle seule qui l'a rencontré et a su devenir son amie. Elle pleurait une fois de plus au milieu de la chaussée, et le monsieur qui avait failli l'écraser

On essaye de lui faire dire son nom et son adresse.

Il lui envoie son chauffeur à la sortie de la classe...

l'avait consolée, avait su la comprendre et l'aimer. Cette fois-ci elle n'y tient plus : elle veut aller voir si la voiture est déjà là à l'attendre. Elle demande la permission d'aller aux cabinets. La maîtresse lui répond : « — Voyons, vous allez sortir dans cinq minutes ! » « Quelle chipie ! pense la petite M... Je suis sûre qu'elle est jalouse. » Mais une camarade près de la fenêtre se hausse sur la pointe des pieds, voit la voiture dans la cour et fait signe à la petite M..., qui sent son cœur battre plus fort : « Que je suis heureuse ! que je suis heureuse ! Cette camarade est gentille. Je tâcherai de l'emmener en voiture. » Sa voisine se penche vers elle et lui dit : « — Tu en as de la chance... »

La petite M..., fort excitée, lui répond :
« — Et tu sais, il a des chiens. De toutes les races. Tu verras. Je lui demanderai qu'ils viennent me chercher chacun à leur tour avec le chauffeur.
Sa voisine, pleine d'envie, l'interroge encore :
« — Comment as-tu fait pour qu'il te garde?
— Je te l'ai déjà dit : j'ai pleuré.
— Oui, mais après qu'il t'a consolée? »
La petite M... écarquille les yeux et répond :
« Je ne sais pas... »
La petite M... est sauvée ! La petite M... veut vivre !

MICHEL CHAPUIS.

Il a des chiens de toutes races...

ILLUSTRATIONS DE PHILIPPE JULLIAN.

La Harpe Vagabonde

par Anne Fourny.

Lorsque, tels des enfants, nous nous sommes suffisamment émerveillés de ce précieux jouet roulant qu'est la voiture-camping de Louise Charpentier, et qu'elle nous en a minutieusement décrit la vie à bord, une question nous brûle les lèvres : « Mais quand et comment composez-vous ? » La réponse de la harpiste vagabonde est la justification exacte de l'initiative qu'elle a prise voilà six ans :

« Tout en roulant, au rythme même de la voiture... De secousses berceuses ou saccadées me vient tout naturellement à l'esprit tel thème de fugue, de marche, toujours très carré, très rythmé. Et comme je ne puis le transcrire avant l'arrêt, je le garde très longtemps en tête, jusqu'à la prochaine halte, davantage même ; je le polis, le repolis, le mûris, et un jour, tout ce qui me chiffonnait dans les détails ayant disparu, il éclate, net, parfait ; là j'écris, éperdument, dans cette sorte d'état second qui permet la création, simple exécutante, semble-t-il, d'un thème qui me serait dicté, que je ne peux pas ne pas entendre en moi. »

Et elle ajoute, étonnée et attendrie : « Aussitôt matérialisé, d'ailleurs, cet enfant cesse de m'intéresser. Il n'a plus besoin de moi et vivra sa vie tout seul. Dans quelque temps seulement j'aurai plaisir à le retrouver. Mais la grande joie à venir, c'est qu'une autre création m'habite. »

C'est pour faire partager aux autres, à ceux surtout qui sont loin des centres de musique, cette joie profonde qui l'anime, que Louise Charpentier, nièce de Gustave Charpentier, a eu l'idée en 1950, après des péripéties sans nombre avec les emballeurs et les chefs de gare, d'assurer elle-même le transport et l'acheminement d'un instrument dont personne n'avait pensé auparavant qu'il pût jamais quitter le joli coin du salon tiède. Féminines, Louise Charpentier et son amie qui l'accompagne le sont restées. Il n'est que de les voir, « à l'arrêt », en robes longues et coiffures soignées, et de les entendre exprimer avec une sensibilité sans recherche ce qu'est leur vie — harmonieuse bien qu'apparemment dissociée — d'artistes et de sportives. Pour réussir cette équipe équilibrée, Louise Charpentier et Suzanne Boyer se partagent toutes les tâches. Il n'y a pas d'un côté l'esprit, de l'autre, la matière. Non. Bien évidemment, la harpiste a le privilège de la partie purement musicale, mais elle ne répugne pas à assumer sa charge de « travaux de maison » : entretien, cuisine, ravitaillement, couture, aménagements. Elle en ferait davantage encore si Suzanne Boyer ne craignait toujours de voir s'abîmer les mains célèbres et l'équilibre physique de l'artiste. Pour Suzanne Boyer donc l'entretien de la voiture, les déplacements de la harpe, les bricolages indispensables, où elle excelle, et le pilotage d'un engin d'une tonne et 14 chevaux qui contraste pittoresquement avec sa mince silhouette. Mais pour elle aussi toute la partie « littéraire » du voyage : contacts avec les autorités locales à chaque arrivée pour trouver une salle, rassembler et intéresser un public, organiser un concert et décider s'il sera intellectuel ou pédagogique, écrire et lire un texte de présentation sur l'histoire de la harpe, sa forme actuelle, son mécanisme, et la formule itinérante des concerts de Louise Charpentier. Pour elle l'abondant courrier des rapports avec la presse, des remerciements pour les accueils reçus, des comptes rendus de chaque concert avec notes personnelles sur les régions, les réactions enregistrées, les écueils à éviter pour l'avenir, les joies données et reçues. Quand le moteur ne tourne pas, la petite machine à écrire crépite. Pendant ce temps, Louise Charpentier au beau visage brode ou lit Nietzsche et Giono. A moins que, cédant à un caprice de volume, elle n'ait échangé ses exercices de harpe (cinq ou six heures par jour obligatoires) contre des études sur une très petite guitare rapportée d'Espagne.

Guitare ou harpe, il est grand temps d'y venir, la sonorité de Louise Charpentier est magnifique, pleine, on dirait presque virile si ce n'était péjoratif pour parler d'une femme essentiellement sensible et vivante. Grave, précise et carrée dans Bach, elle est aussi exquise et poétique dans Debussy. C'est à son aïeule maternelle d'abord, et à Henriette Renié ensuite, que Louise Charpentier doit sa belle carrière. Contrariée dans ses dons par des parents qui n'en voulaient point entendre parler, elle entra néanmoins au Conservatoire, protégée par une

La harpe est descendue pour la première fois de la grande voiture neuve. Mais la manœuvre, bien connue, est toujours la même. Equilibre et précision. A la fenêtre, une harpe symbolique en guise de mascotte.

Suzanne Boyer à son poste de manœuvre. Sourire confiant : la voiture répond bien.

chère grand'mère qui lui offrit la belle harpe Érard grand modèle qu'elle utilise encore aujourd'hui, n'en ayant jamais souhaité d'autre. Elle travaille successivement avec Lily Laskine et Henriette Renié, qui lui donnent un enseignement inoubliable, singulièrement la seconde. Mais, comme la « Louise » de Gustave Charpentier, elle devra bientôt abandonner, la mort dans l'âme, des études aimées et une famille hostile pour épouser un poète auquel elle entend se consacrer entièrement. Une fille naît qui sera remplie de dons, musique, danse, dessin, mais l'écrivain disparaît bien trop tôt, et Louise Charpentier doit élever seule une enfant de six ans en donnant des leçons. Elle joue serré pour se refaire une place dans un milieu qu'elle a délaissé et connaît la période ingrate des répétitions. Cette épreuve n'est pas sans résultat : l'artiste découvre les profondeurs de la sensibilité enfantine, et la jeunesse restera son public de prédilection. C'est d'ailleurs souvent pour elle qu'elle compose.

C'est alors que son amie Suzanne Boyer, dynamique et enthousiaste, lui fait entrevoir les possibilités infinies de concerts itinérants, de tours de France et de pays proches jusque dans les villages les plus reculés, grâce à une roulotte-camping qui contiendrait la précieuse harpe. Avec une fougue très juvénile et un courage de tous les instants, deux femmes s'unissent pour acquérir une voiture d'occasion — qu'elles ne pourront améliorer qu'au fur et à mesure des succès — et se lancent dans la nature, la montagne, l'inconnu, connaissent les grands froids, les trajets de nuit, les pannes fâcheuses, appréhendent des publics divers qu'elles doivent aller solliciter.

Mais elles s'entendent ; elles sont gaies, pratiques, communicatives, apaisantes. Et le talent de Louise Charpentier, qui bouleverse bien des auditeurs, les témoignages en sont nombreux, est, avec la protection de saint François à qui elles ont confié l'équipage, la clé de leur réussite.

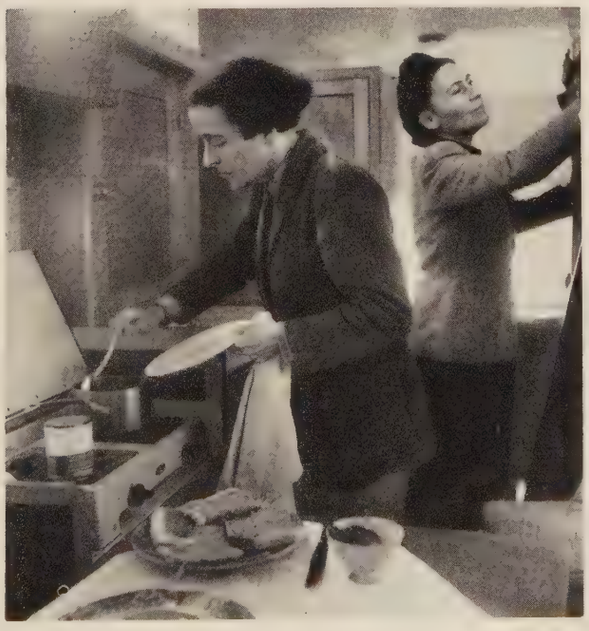
Aujourd'hui, les routes sont connues, les amis vigilants, les repères fidèles. La voiture de l'époque héroïque a pu être remplacée par une belle 1.400 kilos superbement carrossée et aménagée suivant les problèmes qu'a fait entrevoir une longue utilisation. La Belgique, la Suisse, l'Espagne les attendent. Et la France, bien sûr, la Provence, avec Marie Mauron et Jean Giono.

La route, le travail, les amis, la vie active, les souvenirs, les paysages, le goût de l'effort, la belle entente, ce n'est pas un conte moderne, la harpe dorée n'est pas magique. Suzanne Boyer et Louise Charpentier collent à merveille à la réalité. Et l'hommage le plus cher au cœur de l'artiste tient dans cette petite phrase toute directe qu'un garçon de dix ans vient de prononcer en passant devant elle à l'issue d'un concert classique : « C'est drôlement beau ! »

A. F.

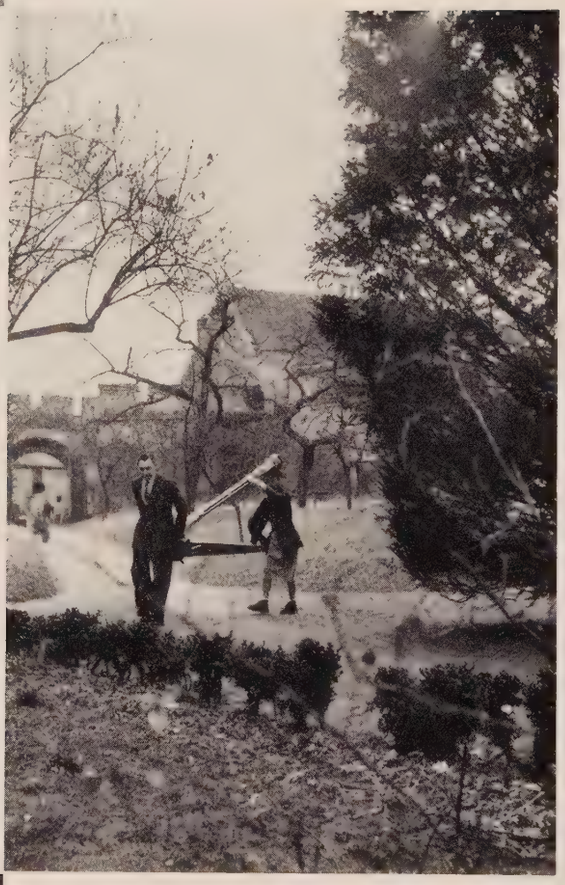
Louise Charpentier peut s'exercer tout à son aise dans le fond de la voiture, qui est sa cabine. Dans un si petit espace, la sonorité change : une volée de cloches qu'on entendrait de très près. Après l'étude, il suffira de fixer la harpe contre la paroi gauche du véhicule à l'aide de sandows et de capitons évitant les chocs.

Ci-dessous, de gauche à droite : *La neige, ce n'est rien ; la nuit, peu de chose ; la panne, une habitude à prendre, mais, de grâce, pas les trois à la fois... Entre les deux chambres, une minuscule cuisine-salle de douches parfaitement équipée. Durant l'étape, un déjeuner simple. Dans la « pièce » de Suzanne Boyer : détente, guitare et livre d'or qui renferme, lui aussi, des pages préférées bien qu'elles ne soient pas signées Jean-Sébastien Bach.*



Ce n'est pas un interdit, mais une aimable invite : « Louise Charpentier, « de » Paris », jouera ce soir à 21 heures à la Salle des Fêtes de la Mairrie ! »

On peut être musicienne et sportive, mais si un volontaire se propose, on a cinq minutes de plus pour se recueillir dans le calme.



Suzanne Boyer a toujours une courte histoire à raconter aux jeunes auditeurs. A Louise Charpentier de l'illustrer. Les yeux agrandis vont de l'une à l'autre. Les sons s'égrènent.

Les enfants sont silencieux, et fascinés par le va-et-vient de ces belles mains solides.

Photographies Max Ottoni et Willy Ronis.

EXPÉRIENCE BELGE AU CONGO

La question de l'élévation du niveau social et culturel en Afrique est plus que jamais à l'ordre du jour. La France n'est pas seule à avoir accompli depuis le siècle dernier de considérables efforts — qui ne sont pas suffisamment connus et dont nous avons parlé à plusieurs reprises. — D'autres pays ont également agi dans des sens parfois différents et il nous a semblé intéressant d'exposer un des plans d'action les plus neufs : celui de la Belgique au Congo et au Ruanda-Urundi.

Ci-dessus : *Léopoldville est une grande capitale ; voici un aspect de son centre commercial, le soir.* Sur la page de droite : *un étudiant de Lovanium. La nouvelle université offre désormais aux jeunes Congolais la possibilité de poursuivre des études supérieures sans s'expatrier.*

La France ouvre largement ses portes aux peuples de l'Union. Et les étudiants noirs affluent à Paris au Quartier Latin.

Ils ont leur pavillon dans la Cité universitaire, partagent en tous points la vie des Français et s'adaptent avec une étonnante facilité. Mais cette méthode libérale a parfois de graves conséquences : le retour en Afrique après des années de séjour parisien est souvent pénible. Lorsqu'à la douceur de vivre succède à nouveau la rude et parfois inconfortable existence sous les tropiques, les Noirs, rendus à leur milieu, deviennent des « transplantés ». C'est dans l'espoir d'éviter de telles ruptures que furent jetées en 1948 à Dakar les bases d'une Université qui comprend aujourd'hui 489 étudiants dont 310 Africains.

La Belgique s'est résolument engagée dans cette voie et a décidé de tenter l'expérience sur une grande échelle : au lieu d'attirer vers la métropole les Noirs du Congo, elle va résolument vers eux. Et pour ne pas les arracher à un sol et à un climat où, mieux que nulle part ailleurs, leurs qualités sont capables de se développer, elle a créé des centres d'études supérieures en pleine Afrique.

Les bases de deux grandes universités ont donc été jetées, l'une à Élisabethville, l'autre à Léopoldville. La première sera vraisemblablement inaugurée en octobre. La seconde fonctionne déjà efficacement et se développe avec rapidité.

UN LOUVAIN NOIR :

PLAN GÉNÉRAL DE LOVANIUM

A. Habitations des professeurs.
B. Habitation du personnel diplômé.
C. Habitations des étudiants mariés.
D. Camp des travailleurs.
E. Cultures - Pépinières.
F. Vivier.
1. Église.
2. Bâtiment administratif et bibliothèque.
3. Faculté des Sciences.
4. Faculté des Lettres.
5. Institut Agronomique.
6. Écoles Spéciales.
7. Faculté de Médecine.
8. Hôpital.
9. Théâtre en plein air.
10. Ferme modèle. Laboratoires d'application.
11. Professeurs ecclésiastiques.
12. Home des Étudiants ecclésiastiques.
13. Mess et Club des Étudiants.
14. Home des Étudiants.
15. Stade.
16. Guest-House.
17. Bassin de natation.
18. Tennis.
19 - Garages - Ateliers.

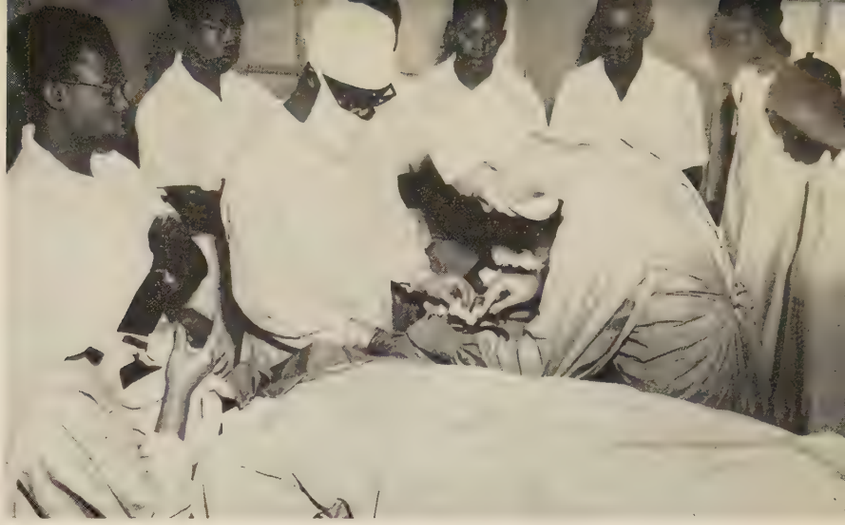
Un des bâtiments, récemment édifiés, du Centre universitaire de Lovanium, à Kimuenza, près de Léopoldville.

C'est à 12 kilomètres de Léopoldville, près de Kimuenza, sur une colline sablonneuse de 200 hectares dominant la capitale, que fut ouvert en octobre 1954 le Centre universitaire de Lovanium. Ce site était sans doute prédestiné à devenir un haut lieu de la culture noire puisque, en 1892, des missionnaires de la Compagnie de Jésus y avaient fondé le premier séminaire du Congo et ouvert une école. Aujourd'hui c'est une cité qui peu à peu émerge du sol ; et l'initiative en est due à l'Université de Louvain. En 1925, quelques professeurs de la Faculté de Médecine avaient, à 100 kilomètres de là, à Kisantu, jeté les bases d'un centre médical qui s'était bientôt doublé d'un centre d'études techniques ; on y donnait aux indigènes un enseignement plus pratique que scientifique, adapté à leur développement intellectuel. Le succès de l'entreprise fut total et il apparut bientôt que la facilité d'assimilation des Noirs leur faisait franchir très rapidement les différents stades du développement intellectuel et qu'il importait de mettre à leur disposition d'autres moyens, à proximité de la capitale. Le plan d'ensemble qui devait être réalisé en dix années avec l'aide de l'État comprenait un groupe résidentiel pouvant héberger plus de 600 étudiants, des bâtiments universitaires groupant entre autres une Faculté de Médecine, une Faculté des Sciences sociales et administratives, un Institut des Sciences pédagogiques, un Institut agronomique doté d'une ferme modèle, un vaste hôpital, une bibliothèque ; le tout construit par l'architecte M. P. Boulengier dans un grand parc comportant des installations sportives, un stade, une église, un théâtre, une piscine, un club. Une partie du projet est aujourd'hui réalisée.

UNE ASCENSION CONTINUE

L'expérience est audacieuse. Car depuis cinq siècles l'Université de Louvain façonne en Belgique des intelligences, ensemence un terrain que la civilisation a longuement préparé. Et peut-on prétendre employer les mêmes méthodes dans un pays neuf où, il y a cinquante ans encore, vivait une population inculte et farouche? Non certes. Exactement calquée sur le modèle européen, l'œuvre de Lovanium serait sans doute vouée à l'échec. C'est pourquoi « il n'est pas question pour l'instant, disent les organisateurs, d'employer ni à Lovanium ni ailleurs dans le Congo les méthodes qui sont pratiquées dans les universités de la métropole, mais de suivre une politique réaliste donnant aux élèves un enseignement adapté à leurs capacités et de les amener aussi loin que possible et pas plus loin ». Tout le problème consiste donc à passer progressivement de la méthode expérimentale et de la technique pratique à une instruction

LOVANIUM



Un groupe d'élèves de l'École de Médecine assiste à une opération, dans l'hôpital de Kisantu, chargé de tous les services médicaux pour une région dont l'étendue égale celle de la Belgique. Ci-dessous : *les élèves du Centre agronomique apprennent à greffer des arbres fruitiers.*

intellectuelle très poussée, sans que la nature de l'étudiant soit forcée, sans que l'enseignement « plane au-dessus des têtes ». Bref, il s'agit de rester toujours légèrement en avance sur ses possibilités grandissantes par une élévation continuelle du niveau des écoles.

Les premiers résultats, surprenants, posent cependant de nouveaux problèmes : le Noir qui a atteint un certain palier ne sera-t-il pas freiné par son milieu social souvent très bas? En restant en contact permanent avec une famille qui n'a pas toujours commencé à évoluer, assimilera-t-il aussi bien qu'il l'eût fait à Louvain? Les professeurs et moniteurs de Lovanium ont mission de rester en contact perpétuel avec leurs élèves indigènes, de multiplier les échanges de vues, d'organiser des manifestations intellectuelles et artistiques, de susciter des rencontres avec les Blancs. C'est un moyen non seulement de former leur esprit, mais de lutter contre le complexe dont ils sont presque toujours victimes à l'égard des Européens. La présence dans les universités d'étudiants de la métropole placés avec eux sur le pied d'égalité facilite beaucoup cette tâche. Il ne faut pas en déduire que le programme belge soit d'européaniser les Noirs ; ce serait une grave erreur ; et ce danger aura disparu lorsque le niveau intellectuel de Lovanium permettra de former les membres noirs de l'enseignement. Alors il pourra être tenu compte non seulement des aptitudes particulières des élèves mais de leur mentalité et de leurs coutumes. Les mêmes principes seront appliqués à Élisabethville.

En instruisant les Noirs ou simplement en les mettant

EN QUINZE ANS : 250.000 NOIRS QUITTENT

Case indigène telle qu'on en trouvait encore dans tout le Congo à la fin du siècle dernier. Grâce au « Fonds d'avances » les Noirs peuvent aujourd'hui faire construire des maisons valant 60.000 francs belges.

en contact avec la civilisation, les Belges auraient joué un jeu dangereux s'ils n'avaient fait un effort considérable pour améliorer leur bien-être. Car les foules d'indigènes attirées par les villes découvraient le confort des Blancs et attendaient d'eux d'être traités en égaux, de profiter des bienfaits du progrès. Mal logés dans leur savane ou leur brousse, les Congolais qui gagnaient les villes « prometteuses » n'eussent pas accepté d'y être traités en inférieurs. Or, à Léopoldville, la population noire, qui était de 47.000 habitants en 1940, est montée aujourd'hui à 300.000 ; à Élisabethville, elle est passée de 27.000 à 54.000. Cet afflux posa donc des problèmes d'une extrême complexité ; il était urgent de créer sur des dizaines d'hectares des villes champignons où chaque travailleur eût une habitation moderne à l'image de

LA BROUSSE POUR LÉOPOLDVILLE

La case rustique a fait place dans les agglomérations à de petites maisons avec jardin. Autre type d'habitation congolaise, près de Léopoldville, pour un membre indigène. du Conseil du Gouvernement.

celles qu'il voyait dans les quartiers résidentiels. Les chefs d'industrie furent légalement obligés de loger ceux de leurs employés qui habitaient à plus de 5 kilomètres de leur lieu de travail ; mais devant les difficultés d'une telle entreprise ils préférèrent verser des indemnités compensatrices, ce qui avait l'inconvénient de permettre aux bénéficiaires soit de construire à leur gré des habitations provisoires d'aspect souvent lamentable, soit de louer des logements plus ou moins sommaires ou insalubres. C'est pourquoi le Congrès Colonial National, ouvert à Bruxelles le 29 octobre 1955, inscrivait à son ordre du jour le problème de l'habitation congolaise et confiait aux « Fonds du bien-être indigène » le soin d'établir un plan d'action.
Le roi Baudouin, qui assistait au Congrès, signa un arrêté

LES NOIRS DEVIENNEN

M. Léo Pétillon, gouverneur général du Congo belge et du Ruanda-Urundi, remet à quatre indigènes méritants les premiers chèques émis par le « Fonds du Roi » et destinés à la construction de maisons individuelles.

instituant « le Fonds du Roi » destiné à faciliter l'accès des travailleurs indigènes à la propriété de leur habitation. Il ne s'agissait pas là d'un organisme de crédit ou de construction, mais d'une libéralité en faveur des Noirs méritants dont les revenus étaient encore modestes, à condition que ceux-ci aient prouvé par des actes qu'ils étaient disposés à poursuivre un effort d'épargne suffisant. A ceux qui disposent de certaines ressources et désirent construire leur maison en matériau durable, un « Fonds d'avances », existant depuis 1932, accorde des prêts remboursables en sept années sans intérêts.

A Élisabethville, les indigènes, grâce à un ingénieux système, peuvent même devenir propriétaires par le travail qu'ils fournissent et avec leur indemnité de logement.

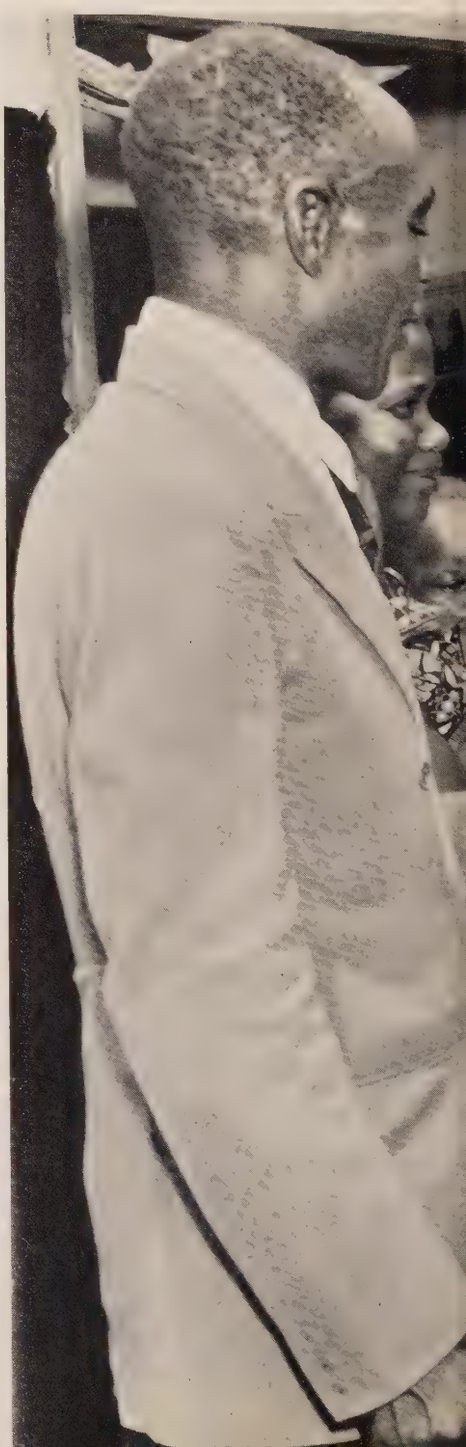
L'effet psychologique est considérable : c'est proclamer officiellement que les indigènes se trouvent désormais placés sur le même pied que les Européens. Socialement, c'est les attacher à un monde nouveau bâti sur l'ordre et le bien-être. N'a-t-on pas dit que de la question de l'habitat dépendait en grande partie le bonheur des peuples?

L'Office des cités africaines, créé en 1952, reçut la mission non seulement de dresser des plans d'urbanisme et de fixer les normes de l'habitation congolaise mais de construire des maisons afin de les vendre ou de les louer aux indigènes. Il a bâti 15.000 demeures en 1954 ; 21.000 en 1955 ; 22.000 sont actuellement en chantier et l'on en prévoit 30.000 pour les années à venir.

Ainsi se trouve constituée une classe nouvelle de petits propriétaires qui stabilise les populations urbaines en améliorant leurs conditions de vie.

L'expérience se développe donc sur deux lignes parallèles. Les universités noires forment l'esprit des indigènes et les rendent capables d'accéder à tous les postes ; l'urbanisme leur apporte les avantages matériels sans lesquels ils ne pourraient harmonieusement prendre leur essor.

La Mazère.



PROPRIÉTAIRES

Des cités-jardins ont été créées aux abords des grandes villes. Celle de Stanleyville comporte des habitations de quatre pièces. Ci-dessous : *un des bénéficiaires du « Fonds du Roi » montre à ses voisins, joyeux, le chèque qui vient de lui être remis.*

Photographies de H. Goldstein, A. Da Cruz et E. Lebied.

Le 3 juin, pour l'inauguration du spectacle « Son et Lumière », une pièce de Pierre Barbier, tirée du roman d'Alexandre Arnoux « Abisag », fut jouée pour la première fois sur la terrasse de Vézelay. C'est l'histoire d'un sonneur de cloches qui, pour sauver son église de l'invasion sarrasine, demande à toutes les statues de le suivre à travers la France ; celles-ci prennent alors vie et sillonnent avec lui les routes jusqu'à ce que Dieu leur indique l'endroit où le sanctuaire doit être reconstruit. Nous voyons ici les gargouilles assistant au grand conseil.

VÉZELAY

SOUS LES PROJECTEURS

Vézelay est devenu le but d'un nouveau pèlerinage. Aux foules pieuses ont succédé les foules curieuses : après la méditation devant les reliques présumées de sainte Marie-Madeleine, le spectacle « Son et Lumière ». La basilique, au lieu d'entrer, recueillie, dans la nuit, est brusquement tirée de l'ombre par les feux des projecteurs. Lorsque se sont tus les chants liturgiques, d'autres voix montent, hurlées par les haut-parleurs : celles de la comédienne Béatrice Bretty, de Jean Yonnel...

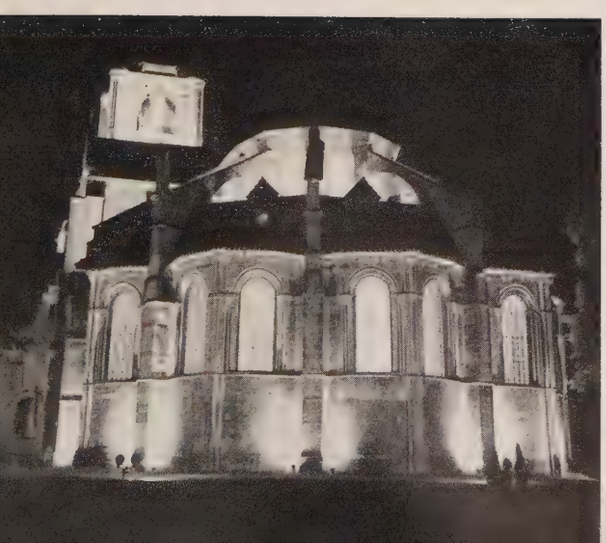
Le 3 juin eut lieu la grande première. La journée avait été consacrée aux communiants ; le soir, seize cents personnes s'engouffraient en troupeau sous le porche roman. Aussi belle que soit la réalisation lumineuse et sonore, on peut alors se demander si ce n'est pas profaner un haut lieu que de lui imposer cette « double vie » ! Si toutefois le principe en est admis, il faut reconnaître que la lumière met en valeur les reliefs d'une admirable architecture et que le son permet d'évoquer un passé souvent mal connu.

Bernard Zimmer, historiographe de Vézelay, qui habite une vieille maison sur le flanc même du coteau, est l'auteur du texte parlé qu'accompagnent une musique de Maurice Jarre et des bruits de foule, de guerre ou de prières réglés par Jean-Wilfrid Garrett. Le public assiste alors à la construction du monastère au x^e^ siècle et à son extraordinaire développement à partir du moment où la chrétienté apprend que les reliques de la Madeleine y sont déposées. Les pèlerins affluent du monde entier et campent sur la colline, qui se trouve, par surcroît, placée sur la route de Compostelle. L'église ne peut plus les contenir : on la rebâtit au xi^e^ siècle ; mais la population qui en supporte les frais s'indigne et massacre l'abbé en 1106. C'est le début d'une longue suite de drames alternés avec des heures de gloire : un tragique incendie provoque la mort de nombreux fidèles ; la basilique est pillée ; les abbés ont à lutter sans cesse contre les habitants, contre les évêques, contre le comte de Nevers. Mais les papes et les rois en font l'âme de la seconde et de la troisième croisade : Louis VII, en 1146, y fait haranguer les foules par saint Bernard, en présence de cent mille chevaliers ; Philippe Auguste, en 1190, y retrouve Richard Cœur de Lion. Puis renaissent les rivalités et les révoltes, jusqu'à la guerre de Cent ans qui marque le déclin : les pèlerins jugeant que la sainte protège bien mal son église (on dit aussi que les vraies reliques sont restées à Saint-Maximin, en Provence) désertent Vézelay. En 1538, les protestants font de l'église un manège pour leurs troupes, et les révolutionnaires de 1789 en saccagent le mobilier. Elle ne se relèvera de ses ruines qu'en 1860 sur l'initiative de Viollet-le-Duc.

Par le miracle de 50 haut-parleurs échelonnés sur la butte, les voix ferventes ou hostiles ressuscitent ce dramatique passé ; elles montent de partout, tandis que la basilique flambe, s'éteint ou renaît.

Le Conseil général de l'Yonne est avec la Préfecture et le Comité « Nuits de Vézelay » l'instigateur de ce spectacle, qui comportait à son programme, le jour de l'inauguration, une pièce en six tableaux, *Abisag*, de Pierre Barbier, d'après Alexandre Arnoux.

R. B



Le chevet de l'église s'éclaire brusquement de lueurs rouges : évocation de l'incendie qui se déclara pendant l'office du 21 juillet 1120 et fit de nombreuses victimes parmi les pèlerins.

SUR LA PAGE DE DROITE : sous les feux des projecteurs, la belle façade romane de l'église abbatiale de Vézelay apparaît avec tous ses reliefs. On y découvre, au-dessus du porche reconstitué par Viollet-le-Duc, les statues du tympan, œuvre du XIII^e^ siècle.

Photographies Leni Iselin.

AU SALON
DES ARTISTES
DÉCORATEURS

LES PRÉMISSES D'UN STYLE

Ci-dessus : la Petite Danseuse de corde, *sculpture en métal de Lartigue.* Ci-dessous : *trois sièges montrant la diversité des matières actuellement employées.* De gauche à droite : *chaise confortable en rotin, par Janine Abraham (édité par Rougier), chaise en métal et plexiglas souple par René Heutte ; chaise en bois naturel et métal (à noter la rusticité des moyens : de simples planches assemblées par des équerres), par Geneviève Pons. (Édité par la Maîtrise des Galeries Lafayette.)*

Le 40e Salon des Artistes Décorateurs fut, nous l'avons dit, dédié à la femme ; ce qui ne signifie pas que les créateurs aient limité leurs recherches. Le thème imposé leur permettait de présenter tout ce qui concerne le décor intérieur et le confort. Et si quelques-uns ont imaginé des meubles où voisinent la machine à coudre et la machine à écrire, où la coiffeuse se transforme en table de travail ; s'ils ont conçu des lits abondamment — et parfois exagérément — ornés de voiles, la majorité d'entre eux a traité le problème de l'appartement moderne dans son ensemble et sous un angle pratique. C'est ce qui intéresse la femme au premier chef. Or, ce Salon marque un progrès. Nous avons trop souvent dénoncé la pauvreté des expositions précédentes pour ne pas reconnaître qu'un pas en avant vient d'être fait : les décorateurs se familiarisent avec des matières qui, pour avoir été créées et façonnées par la machine, leur ont d'abord paru inhumaines. A des artisans auxquels les générations passées avaient légué le goût de la préciosité on demandait brusquement, afin d'abaisser le prix de revient, d'utiliser des matériaux considérés jusqu'alors comme pauvres : le bois blanc, le fer, l'osier, les plastiques. A des ébénistes épris de beaux galbes ou de savants marquetages on imposait des surfaces lisses ou moulées, des piétements de métal brut... Comment s'étonner qu'ils aient mis près de dix années à oublier tout ce qui faisait de leur métier un métier d'art, à apprendre d'autres techniques, à marier sans trop de heurts les créations des ingénieurs ?

Toute révolution commence par détruire et, souvent, s'en tient là. On a pu croire un moment que les décorateurs, entraînés dans le tourbillon de la démocratisation, de la standardisation, et déroutés par certains apports étrangers, allaient perdre pied. Or nous nous apercevons aujourd'hui qu'ils assimilent lentement les notions nouvelles ; ils commencent à exploiter, comme en musique, certaines dissonances, à assouplir les lignes, à rendre moins hostiles au toucher les matières usinées ; ils osent des effets nouveaux, des associations imprévues d'où sortira peut-être un style. Mais certains abus, comme celui des pieds de fer sur lesquels sont posés tous les meubles, côtoient l'indigence ; et il faudra probablement attendre des années encore pour que soient éliminés les effets faciles. C'est l'avis même d'André Renou, président de la Société des Artistes Décorateurs, qui fit, pour ce Salon, un effort considérable.

« L'art décoratif, déclare-t-il, ne progresse

Ci-dessus : *chambre de jeune fille, par Henri Lancel. Le décorateur a presque uniquement employé le métal, rénovant très habilement le lit de fer d'autrefois ; mais il en a assoupli les lignes. Dessus de lit en siège en peau de mouton ; sol en Venidal.*

Ci-contre : *un meuble exclusivement féminin, par Jean Pascaud. Deux aspects d'une même coiffeuse pouvant servir à la couture et aux soins de beauté. Une machine à coudre escamotable occupe la moitié du meuble.*

que lentement ; et c'est pourquoi notre Salon n'aura, désormais, lieu que tous les deux ans. Cette année, nous nous sommes efforcés de définir le véritable rôle du décorateur moderne, qui est celui d'un maître d'œuvre, d'un chef d'équipe, équilibrant les volumes et se tenant en rapports étroits avec l'industriel. L'architecte Jacques Dumond, qui construisit le cadre de l'exposition, a joué fort habilement le rôle d'ordonnateur. Nous avons voulu prouver aussi que nous étions capables de travailler sur le plan collectif. Mais ce n'est qu'un premier stade. » Le problème est tout différent pour les artisans céramistes, verriers, ferronniers, relieurs, pour les créateurs de tissus, de tapisseries, de vitraux, d'orfèvrerie qui font œuvre individuelle et dont ce Salon confirme le goût original. Dans ce domaine subsiste la recherche de la belle matière.

ROGER BASCHET.

Le coin de la salle à manger dans le livig-room, par Charles Zubléna. La table et les bancs disparaissent, en se relevant, dans le mur. Tout l'ensemble est en Formica gris clair.

Un foyer féminin pour une grande entreprise, par Jacques Dumond. Le décorateur a très habilement associé le bois, le fer et le rotin. Il a réalisé un ensemble clair en conservant les teintes naturelles des matériaux ; seuls les piétements de fer des tables et des chaises sont peints en bleu. Sol en Venisol. Revêtements en Formica.

Revêtement de table, pots, carrelage et grille en céramique, par Jacques Lenoble.

Cabinet de travail, par Jacques Adnet. Un des meilleurs exemples de l'utilisation de matières très différentes : le merisier, le cuir, l'acier poli et le cuivre.

Petit coffre à jouets pouvant servir de table, par Roger Fatus. Ensemble en bois naturel avec tablette mobile revêtue de Formica.

Phot. G. de La Bégassière.

Ci-dessus : *autel en métal argenté, avec table de sycomore, pour un oratoire dédié à la Vierge, par Gilbert Poillerat. De lignes très simples, cet ensemble contribue à rénover l'art sacré.*

A gauche : *coin de hall pour un club féminin, par André Renou et J.-B. Genisset. Les décorateurs ont cherché le confort et une ambiance chaude. Les meubles, de formes traditionnelles, sont intérieurement garnis de caoutchouc ; par la couleur et par la matière du tissu dit « au point de tapisserie », ils s'accordent avec la tapisserie de Marc Saint-Saëns. (La Crémaillère, édit.)*

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP

Au Festival de Paris, où dix-huit nations sont représentées et où dix-neuf pièces auront, le 20 juillet, défilé devant la critique, il faudra dire ce qui fut excellent. Ce sera l'objet du prochain article. Je vais me borner cette fois au théâtre de France ; et la manifestation capitale fut, à Bordeaux, la création d'une comédie de Tckékhov, inconnue jusqu'ici, *Ce fou de Platonov ;* elle a suscité des querelles — mais entre lettrés qui ne l'ont pas vue. Ils se demandent si ces brouillons de jeunesse, que Tchékhov n'a pas fait imprimer et dont — supposent-ils — vivant encore, il eût interdit l'usage, on avait le droit de les jouer. Pourtant, cette ébauche torrentielle, il avait permis à son frère de la copier au net et de la soumettre à des directeurs. Si sacrilège il y a, il part des admirateurs de Tchékhov en Russie soviétique : ils l'ont publiée en 1923. J'ai tenu l'exemplaire dans mes mains. Il eût fallu pouvoir le lire, ce qui m'eût coûté bien des années d'étude. Le russe est difficile... *Platonov*, plus récemment, a été inclus dans la grande édition russe des Œuvres complètes. Par ignorance, je ne mesure pas les libertés que M. Pol Quentin, l'adaptateur français, et Jean Vilar, qui coupa hardiment dans un texte géant, ont prises avec l'original. Mais voyons le résultat : il est saisissant. *Ce fou de Platonov*, malgré des longueurs, du désordre, est une œuvre de sève puissante et riche ; très russe, et toute idée de collaboration d'un Occidental à cette œuvre ethniquement typique est à écarter. Si Tchékhov a eu des modèles, ils se nommaient Gogol, Dostoïevsky; et je conviens que leur influence saute aux yeux, et que ni le génie mélancolique, subtilement émotif, ni certains thèmes caractéristiques de la pensée de Tchékhov ne circulent pas encore dans cet essai. Mais quelle vigueur ! Comme ces femmes affolées autour d'un homme, dans leur district éloigné des grandes villes et pauvre en jeunes hommes éloquents, sont vivantes ; comme tous ces pantins : le colonel en retraite, le banquier, son paresseux de fils, sont énergiquement peints... Platonov n'est qu'un instituteur de village. Il a du bagout, du charme. Il boit la vodka comme un grand seigneur. C'est étonnant ce que tous les hôtes de la Générale Voinitzev, la belle veuve qui donne une soirée dans ses jardins, peuvent boire ; et comme ils titubent, tombent, se vautrent, par terre ou sur une paillasse, avec béatitude ! La belle veuve, sa jeune belle-fille Sofia, la plaisante voisine, Maria Grekova, s'acharnent autour de Platonov, qui est marié à la douce Sasha, fidèle à l'infidèle époux. C'est la Générale qui paraît la plus active. Point de flirt ! Elle s'offre. Et Platonov, qui n'est don Juan que malgré lui, se fait prier...

Étant, de caractère, la mollesse même, il cédera. Sasha le quittera et reviendra le soigner quand il aura été blessé par un moujik herculéen qui a baisé sur la bouche la Générale un jour qu'elle se baignait nue dans la rivière. Elle lui a tendu, par jeu cruel, ses lèvres... La Générale néglige ses affaires, et tous ses biens seront vendus à la criée, et achetés, comme la Cerisaie, par un manant.

Elle s'en soucie peu ... Elle pense à l'amour et sa surprise est grande — pour nous vaudevillesque — lorsqu'elle apprend que sa belle-fille, la femme de son fils, Sofia, est aussi la maîtresse de Platonov. C'est pourquoi elle console si cavalièrement son fils trompé par un : « Pleure donc, ça te fera du bien », thérapeutique qui nous a mis en joie. Gaîté momentanée, car voici Sofia surexcitée qui, voyant Platonov près de s'enfuir, de les fuir toutes, avec Mme Gromika, l'abat d'un coup de revolver. Finis Platonov et sa charmante folie, et ses capiteuses saouleries. Tout cela, palpitant, sonore, mobile, inattendu ; sautant du tragique à la farce. Très sérieux de la part de Tchékhov, bizarre pour le spectateur français qui croit tantôt entendre des passages de *Crime et Châtiment* ou des *Karamazov*, tantôt retrouver le vieux et charmant *Général Dourakine* de Mme de Ségur, ou du *Revizor*, s'il vous plaît. Le dépaysement est complet.

Mais tous ces caractères se tiennent solidement ; déraisonnables, instinctifs, passionnés, déroutants. N'était l'odeur de vodka qui semble gagner la salle même, et les hoquets, je les dirais sympathiques. En tout cas, irresponsables.

Et Vilar a merveilleusement encadré ces quatre actes. Plus de rideaux noirs. On sait enfin dans quel pays on est ; non plus dans un lieu abstrait, un espace euclidien quelconque où ne brille aucun soleil. L'isba de Platonov, dans le clair de lune bleu, près de poteaux télégraphiques qui semblent l'amorce d'une ligne infinie, l'intérieur de l'école sont délicieux. Et le salon de la Générale est ironique.

Cela fait plaisir à voir. Les comédiens jouent bien. Vilar s'est bravement attribué le rôle de ce don Juan campagnard (et slave). Il n'y est pas invraisemblable. Il a de la grâce. Il est, dans la colère ou l'affaissement, excellent. Maria Casarès est la Générale trop jeune d'aspect pour qu'on lui attribue ce niais de fils... Monique Chaumette (Sasha), Christiane Minazolli (Sofia), Catherine Le Coney (Mme Grekova) ont de la séduction et du tempérament. Les petits rôles sont bien tenus. Ce soir-là, Bordeaux était content. Nous aussi. On reverra *Platonov* à Paris.

A Paris, où la saison 1955-1956 s'achève dans le gris, comme elle a vécu. Je vois à signaler les représentations, intelligentes et vivaces, de *Mesure pour Mesure*, que certains déclarent ennuyeuse et conventionnelle, et qui est, à mes yeux, une belle et profonde comédie...

Aux Mathurins on a donné le *Capitaine Fanfaron*, de M. Bernard Zimmer, assez plaisant ; c'est une adaptation du *Miles gloriosus* de Plaute. Mme Germaine Montero, dès qu'elle paraît, triple l'intensité de la comédie. M. René Clermont est très amusant aussi, et Mlle Brigitte Barbier est toute palpitante de gentillesse.

Le Théâtre des Arts a repris, avec sa créatrice Gaby Sylvia, la charmante *Duchesse d'Algues*. Hélas ! c'est une pièce anglaise de Blackmore, adaptée par Mme Constance Coline. Une des plus fines et des plus voluptueuses fantaisies de ces dernières années. Mme Gaby Sylvia, qui a trouvé là le rôle de sa vie, ne sera jamais égalée. Elle a, cette fois, pour partenaires Suzet Maïs, mordante, dynamique, et Maurice Teynac, Raymond Gérome. Un très joli spectacle.

A la Renaissance, une comédie amusante, *Telles sont les femmes*, où sont réunies, dans un chalet de montagne, une pension de famille en Suisse, des dames anglo-saxonnes, qui dissertent, en pyjama généralement, sur l'amour, le mariage, la vie conjugale ; toutes brillantes d'esprit, de méchanceté, et d'idées audacieuses. Mais quand elles ont à craindre pour la vie de leurs maris, alpinistes dont la cordée est en péril, elles redeviennent des épouses agitées, tremblantes. Certaines haines mutuelles s'obstinent encore... Mais la plus cynique de ces dames est la plus bouleversée. Voilà une idée ; il fallait l'assaisonner de bavardages piquants et neufs. C'est fait. Et les dames sont toutes agréables : France Delahalle, France Degand, Sylvie Février, Huguette Faget, Sylvie Pelayo. Mais, quoi ! c'est une pièce de L. Du Garde Peach, adaptée par Steve Passeur bien habilement. Alors, que font les Français ? Qu'est-ce que les directeurs leur permettent de faire ?

Voici leur apport : un amusant vaudeville, *Monsieur Masure*, à trois personnages, l'éternel trio, mais dont la mise en train est très drôle, et qui de scène en scène apporte une petite surprise. Un mari trouve dans son lit sa femme et un monsieur inconnu, tous deux profondément endormis par un narcotique. Les deux hommes deviendront amis ; la femme sera près de céder à cet inconnu... Mais elle a déjà un amant à Paris (décor de campagne : villa avec jardin) : c'est le rempart de sa vertu. Un séducteur puni, un époux réconcilié, une petite femme à qui le costume de nuit va bien. Trois bons interprètes : Guy Tréjean surtout, Gérard Séty et Mme Claude Larue.

Il y a eu deux pièces décevantes de M. Patrice de la Tour du Pin, au Théâtre de Poche, d'un symbolisme opaque ; détachées de la *Somme de Poésie* et vrais enfants perdus... Sans aucune vertu théâtrale. Et, enfin, le régal, à l'Ambigu, d'une série de mimes, où Marcel Marceau fut éblouissant.

Était-ce assez pour un printemps parisien et pour la capitale du théâtre ?

R. K.

Maria Casarès et Jean Vilar dans Ce fou de Platonov, *de Tchékhov, créé récemment au Grand Théâtre de Bordeaux* Phot. Agnès Varda.

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

UNE FEMME EN ENFER (A). Comédie dramatique américaine, en couleurs et cinémascope, d'après l'autobiographie de Lillian Roth (1). Prix de l'interprétation féminine au Festival de Cannes 1956. — CADRE - Divers lieux d'Amérique. SUJET - L'histoire d'une chanteuse fantaisiste américaine célèbre qui sombra dans l'abjection la plus complète pour avoir cru que l'on pouvait impunément noyer dans l'alcool un chagrin d'amour, petite erreur qui lui valut seize ans d'« enfer » et un vrai miracle pour en sortir ! RÉALISATION - Mann : assez mal équilibrée. INTERPRÉTATION - Susan Hayward : concentre puissamment l'intérêt sur une composition saisissante d'ivrognesse, bien difficile à donner juste ! Bonne création aussi de Jo Van Fleet, déjà remarquée dans *A l'Est d'Eden* - NOTE - Histoire d'autant plus frappante qu'on la sait « vraie », tirée de la confession authentique de Lillian Roth. Malheureusement, on s'étend trop, à mon sens, sur l'enfance et la jeunesse de l'héroïne avant que le drame se noue, ce qui oblige par la suite à des suppressions ou a des raccourcis que j'estime fâcheux quand il s'agit d'une œuvre aussi nuancée que la lente et minutieuse dégradation d'une femme. Après ce début malheureux et diffus, l'action progresse avec une vigueur suffisante, un intérêt soutenu et se termine sur une haute note d'espoir puisque les douloureux aveux de Lillian Roth établissent irréfutablement que l'alcool peut être vaincu... avec un peu de chance et beaucoup de bonne volonté !

LES POSSÉDÉES (A). Drame français d'atmosphère, d'après la pièce d'Ugo Betti : *l'Ile aux Chèvres*. — CADRE - Un domaine en haute Provence. SUJET - Intrusion d'un exprisonnier de guerre et robuste gaillard dans une ferme isolée où vivent dans une atmosphère de solitude et d'hostilité mutuelle trois femmes d'âges différents. Les inévitables complications sentimentales, compétitions et déchaînement de haines qui s'ensuivent. RÉALISATION - Brabant : la vigueur et le pittoresque requis. INTERPRÉTATION - Ensemble inégal : Madeleine Robinson, chargé ; Raf Vallone, naturel ; Magali Noël, Dany Carrel, très bien. NOTE - Atmosphère étrange, conflit sourd avec de brusques éclats, caractères et mobiles pas toujours très clairement expliqués, tourne parfois fâcheusement au « mélo » ! Le dénouement claque en coup de fouet. Spectacle curieux, traitant avec suffisamment de tact de scabreux problèmes de sexualité. Dans leur sauvage aridité, les paysages sont d'une grande beauté.

A ce lavoir rustique de Haute-Provence, le beau mâle Angelo (Raf Vallone) s'amuse à taquiner la mélancolique Pia (Magali Noël)... qui aspire à bien d'autres jeux ! (Les Possédées.)

La brillante Susan Hayward s'est enlaidie de façon saisissante pour mieux évoquer la déchéance physique et morale de son modèle : l'actrice Lillian Roth. (Une Femme en enfer.)

JOE MACBETH (A). Drame réaliste américain... d'après Shakespeare ! — CADRE - Milieux interlopes de New-York. SUJET - La tragédie shakespearienne de l'ambition, des remords et du châtiment transposée sur un plan outrageusement moderne : l'assassinat d'un chef de gang par son premier lieutenant et l'exécution finale de ce dernier par le fils d'une autre de ses victimes ! RÉALISATION - Hugues : vigoureuse. INTERPRÉTATION - Paul Douglas : un « dur mou » beaucoup trop bonasse pour ce que l'on attend de lui ; Ruth Roman : dans le ton ; Bonar Colleano : celui qui a le plus de caractère ! NOTE - Shakespeare ne gagne vraiment pas à être accommodé à la sauce gangster, ah non ! Il me paraît qu'il n'était vraiment pas très difficile de prévoir ce résultat car il est bien évident qu'un milieu aussi taré doive inévitablement abaisser tous les sentiments à son niveau. On trouve chez le laird écossais et chez sa femme, même au plus profond de leur chute, une sombre grandeur, une majesté dans le désespoir que nous ne saurions évidemment attendre de la canaille chez qui l'on nous traîne. D'autre part, la nécessité de concilier coûte que coûte l'esprit ancien et l'esprit moderne pousse le scénariste à quelques sottises : pour que lady Macbeth puisse placer la fameuse scène du sang sur les mains, on fait poignarder sous l'eau *(sic)* la victime de Macbeth au cours d'une baignade nocturne, alors qu'il était si facile de simuler une noyade accidentelle qui arrangeait tout ! Ridicule !

CELA S'APPELLE L'AURORE (A). Comédie dramatique française, d'après le roman d'Emmanuel Roblès (2). — CADRE - Bourgade réputée en Sardaigne... et filmée en Corse ! SUJET - Double épreuve subie par un médecin : sur le plan sentimental, où il doit choisir entre une femme légitime et une maîtresse; sur le plan social, où il prend le

Joe Macbeth-le-Gangster (Paul Douglas) ne témoigne aucun enthousiasme pour le couteau qu'une épouse ambitieuse (Ruth Roman) veut lui mettre en main pour tuer son chef. (Joe Macbeth.)

C'est auprès du lit d'une enfant malade que le docteur Valerio (Georges Marchal) rencontrera cette Clara (Lucia Bose) appelée à bouleverser si totalement sa vie. (Cela s'appelle l'aurore.)

Ce vice-roi « en bannière », égaré dans une aventure galante d'où il sortira ridicule, c'est, hélas ! le charmant Vittorio de Sica fourvoyé dans une bien fâcheuse galère ! (Par-dessus les moulins.)

grave risque de donner asile à un meurtrier passionnel traqué par la police. RÉALISATION - Bunuel : une poigne ! INTERPRÉTATION - Georges Marchal : mieux que je ne l'ai jamais vu ! Lucia Bose : excellente ; Esposito : du caractère. NOTE - Histoire cohérente, bien et vigoureusement menée suivant une intrigue adroitement équilibrée pour soutenir constamment l'intérêt ou le faire rebondir à point nommé. Tout serait pour le mieux s'il n'y avait pas un couple de « grands bourgeois » caricaturés avec une hargne si excessive qu'elle en devient ridicule et manque son propos. A trop noircir les gens, on provoque simplement un haussement d'épaules ! Bon film tout de même, malgré cette maladresse, pour ses solides qualités dramatiques, les cas de conscience qu'il agite et le pittoresque du cadre.

PAR-DESSUS LES MOULINS (A). Farce italienne, en couleurs et cinémascope. — CADRE - Région imprécisée de l'Italie au XVIII[e] siècle, sous une occupation étrangère. SUJET - Joyeuses et impudentes manœuvres d'un couple de meuniers exploitant les charmes de la femme pour tirer toutes sortes de profits de gens haut placés, sans toutefois jamais concéder autre chose que des broutilles. Jusqu'au jour où la plaisanterie pense mal tourner. RÉALISATION - Camerini : de l'entrain. INTERPRÉTATION - Si Sophia Loren est à son aise et à sa place dans un rôle à base d'effets... plastiques, on peut s'étonner à bon droit de voir un De Sica fourvoyé dans cette grosse farce... NOTE - Pantalonnade menée avec bonne humeur, sinon avec finesse et légèreté ! Toutes les recettes dites de la « tarte à la crème » sont les bienvenues et ne nous sont pas ménagées ! A la condition de ne pas se montrer trop difficile sur la qualité des épices on peut prendre un certain plaisir à quelques passages de ce genre de burlesque, assaisonné malheureusement d'un bavardage à toute vapeur ! C'est du guignol et voilà tout...

TOUTE LA VILLE ACCUSE (B). Comédie dramatique française. — CADRE - Ville de province. SUJET - Depuis certain Noël, un jeune écrivain obscur trouve chaque matin un sac d'or et de billets sur le pas de sa porte ! Au lieu de s'en ouvrir à la police, il garde cet argent et met sa conscience en paix... en devenant le bienfaiteur des œuvres sociales de la ville ! Les graves ennuis qui ne tardent pas cependant à fondre sur lui ! RÉALISATION - Boissol : bonne. INTERPRÉTATION - Marais : sympathique ; Etchika Choureau : gentille ; quelques « gosses » aux rôles importants ont un naturel charmant ! NOTE - Curieux et amusant cocktail de conte bleu et d'intrigue policière, d'incursions bouffonnes dans la politique de clocher et de brusque explosion de gangstérisme, sans oublier le subtil accommodement de conscience du bénéficiaire de ce don quotidien et équivoque. Bien entendu, tout ceci repose sur une pointe d'aiguille et ne supporte guère la critique mais c'est gentil, varié, point avare d'idées drôles, et le secret de toute l'affaire est très adroitement gardé jusqu'au bout. Bon petit travail sans prétention !

LA COLLINE DE L'ADIEU (B). Comédie sentimentale américaine, en couleurs et cinémascope, d'après le roman d'Han Suyin : *Multiple Splendeur* (3). — CADRE - Hong-Kong. SUJET - Brèves amours d'une Eurasienne, docteur en médecine, et d'un journaliste américain. RÉALISATION - King : élégante et nuancée. INTERPRÉTATION - William Holden - Jennifer Jones : couple sympathique, au jeu net et franc. NOTE - D'un roman touffu et riche de substance et d'aperçus subtils sur les rapports entre Européens et Asiatiques, il ne reste évidemment à l'écran que l'essentiel de l'intrigue, un reflet passablement diminué mais dessinant encore cependant une histoire d'amour agréable, teintée d'une note sentimentale discrète, évoluant dans de beaux et pittoresques paysages d'Extrême-Orient. A mon avis, ce n'est pas une grande œuvre mais un travail sensible et de bonne tenue.

DOCUMENTAIRES. — Quelques documentaires de qualité passent en ce moment sur des écrans : *le Mystère Picasso*, de Clouzot, et *Un Siècle d'or*, de Haesaerts, piquante confrontation de deux idéaux artistiques, mais surtout le saisissant, l'hallucinant *Nuit et Brouillard*, de Resnais.

M. L.

(A) Adultes seulement. (B) Toutes personnes.
(1) Albin Michel. (2) Éditions du Seuil.
(3) Stock.

Eurasienne et docteur en médecine, Han Suyin (Jennifer Jones) va adopter cette petite Chinoise ayant perdu ses parents au terme de leur exode de Chine à Hong-Kong. (La Colline de l'adieu.)

Chaque matin François Nérac (Jean Marais) aura l'agréable mais troublante surprise de trouver un sac comme celui-ci mystérieusement déposé sur son seuil. (Toute la ville accuse.)

LES EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

DE WATTEAU A PRUD'HON

l'art français allie la force à l'esprit de finesse

Cent trente chefs-d'œuvre de notre XVIIIe viennent de resplendir sur la cimaise de la Galerie des Beaux-Arts. Ils ont été, pour nous, trop tôt décrochés.

Trois semaines, c'est un peu court pour une exposition aussi belle.

Nous avons revécu la vision délicieuse « De beaux profils penchés sur des gammes d'amour »...

On a reproché souvent à l'art de cette époque d'être mièvre. Greuze, Nattier, Boucher eux-mêmes dépassaient ici les simples limites de l'agréable. Watteau demeurait dans cinq toiles sur sept le peintre à la fois solide mais mystérieux et charmant dont M. de Voltaire écorchait le nom et que Baudelaire sut remettre à sa vraie place. Chardin, auteur de *la Fillette au volant*, interprète sensible de la vie quotidienne, n'avait rien à lui envier. Mais Jean-Honoré Fragonard, avec douze tableaux inoubliables dont plusieurs célèbres : *l'Heureuse Mère*, *la Fête à Saint-Cloud*, *les Amants heureux*, *la Gimblette*... fut sans nul doute la grande vedette de cette vivante rétrospective. Tout en lui est spontanéité, charme, tendresse, mais, aussi, puissance picturale. Dans son portrait du duc de Beuvron, on trouve cette pénétration psychologique qui manque si souvent à nos contemporains quand ils abordent, d'ailleurs sans conviction, le problème de la figure humaine. Une fois de plus, ceux qu'on appelle des « petits maîtres », Lancret, Schall, Pater, Gabriel de Saint-Aubin, ont mérité ici le nom de « grands ».

De Fragonard : l'Écurie de l'âne.

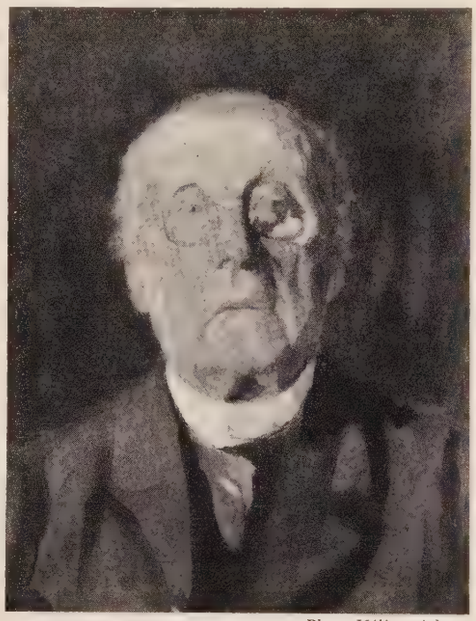
FERNAND LÉGER

inventeur de formes nouvelles

En présentant cinquante ans de peinture de Fernand Léger, mort il n'y a pas encore un an, le musée des Arts décoratifs fixe à sa vraie place le « bon géant » aux recherches solides. Avec cent soixante œuvres, dont quelques-unes sont de dimensions impressionnantes, il occupe facilement un mur immense, qui récemment accueillait Picasso.

La succession est d'autant plus intéressante que ces deux chercheurs, également passionnés, ont travaillé dans des directions bien différentes. L'ésotérisme de l'Espagne n'enchantait guère ce Normand qui avait les pieds bien fixés sur la terre. Certes, il fut beaucoup moins artiste au sens profond du mot que le maître de Vallauris, mais on peut se demander si, tout compte fait, il n'a pas, dans l'ensemble de son œuvre, inventé des formes plus durables...

A l'époque où naquit la grande École de Paris, Picasso et ses amis vivaient à Montmartre. Léger demeurait à Montparnasse. Un univers les séparait. Grâce à Kahnweiler, qui les admirait également, ils trouvèrent un point de rencontre. Comme Picasso, Léger passa par des mues remarquables. De 1900 jusqu'à ses derniers jours, son art



Phot. Hélène Adant.

De Léger : Portrait de l'oncle de l'artiste (1905) *et* Composition aux oiseaux (1955).

fut en perpétuel devenir. Vous pouvez en suivre la courbe au Pavillon de Marsan, salle après salle, tableau après tableau.

D'abord, il fut impressionniste, comme tout le monde au début du siècle. Le portrait de son oncle, le jardin normand de ses parents n'en sont-ils pas la preuve ?...

Très vite, il sentit l'intérêt du Fauvisme et, surtout, du cubisme. Jusqu'en 1912, il poussa l'analyse, puis la synthèse des objets jusqu'à l'extrême. Son cubisme à lui, plus proche de celui de Villon, son ami, fut sobre et typiquement français. En 1913, il crée les « contrastes de formes », dans lesquels la rigueur plastique laisse tout son enchantement à la couleur. Quand éclata la guerre mondiale, Léger, comme tant d'autres peintres, aurait pu se laisser enrôler dans la section de camouflage. Il partit en première ligne. L'impressionnant spectacle des canons en mouvement fut peut-être à la base de cette fameuse période mécanique dont *la Ville*, toile célèbre venue de Chicago, est un si parfait exemple. Alors les tons sans modelé apparaissent. Le peintre cherche de plus en plus à exprimer le mouvement et la profondeur. Son dynamisme de cette période eut une influence incontestable sur les meilleurs affichistes de notre époque : Cassandre, Loupot, Carlu, entre autres.

Le même créateur, ému par la beauté des moteurs en marche, se mit à traiter l'être humain comme une machine. Il apparenta l'homme et la femme à un robot. Il leur donna ce caractère stéréotypé qui les dépersonnalise, tout en accentuant l'aspect mural de son œuvre.

Vers 1922, ce costaud s'adoucit dans la façon dont il distribue les tons de sa palette. Il a des bleus et des rouges très tendres.

En 1925, l'architecture entre de plus en plus dans l'idée que Léger se fait de la figure ou du paysage.

Que son art soit « dynamique » ou même « statique », il l'adapte toujours à la représentation de la vie.

En 1940, son contact avec New-York est décisif. L'ambiance américaine l'amuse. N'ira-t-il pas jusqu'à utiliser les voitures hors d'usage que, dans ce pays, les gens abandonnent au coin d'une route ?

Sa série des « constructeurs », commencée vers 1950, marque une nouvelle étape dans l'œuvre de Léger. Répondant plus à son goût de nouveauté qu'à un credo politique, à soixante-neuf ans, juché sur les échafaudages, il peint les hommes au travail, peu de temps après avoir représenté les litanies de la Vierge pour la chapelle d'Assy.

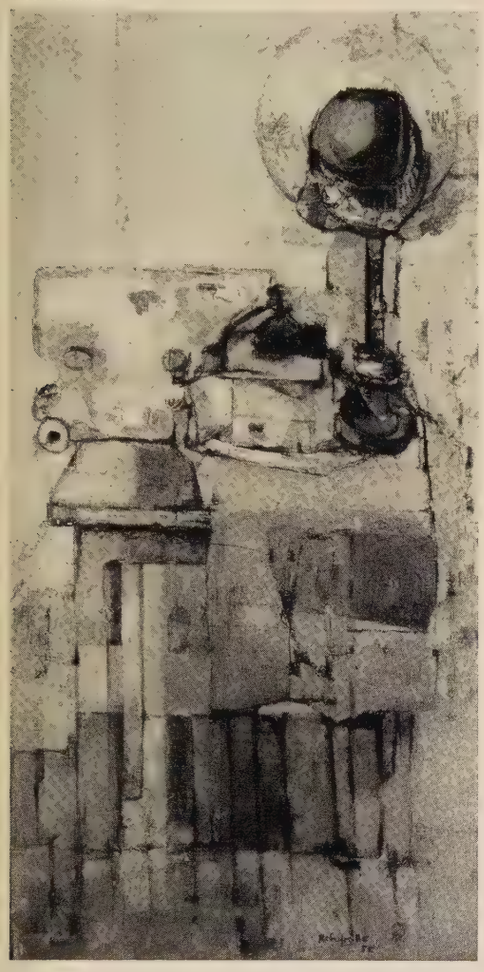
Ses dernières recherches sont consacrées aux clowns et au cirque, dont *la Grande Parade* est une synthèse. Pendant plusieurs semaines, l'exposition permettra à ceux qui, si nombreux, l'ignorent de mieux comprendre l'œuvre de Léger.

En dépit de certaines brutalités, ce peintre a fait la transition entre le « fauvisme » et le « cubisme ».

Phot. Hélène Adant.

Créant des formes neuves, il a adapté la peinture aux exigences de la vie moderne. Sa technique essentiellement murale prendra dans l'histoire une place insoupçonnée.

Phot. Cauvin.



Deux tableaux intitulés la Table. Ci-dessus : *celui de Rebeyrolle* ; à droite : *celui de Calmettes.*

REBEYROLLE, ou la poésie du réel

Quand, il y a quelques semaines, tout près de nous, le sculpteur Gimond visita à la « Maison de la Pensée française » l'exposition Rebeyrolle, lui qui sait si bien juger les peintres prononça ces paroles pleines d'enthousiasme : « Depuis vingt ans que j'attendais un vrai jeune, je l'ai enfin trouvé. Nous voici en face d'un créateur. »

Ce jugement nous semble très juste. Après avoir subi plusieurs crises, dont la dernière risqua de le faire tomber dans un certain académisme, âgé à peine de trente ans, ce peintre est arrivé à une puissance d'expression totale. Elle rappelle celle de son prédécesseur, hélas ! disparu, Francis Gruber. Elle est plus égale, plus sereine que celle de son contemporain Bernard Buffet. L'admiration qu'il porte à Courbet n'est pas servile. On trouve chez lui à la fois le sens du réel et l'amour de la belle matière picturale qui caractérise l'œuvre du maître d'Ornans, avec plus de raffinement, de sentiment poétique. Sa palette est discrète : des gris, des bleus, des bruns adoucis et des beaux blancs dont il tire le maximum d'expression émotive. Son art est bucolique. Il décore un mur dénudé d'un espalier de tomates ou bien fait naître soudain des fleurs ou des branches qu'il associe à des oiseaux. Il apparente l'homme à l'animal. Rien n'est plus touchant que cet *Enfant au mouton* ou *au chien mort* qui revient si souvent dans ses compositions agrestes. Une certaine mélancolie s'en dégage.

Pourquoi ces gosselines frimousses sont-elles déformées ou maladives ? Elles vont jusqu'à mettre une note morbide dans l'œuvre d'un artiste qui, par ailleurs, obtient tant de gaîté en peignant les objets les plus humbles : chapeaux fleuris, bouteilles posés sur une chaise bancale...

C'est que l'univers dans lequel évolua Rebeyrolle, locataire forcé de la sordide « ruche » de Vaugirard, fut souvent empreint de profonde tristesse.

Celui-ci a le mérite de poser des problèmes et de les résoudre. Il répond courageusement à ceux qui, sous prétexte de recherches intérieures, aboutissent au décoratif. Georges Besson l'a dit : « C'est un ami du réel soucieux de perpétuelle poésie. »

POUR CALMETTES, l'objet est roi

Il n'est pas trop tard pour parler encore de l'importante exposition de Calmettes qui a eu lieu récemment dans le cadre si délicieusement moderne de la jeune Galerie Fricker. Dès 1942, Othon Friesz nous avait prédit le succès de l'artiste. Il avait vingt ans alors. Son passage aux Beaux-Arts avait été de courte durée. Il préférait les leçons de ce nouveau maître. Friesz, en effet, respectait la personnalité de ses disciples. Sept d'entre eux, qui bientôt fondèrent le « Groupe de l'Échelle », s'étaient installés dans les combles de la Grande Chaumière, ils travaillaient ensemble. Calmettes garde un souvenir inoubliable de ces réunions où se retrouvaient avec lui : Cortot, Busse, Patrix, Dalmbert et Christian Laran.

« Suivant le principe cher à Montaigne, dit-il, nous frottions notre cervelle contre celle d'autrui et je dois beaucoup à de tels entretiens. »

C'est en 1947 que Calmettes obtint le prix de la « Jeune Peinture ». Il est sans doute trop sévère pour ses tableaux antérieurs quand il les qualifie de « barbouillages », car cet ami spirituel de Poussin, de Cézanne et de la Fresnaye eut de bonne heure un sens de l'équilibre, un culte de l'objet qui caractérisent encore toutes ses toiles actuelles. Ces bouteilles, ces pichets, ces assiettes apparaissent comme un thème à variations multiples. Il les campe dans des zones différentes de lumière. Il les éloigne, il les rapproche. Parfois même il les fait éclater. Alors sa peinture prend un dynamisme où les rouges, les noirs, les ocres s'opposent ou s'harmonisent.

Ces natures mortes dans lesquelles viennent parfois se mêler des crânes de grands animaux africains : buffles, gazelles, phacochères, hippopotames, sont préparées par de multiples esquisses :

« En classe, je couvrais mes cahiers et mes livres de croquis innombrables, mais c'est vraiment François Gruber qui m'a donné l'amour du dessin, j'en ai fait des milliers pour les trente tableaux de l'exposition. »

L'artiste, qui voudrait parfois enfermer tout l'univers autour d'une table, a montré aussi des bateaux ou des nus dans lesquels, à l'encontre de tant d'autres, il a beaucoup plus recherché la quintessence des choses qu'une abstraction sèche ou fugitive.

R. B.

Phot. Y. Hervochon.

LES GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

A L'HOTEL DROUOT

La plus belle sculpture de la collection Chéron : une Vierge romane du XII^e siècle

Les collections appartenant à l'antiquaire de la rue des Beaux-Arts : Chéron, assassiné il y a plus d'un an, passèrent à l'Hôtel Drouot en mai et juin, où elles firent l'objet de plusieurs ventes.

Le 28 mai, M^e Rheims avec M. Roudillon, expert, présentait des sculptures en pierre et en bois du moyen âge et des antiques en terre cuite et en marbre. Avec les premières a été mise aux enchères l'exquise Vierge de majesté assise de face, l'Enfant sur les genoux, reproduite sur notre photographie. Ce bois sculpté, conservant des traces de peinture bleue et rouge, travail du centre de la France au XII^e siècle, très probablement auvergnat (0 m. 77×0 m. 35), fit partie de l'ancienne collection Roybet dispersée à la Galerie Georges Petit en 1920. On ne sait pour quel sanctuaire fut sculpté ce groupe reliquaire (une cavité est aménagée dans le dos de la Vierge), payé 590.000 francs à l'Hôtel Drouot.

Une Vierge romane du XII^e siècle, bois sculpté auvergnat. Traces de peinture bleue et rouge.

Un portrait de M^me Roulin par Gauguin a été adjugé 11.200.000 francs.

L'Hôtel Drouot se modernise, l'Hôtel Drouot, plus que centenaire, n'avait jamais connu les ventes « aux chandelles », selon une expression poétique désignant les ventes en soirée. Pour la première fois, le 30 mai, le public était convoqué pour voir, dans les salles 10 et 11 réunies, où un nouvel éclairage venait d'être installé, les importants tableaux modernes et les bronzes de Rodin de la collection de feu M. M..., mis aux enchères le lendemain par M^e Bivort. Cette vacation avait lieu en vertu d'ordonnance et à la requête du directeurs des Domaines. Si ce

Portrait de Madame Roulin, la femme du facteur d'Arles, peinte par Gauguin.

détail n'ajoute rien à la qualité des œuvres présentées, il signifie quelque chose pour les acheteurs, car les frais sont moins élevés dans les ventes judiciaires.

Au catalogue ne figuraient que de très grands noms. Delacroix, Corot, Cézanne, Seurat, Gauguin, Renoir, Toulouse-Lautrec, etc. De ce dernier furent adjugés six sur seize des médaillons avec des portraits de femmes que l'artiste devait peindre sur les murs du salon de la rue d'Amboise. On les a payés entre 500.000 francs et 1.350.000 francs.

La pièce maîtresse de la collection était aussi un portrait de femme ; il ne s'agissait plus de filles au visage mince et aux yeux fardés ; mais de la grosse M^me Roulin, femme du facteur d'Arles, peinte par Gauguin. Au catalogue, la toile était portée comme représentant une Bretonne, mais une communication du neveu de Van Gogh à l'expert permit de rectifier cette erreur.

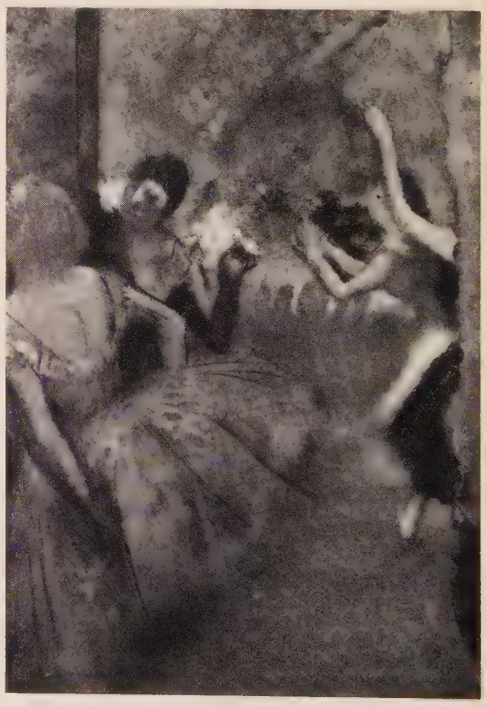
En 1888, Gauguin et Van Gogh se trouvaient ensemble en Arles, ils peignirent tous deux M^me Roulin. On ne sait si la toile de Gauguin a précédé celle de Van Gogh ou si c'est le contraire. M. V.-W. Van Gogh, dans le numéro d'octobre 1955 de la revue hollandaise *Museum-Journal*, note que le visage, la blouse et la chaise sont les mêmes dans les deux tableaux. La chaise représentée dans la toile qui passait en vente à l'Hôtel Drouot est celle dont Van Gogh a fait un tableau très connu, exposé à la rétrospective du musée de l'Orangerie : *La Chaise de Gauguin*. Une seule différence dans le costume de M^me Roulin, Gauguin l'a peinte avec une blouse fermée, et Vincent avec une blouse ouverte. Toute la famille Roulin a d'ailleurs posé pour Van Gogh : le père avec la casquette de son emploi et sa magnifique barbe, le fils aîné, joli garçon à la fine moustache, portant un grand chapeau, et « le petit », un écolier de dix ans représenté en blouse bleue sur l'affiche de la rétrospective de 1954-1955 à Paris.

Le très beau portrait de la collection de M. M... a été adjugé 11.200.000 francs, à l'Hôtel Drouot, le 30 mai ; il est parti pour l'Amérique. (M. Brame, expert.)

A LA GALERIE CHARPENTIER

Une vente éclair : en 45 minutes, 196.310.000 francs pour 26 tableaux

La vente la plus prestigieuse de la saison avait lieu le 8 juin, à la Galerie Charpentier. La grande salle du Faubourg-Saint-Honoré était pleine pour voir M^e Ader adjuger, en moins d'une heure, vingt-six tableaux modernes, dont sept Cézanne de l'ancienne collection Auguste Pellerin. L'estimation, dont on racontait avant la vente qu'elle atteignait 150 millions de francs, a été très largement dépassée puisque, en fin de journée, le total des enchères se chiffrait par un peu moins de 197 millions de francs, exactement 196.310.000 francs. Parmi les collectionneurs et marchands étrangers qui firent un sort glorieux à ces œuvres françaises modernes se trouvaient des Anglais, des Américains, des Suisses, des Italiens et des Allemands. Les vainqueurs de ce tournoi d'enchères ne furent pas Cézanne et Gauguin (toutes proportions gardées), mais Degas et Renoir. Le Degas *Scène de ballet*, très belle peinture sur toile (0 m. 81×0 m. 56), ayant figuré à la première vente de l'atelier Degas, à Paris, en 1918, sous le n° 79 du catalogue, s'est



Scène de ballet, par Degas.

vendu 22.500.000 francs. Il avait été mis à prix à 10 millions de francs.

Les Cézanne : trois aquarelles et quatre peintures, *Louveciennes*, copié par le maître d'Aix d'après un tableau de Pissarro (1872), *l'Oncle Dominique* (vers 1865-1867), *Cinq Baigneuses* (vers 1879-1882), 0 m. 45×0 m. 55, et *Au Jas de Bouffan*, avaient été achetées par Auguste Pellerin chez les marchands Durand-Ruel et Ambroise Vollard ; car ce collectionneur indépendant, qui se fiait à son goût, ne voulut jamais être en contact avec aucun

artiste. Quand il mourut, en 1929, il possédait cent quatre Cézanne, qui remplacèrent dans ses collections les Manet vendus en 1908. La toile *Cinq Baigneuses* a été payée 19 millions de francs, le même prix qu'un délicieux portrait de Renoir, *Jeune Femme au chapeau garni de roses*, peint vers 1890, *l'Oncle Dominique* est parti à 8.500.000 francs, *Louveciennes* à 12.500.000 francs, *Au Jas de Bouffan* (propriété de Cézanne, près d'Aix) à 16 millions de francs. Un très beau Gauguin de Bretagne de 1894, *Paysan et son chien près d'une barrière*, reproduit dans le numéro de mai de *Plaisir de France*, a trouvé preneur à 18.500.000 francs, tandis que la silhouette dégingandée de Princeteau, dessinateur du Jockey-Club, par Toulouse-Lautrec, montait à 8.300.000 francs. (Mes Bellier, Ader, Laurin, MM. Ebstein, J. Dudourg, Durand-Ruel, Pacitti, experts.)

17 millions de francs pour une table à écrire en marqueterie et bronze doré du temps de Louis XV.

Les dernières grandes ventes à la Galerie Charpentier (30 mai au 12 juin) ont contribué à donner au marché parisien un caractère international.

La dispersion des collections de la baronne Cassel van Doorn, venues de New-York, montre que le gouvernement prend maintenant des mesures permettant l'introduction des collections étrangères en France : le Trésor n'a d'ailleurs rien à y perdre !

Les 180 millions obtenus pour les objets d'art, l'argenterie, les sièges, meubles et tapisseries transportés des États-Unis à Paris prouvent que c'est toujours chez nous que les amateurs anglais, américains, suisses, italiens, portugais et allemands viennent chercher l'objet rare : le goût et l'esprit critique des amateurs parisiens leur sont une garantie.

Le 30 mai, les pièces rares ne manquaient pas : de magnifiques tapisseries tissées depuis le XVe siècle jusqu'au XVIIIe siècle dans les ateliers de Tournai, Bruxelles, Beauvais, Soho, placées sur les murs de la galerie, formaient un écrin éclatant de fraîcheur aux collections de la baronne Cassel van Doorn. Au centre de l'exposition, entourée d'un cordon protecteur de velours rouge, on pouvait voir le chef-d'œuvre du mobilier : une table à écrire en marqueterie et bronze doré, du temps de Louis XV, par B. V. R. B. Ces initiales sont celles de Boucher (Jacques Vleeschouwer) reçu maître avant 1736. Sur la photographie on peut voir que cette table aux proportions parfaites repose sur des pieds cambrés et possède sur la face une tirette mobile, et sur les côtés deux tiroirs et deux tirettes latérales. Mais ce que ne permet pas de voir le cliché en noir et blanc, ce sont les branchages incrustés de nacre et corne verte et rouge se mêlant aux branchages fleuris en bois debout. En qualité ce meuble ne peut être comparé qu'à l'armoire en laque rouge de Chine du duc de Choiseul payée en 1896, par Burat chez Georges Petit, 39.000 francs, et achetée 1.500.000 fr. en 1936 à la vente de ce collectionneur à la Galerie Charpentier. La table à écrire de Jacques Vleeschouwer a été adjugée 17 millions de francs à un grand amateur étranger résidant à Paris, qui la destine après lui au Musée du Louvre. Elle provient de l'ancienne collection du marquis de Juigné ; à la vente Walters, à New-York chez Parke-Bernett en 1941, la baronne Cassel devait la payer 13.200 dollars. (MM. Damidot et Lacoste, Dillée, experts.)

Hobbema et Rembrandt

Le 30 mai encore, pour la première fois en vente publique, un paysage d'Hobbema, *Vue de Westphalie* (bois 0 m. 60 × 0 m. 84), mis sur table à 5 millions de francs, atteignait 13.700.000 francs, tandis qu'un portrait de Rembrandt par lui-même vers 1662 (il avait alors cinquante-six ans), bois 0 m. 37 × 0 m. 44, vendu en décembre 1950 à Paris avec la succession du grand marchand de tableaux hollandais Nathan Katz, atteignait 12 millions de francs. (MM. C. et T. Catroux, experts.)

Table à écrire en marqueterie incrustée de nacre et corne verte et rouge.

Deux pièces du service de table de la marquise de Pompadour.

A NICE

Un service de table de la marquise de Pompadour atteint 2.380.000 francs

Quelques années avant sa mort, la marquise de Pompadour, qui avait beaucoup d'ordre, dressait un inventaire de ses biens. Elle remettait à Collin, son intendant, un mémoire intitulé : « État de mes effets en général » (octobre 1757), sur lequel on trouvait la description d'un beau service en porcelaine de Chine d'époque Kien-Long, comprenant plus de cent pièces. Celles-ci étaient décorées de fleurs variées (dites de la famille verte) et des armes parlantes de la marquise : un poisson rouge et un oiseau pour rappeler que la favorite de Louis XV était née Jeanne-Antoinette Poisson et que ses héritiers s'appelaient de Sainte-Colombe. Au XVIIIe siècle, la mode voulait que dans l'entourage royal chacun possédât un service en porcelaine commandé à la Compagnie des Indes. Le travail était exécuté par des artisans chinois qui mêlaient la décoration de leur pays aux dessins occidentaux qu'on leur faisait parvenir, les armoiries entre autres. Les soixante-treize pièces restantes de ce service de table dont on connaît toute l'histoire sont passées en vente à Nice à la villa Robioni, le 22 mai. Me Terris, avec M. Marniti, expert, en a obtenu 2.380.000 francs. Après la mort de la favorite, il est passé entre les mains de son frère : Albert-François Poisson, marquis de Marigny, directeur général des bâtiments du roy, avant d'être mis aux enchères, le 4 mai 1785, « au pavillon de Bercy, au bord de la rivière, dans le château dit « le Paté », par Basan et Julot fils, experts, assistés de Me Florentin, huissier-priseur.

En ce temps-là les experts se faisaient aider par les commissaires-priseurs ! R. W.

LES LIVRES

PAR YVES GANDON

LE NAIF LOCATAIRE : un roman de bonne humeur.

Les *Mémoires d'un naïf* nous avaient introduits il y a quelques années dans un monde singulier et familier à la fois dont l'aimable Paul Guth était le héros débonnaire. Depuis lors, avec le *Naïf sous les drapeaux* et le *Naïf aux quarante enfants*, le personnage s'est dédoublé. *Le Naïf locataire* (Albin Michel, édit.) n'est plus Paul Guth, mais un ahuri funambulesque, professeur comme il le fut et aussi fertile en gags qu'une bande de Mack Sennett. L'auteur de *Quarante contre un*, après la plume du chroniqueur et du mémorialiste, a ainsi emprunté celle du romancier, mais il s'agit là d'une forme de roman très particulière et intermédiaire entre le roman proprement dit et la chronique. Le Naïf s'attaque cette fois à une forme assez souvent pénible de la vie de relation, traduite par la nécessité moderne de vivre en commun dans des immeubles dont chaque locataire se trouve soumis à des servitudes qu'il partage. Ainsi nous brosse-t-il tout une série de portraits d'une haute cocasserie, desquels se détachent la femme de ménage Yolande, la tragédienne hantée par les rats, la folle Mme Poitre, le collectionneur Goñodo, intoxiqué de gaz par obsession, la famille Pomme de Terre et autres plaisantins. Le Naïf, nommé président du groupement de locataires de l'immeuble, prend ses fonctions à cœur et se lance dans des aventures qui ne lui réussissent guère. Par chance, il est aidé dans ses entreprises par une pimpante créature, la propre secrétaire du gérant de l'immeuble, Gilberte, dont il a tracé le plus charmant portrait. Elle éclaire, anime, égaye de son sourire léger ce roman plein de verve et de saveur.

LES BARREAUX DE LA NUIT : sur les traces de Léon Bloy.

Ce deuxième roman de Guy Ganachaud marque un sérieux progrès technique sur le précédent, *le Glas de Midi*. Ce jeune auteur sait déjà brasser sa matière romanesque, son style est plus ferme, et il a gardé cette flamme intérieure qui pourrait bien faire de lui, dans quelques années, un des romanciers les plus attachants de sa génération. Son sujet s'écarte considérablement des fadaises et menues coucheries à la mode. Le personnage central du livre, Bertrand Gault, vit en hors-la-loi. Élevé dans son enfance par un vieil oncle plein de mépris pour ses contemporains, il a été placé après la mort de celui-ci à l'Assistance Publique. Possédé par l'amour de la liberté, il s'évade, travaille dans une ferme, fait du marché noir pendant l'occupation, est arrêté par la Gestapo. Pourquoi devient-il ensuite un souteneur d'un genre assez spécial, puisqu'il marie honorablement les demoiselles dont il s'occupe, et sans être leur amant ? Par dégoût de la société qui ne tarde pas à se venger. L'intrigue, ici, apparaît presque comme un prétexte. Une mystique ardente soulève ces pages où l'anecdote même est comme balancée par une sorte de contrepoids spirituel. L'auteur auquel ferait le plus penser Guy Ganachaud dans ces *Barreaux de la nuit* (Julliard, édit.) est évidemment Léon Bloy : ce n'est pas si mal.

DE LA SOIE DANS LES VEINES : le métier ou l'amour.

Véronique Alvernèse et *la Madrague*, les deux derniers romans de M. Roger Ferlet, étaient d'une note fort différente : l'un fondé sur l'expérience mystique, l'autre sur l'exaltation d'une terre farouche, capable de dévorer ses enfants. *De la soie dans les veines* (édit. Jeheber) rend encore un autre son. Son action se déroule à Lyon, et le titre indique assez que l'industrie de la soie y tient une grande place. Si insolite qu'il paraisse à première vue, il est étroitement justifié. C'est parce qu'elle a littéralement « la soie dans les veines » que la séduisante autant qu'intelligente Violette Poupart est prête à tous les sacrifices pour rouvrir la vieille fabrique, fermée à la mort de son père. Technicienne éprouvée, elle a conscience de sa valeur. Elle est également capable de faire d'excellents dessins de soieries et de diriger un service commercial. Autour d'elle, ses aimables sœurs se préparent au mariage. Elle ne songe qu'à la soie et accueille d'abord fraîchement les avances du docteur Hervé, père d'une de ses amies, de vingt ans plus âgé qu'elle. Finalement, elle l'épousera et, après l'avoir fui en Angleterre pour le punir de l'avoir trompée, elle reprendra, avec un poupon sur le bras, sa place au foyer conjugal.
Par delà le drame sentimental, c'est le drame du métier, de la profession, qui donne au livre son accent. Violette n'est certes pas incapable d'amour, mais son amour doit être situé dans un cadre où la soie a toute sa place. Roger Ferlet a apporté beaucoup de conscience et de vigueur à brosser ce tableau fidèle d'une des plus vieilles industries françaises. La folie de la soie en vaut bien d'autres, et quand elle donne un sens à la vie, comme pour Violette Poupart, elle s'élève dans la hiérarchie des valeurs morales. Il faut remercier Roger Ferlet de nous l'avoir fait comprendre avec le talent d'un romancier social épris de vérité.

LES OMBRES VERTES DU PRINTEMPS : une révélation.

Ce premier roman de Mrs. Cecily Mackworth apparaît comme une véritable révélation. L'Angleterre a toujours été riche en romancières. Celle-ci ne le cède en rien aux plus remarquables et s'inscrit avec un ton bien personnel dans la lignée des George Eliot et des sœurs Brontë. Encore qu'il se présente avec tous les caractères d'une autobiographie, son livre dépasse de très loin le témoignage brut. Cecily Mackworth, avec l'économie de moyens propre au grand art, impose d'entrée le cadre mystérieux et captivant du pays de Galles, des personnages fortement typés et une poésie diffuse et envoûtante. Laura, l'héroïne, vit dans la crainte de sa mère, une terrible virago contre la volonté de qui elle s'insurge peu à peu. Le pasteur du lieu, M. Howells, l'aide à cette libération. C'est un homme étrange, d'une grande intelligence et qui, après avoir donné les plus beaux espoirs, vint s'enterrer volontairement dans sa triste province. Il a un fils, Idris, et une fille, Mai. Idris est un jeune révolutionnaire qui méprise son père. M. Howells, par l'alcoolisme, aboutit au suicide. Les trois jeunes gens se retrouvent à Paris, où Laura devient la maîtresse d'Idris et découvre le secret d'Howells. Il ne croyait plus à rien, et le mysticisme de sa jeunesse, prenant le dessus, ruina les démarches supérieures de son esprit. Tout cela est d'une sensibilité frémissante, d'une intelligence très fine, et appelerait de longs commentaires. Retenez ce nom : Cecily Mackworth (Gallimard, édit.).

LA VIE DU THÉATRE : ou « le critique ».

Je ne crains pas de me compromettre en déclarant que je tiens Robert Kemp pour le meilleur critique dramatique français. On le verra bien à ce recueil qui réunit des textes parus entre 1938 et 1956. Robert Kemp, nourri dans le sérail, a assisté, nous confesse-t-il lui-même dans son avant-propos, à quelque sept mille représentations, et ceci, peut-être, explique cela. Il est admirablement au fait de la chose théâtrale ; il établit immédiatement entre telle pièce qui, à un autre moins bien informé que lui, paraîtrait originale et telle autre plus ancienne les rapports nécessaires. Il a du goût, de l'esprit, de la pointe, de l'indulgence, le cas échéant, mais aussi de la sévérité. Si vous voulez savoir où en est la scène française, lisez *la Vie du théâtre* (Albin Michel, édit.). Y. G.

DANS L'ÉDITION

■ Pierre Mac Orlan et Jean Trichet ont commenté avec une pertinence toute poétique les *Projets de vitraux d'Émile Lahner*, conçus pour l'église d'El Affroun (Algérie). « En regardant les belles reproductions des vitraux d'Émile Lahner, a écrit Pierre Mac Orlan, il est permis d'évoquer le sonnet rimbaldien, où les voyelles fondamentales revivent dans les couleurs lumineuses d'une palette à l'usage des peintres-orfèvres. » Jean Trichet, parlant de « ces îles précieuses de verre teinté », ne témoigne pas moins de la maîtrise de l'artiste. On a le droit de dire que la réussite du peintre-verrier est absolue (Édit. de la Belle Page).

NOTRE CONCOURS TOURISTIQUE 1956

★ LISTE DES GAGNANTS ★

PRIX D'HONNEUR :

UNE ARONDE 1300 DE LUXE

Mme Raymond Maurel, 24, avenue Théophile-Gautier, Paris (16e),

2e PRIX :

UN BIJOU DE STERLÉ

Mlle Claire Jourdain, 42, quai des Orfèvres, Paris (1er).

3e PRIX :

UNE CAMERA

M. Pierre Chomette, 18 *bis*, rue André-Moinier, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

4e PRIX :

UN ÉLECTROPHONE

Commandant **Bernard Favin-Levêque**, commandant *le Forbin*, Brest (Finistère).

5e PRIX :

UN POSTE DE RADIO

Annie Jourdain, Préfecture Maritime, Brest (Finistère).

6e PRIX :

UNE VALISE

Mme **Marcelle Daniaud**, 8, rue de Castellane, Paris (8e).

7e PRIX :

UNE LAMPE DE STYLE

M. Jos-Marie Trévily, 21, rue Voltaire, Brest (Finistère).

DU 8e AU 11e PRIX :

UN PORTE-DOCUMENT EN PEAU DE PORC

Yvonne Mège, 28, avenue des États-Unis, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).
Geneviève Rotteleur, 6, rue de Marignan, Brest (Finistère).
Denise Tisserand, 81, boulevard de Pontoise, La Frette-sur-Seine (Seine-et-Oise).
Hélène Pontet, 8, place du Barail, Mostaganem, Algérie (Oran).

DU 12e AU 15e PRIX :

UN VOLUME DE LA COLLECTION « LAROUSSE »

Jeanne Richard, 5, rue du Cardinal-Suhard, Laval (Mayenne).
M. Paul François, 20, place de Strasbourg, Brest (Finistère).
M. Claude de Beaufond, 8, square Henri-Paté, Paris (16e).
Mme **Yvonne Lecomte**, 31, avenue Georges-Clemenceau, Brest (Finistère).

DU 16e AU 20e PRIX :

UN FLAMINAIRE

Marie-Aimée François, 20, place de Strasbourg, Brest (Finistère).
M. André Haudepin, 10, rue Parmentier, Montreuil-sous-Bois (Seine).
Mme **Marie-Louise Vétillard**, 14, quai Jehan-Fouquet, Laval (Mayenne).
M. Philippe de Villentroy, « Lesnières » à Vaiges (Mayenne).
M. Pierre Bisteaudeau, 76, rue Cambronne, Paris (15e).

DU 21e AU 30e PRIX :

UN ATOMIZER EAU DE TOILETTE « ROCHAS »

Mme **Juliette Chauveau**, 69, avenue de la Marne, Asnières (Seine).
Marie-Guillemette Queinnec, 34, boulevard Saint-Germain, Paris (5e).
Germaine Alexandre, à Bel-Air (Mayenne).
M. Jacques Kaplan, 28, rue du Colonel-Gillon, Montrouge (Seine).
M. Georges Herbaut, Evêquemont par Vaux-sur-Seine (Seine-et-Oise).
M. Claude Sidoun, 14, rue Jean-Cottin, Paris (18e).
M. Jean Bouvet, 8, rue Froment, Paris (11e).
M. Claude Paquet, 76, avenue de Villiers, Paris (17e).
S. Jourdan-Laforte, à Échirolles (Isère).
Germaine Peyron, Papeteries de Vizille, à Vizille (Isère).

DU 31e AU 40e PRIX :

UN COFFRET "MARTINI"

Jeanine Jaquier, 4, rue Raphaël, Asnières (Seine).
M. Henry Jourdan-Laforte, 20, boulevard Edouard-Rey, Grenoble (Isère).
M. Michel Barberon, villa de la Vernique, 1, avenue de Veyssière, Écully-Lyon (Rhône).
Mme **Sophie Allot**, 69, rue du Trosy, Clamart (Seine), nº 738.
Mme **Marguerite Meiers**, 3, rue George-Sand, Paris (16e), nº 285.
Fernande Fourton, 54, avenue Julien, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), nº 1346.
Valentine Médus, 5, rue de Londres, Nîmes (Gard), nº 1266.
M. Paul Béné, 7, rue du Dragon, Paris (7e).
Mme **Lucie Manry**, 18, rue Nadaud, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), nº 1248.
M. Georges Jamin, 74, avenue L.-Lepoutre Ixelles-Bruxelles (Belgique), nº 1520.

DU 41e AU 50e PRIX :

ETUI DE CIGARETTES EN LÉZARD

Mme **Marthe Beer**, 135 East-50th street-New-York 22 (U.S.A.), nº 1557.
M. Charles Lafleur, 86, avenue A.-Huysmans, Bruxelles (Belgique), nº 1127.
Jacqueline Plantier, 44, quai Henri-IV, Paris (4e), nº 1168.
Suzanne Larroque, 1 ter, rue de Languedoc, Toulouse (Haute-Garonne), nº 908.
M. Bernard Halouze-Lamy, 11, rue Henri-Bocquillon, Paris (15e), nº 1178.
M. Pierre Fos, 24, rue des Épinettes, Saint-Maurice (Seine), nº 871.
Marie-Thérèse Edwards, 58, boulevard Lundy, Reims (Marne), nº 51.
Yvonne Martin, 76, rue Claude-Bernard, Paris (5e), nº 321.
M. Amédée Aulois, B. P. 26-26, Aïn-Sebaa (Maroc), nº 1551.
Nicole Laburthe, 2, rue Saint-André, Le Mans (Sarthe), nº 869.

DU 51e AU 75e PRIX :

CAISSE DE VINS DE BOURGOGNE

M. Antoine Guillaume, 9, rue de la Paix, Paris, nº 684.
M. Antoine Lancelot, 16, avenue Gambetta, Paris, nº 1320.
Henriette Fouchet, 97, rue de Tocqueville, Paris, nº 186.
Renée Gypteau, 1, rue Maupertuis, Le Mans (Sarthe), nº 1247.
Marguerite Aubrun, 69 bis, rue Damrémont, Paris (18e), nº 1230.
M. Michel Thérenty, 136, rue de Grenelle, Paris (7e), nº 1210.
Colette Toulouse, 7, place Puvis-de-Chavannes, Lyon (Rhône), nº 1204.
M. Ernest Jouanneau, Kéranguéré, Brest-Saint-Pierre (Finistère), nº 1198.
M. Édouard Goulon, 134, boulevard Brune, Paris (14e), nº 1191.
Mme **Capelle**, 18, avenue Georges-Henri, Woluwe-Saint-Lambert (lez-Bruxelles) (Belgique), nº 1154.
Odette Robin, École La Sauvagère-Saint-Rambert, l'Ile Barbe (Rhône), nº 1153.
Marcelle Leclercq, 16, avenue Blonden, Liège (Belgique), nº 1133.
Christiane Manificat, rue du Rocher, Paris (8e), nº 1120.
M. André-Georges Manry, 18, rue Nadaud, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), nº 1084.
M. Robert Mathieu, 5, rue de Strasbourg, Asnières (Seine), nº 1047.
M. Maurice Jullian, 20, rue Bonaparte, Paris (6e), nº 1063.
M. Gaston Tardy, 12, rue du Cambodge, Paris (20e), nº 1046.
Mme **Camille Brun**, 15, rue Clauzel, Paris (9e), nº 981.
M. Claude Pochont, 35, rue de Noailles, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), nº 948.
Jeanne Dupuit, 14, rue Camille-Desmoulins, Paris (11e), nº 947.
Monique Foucher, 17 *bis*, boulevard Rochechouart, Paris (9e), nº 906.
Éliane Brandenburg, rue Alfred-de-Musset, Agadir (Maroc), nº 882.

M. Pierre Bonnet, 35, rue des Mûriers, Le Mans (Sarthe), nº 876.
Marcelle Decap, 10, avenue d'Italie, Toulouse (Haute-Garonne), nº 840.
Jeanne Dupré, 1, rue Bellanger, Neuilly-sur-Seine, nº 837.

DU 76e AU 125e PRIX :

UN MICROSILLON 33 TOURS

M. Roger Lepelley, à Beyla (Guinée française), nº 1593.
Jacqueline Millet, rue Henri-Regnault, Casablanca (Maroc), nº 1545.
Mme **Rose Plisnier**, 19, avenue de l'Orée, Bruxelles (Belgique), nº 1272.
M. Charles Bertin, 13, avenue des Sylphes, Boitsfort (Belgique), nº 1270.
Maria Berton, 67, rue du Lycée, Roanne (Loire), nº 1273.
M. André Foucher, 17 *bis*, boulevard Rochechouart, Paris (9e), nº 987.
M. Louis-Fernand Mathieu, 12, rue de Paron, Sens (Yonne), nº 1374.
Madeleine Doat, 5, chemin du Plateau, Haguenau, nº 1420.
M. Henri Fombonne, 3, rue Jules-Lemaître, Paris (12e), nº 1451.
M. Marcel Bertin, 42, rue du Ranelagh, Paris (16e), nº 1465.
M. Joseph Volaire, 36, rue de Commercy, Casablanca (Maroc), nº 1541.
Docteur **Roger Vinard**, 36, rue de Commercy, Casablanca (Maroc), nº 1542.
M. Eugène Villaret, 17, rue Louis-David, Paris (16e), nº 1262.
M. Roger Hardy, Cité Résidentielle, pav. 21, Mesnil-le-Roi, (Seine-et-Oise), nº 821.
M. André Martinon, 29, boulevard de Saint-Quentin, Le Creusot (Saône-et-Loire).
Claire de Haut de Sigy, 2, place Ollier, Lyon (Rhône), nº 794.
M. Louis de Haut de Sigy, 2, place Ollier, Lyon (Rhône), nº 793.
M. René Chatrefou, 23, rue Blottière, Paris (14e), nº 213.
Huguette Main, 41, rue Laugier, Paris (17e).
M. Léon Tétard, 10, rue Le Sueur, Paris (16e).
Marie-Denyse Hesse, 11, avenue Sainte-Foy, Neuilly-sur-Seine, nº 82.
Suzanne Doat, 1, rue Charles-Dickens, Paris (16e), nº 779.
Marie Bourgeois, 3, boulevard Voltaire, Paris (11e), nº 993.
Mme **Odette Goulon**, 134, boulevard Brune, Paris (14e), nº 1013.
Suzanne Charles-Dupleix, 37, quai du Foix, Blois (Loir-et-Cher), nº 649.
M. Pierre Dupré, 1 avenue Félix-Faure, Paris (15e), nº 731.
Colette Soula, 60, boulevard Carnot, Toulouse (Haute-Garonne), nº 770.
Denise Jourde, 3, boulevard Voltaire, Paris (11e), nº 775.
M. Guy Anest, 42, rue Jeanne-d'Arc, Saint-Mandé (Seine), nº 778.
M. Maurice Descamps, 86, rue de l'Assomption, Paris (16e), nº 314.
M. Marcel Charruaud, 15, rue Horace-Bertin, Marseille (Bouches-du-Rhône), nº 69.
Suzanne Blanc, 16, rue de Logelbach, Paris (17e), nº 344.
Agnès Beaune, 42, avenue Anatole-France, Royat (Puy-de-Dôme), nº 377.
Thérèse Michelez, 128, boulevard de Courcelles, Paris (17e), nº 444.
M. Jean Jourdan-Laforte, 4, rue de Sèvres, Paris (6e), nº 496.
Madeleine Gaignard, 90, boulevard Magenta, Paris (10e), nº 528.
Aline Petitpas, rue Jeanne-d'Arc, Le Mans (Sarthe), nº 558.
Jacqueline Tétard, 144, rue de Courcelles, Paris (17e), nº 580.
M. Paul Doat, Sauheid-Chênée, par Liège (Belgique), nº 585.
Lucienne Chazal, 2, rue Legraverend, Paris (12e), nº 613.
M. Jacques Hontoy, 8, avenue Daumesnil, Paris (12e), nº 614.
M. Georges Stadelhoffer, 58, rue Jean-Jaurès, Douarnenez (Finistère), nº 858.
Denyse d'Audiffret, 11, avenue Sainte-Foy, Neuilly-sur-Seine, nº 53.
M. Paul Martin, 76, rue Claude-Bernard, Paris (5e), nº 320.
M. Joseph Lyonnet, Le Breuil (Saône-et-Loire), nº 737.
Béatrix Lancelot, « La Batte d'Or », Saint-Jean-de-la-Ruelle (Loiret), nº 1151.
Mme **Claude Raiton**, 22, avenue d'Algérie, Bizerte (Tunisie), nº 1764.
Docteur **G.-P. Cuinet**, 131, faubourg Croncels, Troyes (Aube), nº 38.
M. Maurice Poëtte, 80, avenue Ledru-Rollin, Paris (12e), nº 1267.
Mme **Isabelle Barbe**, 70, rue de Rébeval, Paris (19e), nº 79.

DU 126e AU 175e PRIX :

UNE BOUTEILLE DE COGNAC

M. Robert Gadeau, 135, avenue Émile-Zola, Paris (15e), nº 49.
Mme **Andrée Demandre**, Filain, par Dampierre-Linotte (Haute-Saône), nº 72.
M. Marcel Autheman, Le Pigeonnier, Seillans (Var), nº 272.
Simone Lecœur, 12, avenue Dauphine, Orléans (Loiret), nº 309.
Françoise Lebray, rue Philippe-le-Bas, Frévent (Pas-de-Calais), nº 472.
M. Pierre Coquet, 5, avenue Vauban, Toulon (Var), nº 505.
M. Pierre Paultre, 3 *bis*, rue du Général-Delanne, Neuilly-sur-Seine, nº 586.
M. Jacques Ritte, rue Roger-Salengro, Frévent (Pas-de-Calais), nº 783.
M. Robert Marquis, 5, villa Croix-Nivert, Paris, nº 799.
Monique de Toulmon, 26, rue de Franqueville, Paris (16e), nº 826.
M. Jacques Derveaux, Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret), nº 843.
M. Eugène Anest, 23, boulevard Exelmans, Paris (16e), nº 949.
M. Casimir Belot, à Pouancé (Maine-et-Loire), nº 1040.
M. Amédée Hus, 94, avenue Louise, Bruxelles (Belgique), nº 1115.
Marcelle Pesante, 14, rue aux Ours, Arras (Pas-de-Calais), nº 1134.
Marie-Louise Lavigne, 5, rue Tolain, Paris (20e), nº 1150.
M. Claude Étienne, 28, rue de la Limite, Tervueren (Belgique), nº 1155.
M. Louis Grosbois, Ladon (Loiret), nº 1158.
Louise Leblois, rue des Représentants, Jemappes, (Belgique), nº 1208.
M. Jean Laboriat, 11, rue Tolain, Paris (20e).
M. Claude Brooke, 184, avenue Blucher, Bruxelles-Uccle (Belgique), nº 1225.
M. Serge Young, 16, avenue de Boetendael, Bruxelles-Uccle (Belgique), nº 1271.
M. Roland Nacht, 52, rue de Bourgogne, Paris (7e), nº 1300.
M. Michel Ameller, 3 *bis*, rue Antoine-Chantin, Paris (14e), nº 1336.
M. Jean Message, 6, rue Aristide-Briand, Saint-Michel-sur-Orge (Seine-et-Oise), nº 1338.
M. Pierre Marchand, 27, rue Peclet, Paris (15e), nº 1343.
M. Paul Sardou, Saint-Jeannet, (Alpes-Martimes), nº 1372.
M. Antoine Gaujal, 2 ter, rue Herran, Paris (16e), nº 1375.
M. Henri de Laet, 14, rue Simonis, Bruxelles (Belgique), nº 1411.
Nelly Vinard, rue des Goums, villa Blanche-Neige, Ifranc (Maroc), nº 1590.
Jeanne Defelde, 4, rue du Centre, Rouvreux-Primont, Liège, (Belgique), nº 1494.
M. Iwan Meurice, 14, rue Simonis, Ixelles-Bruxelles (Belgique), nº 1495.
Denise Chaix, 43, rue de Rome, Casablanca (Maroc), nº 1540.
Lucienne Fournier, 6, place du Champ-de-Mars, Bordeaux (Gironde), nº 989.
Suzanne Exbrayat, clos Mérinville, Castelnau-le-Lez (Hérault), nº 986.
Mme **Geneviève Thuvien**, 16, rue Saint-Pierre, Neuilly-sur-Seine, nº 1005.
Marianne Waddington, 127, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (9e), nº 1018.
Anne-Marie Voisard, 30, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine, nº 10.
M. André Bizouillier, 34, avenue Besnardière, Angers (Maine-et-Loire), nº 15.
Odette Béal, 30, rue Delaporte, Maisons-Alfort (Seine), nº 24.
M. Yves Eschallier, 4, quai Michelet, Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), nº 46.
M. Jean Leblanc, 27, rue de Velses, Reims (Marne), nº 52.
Madeleine Bornot, 17, rue Berbisey, Dijon (Côte-d'Or), nº 62.
M. Pierre Berille, 13, rue Victor-Hugo, Courbevoie (Seine), nº 76.
Mme **Marie-Louise Cornut**, 42, avenue Jean-Jaurès, Pantin (Seine), nº 81.
M. René-Lucien Briat, 10, rue Commandant-Rivière, Paris (8e), nº 83.
M. Yves Despouy, rue des Remparts, La Côte-Saint-André (Isère), nº 93.
Odette Brugnoni, 41, rue Voltaire, Bourg (Ain), nº 99.
M. Raoul Monory, 5, sentier de la Bourgogne, Meudon (Seine-et-Oise), nº 115.
M. Jacques Ternisien, 1, rue Mirabeau, Loos-les-Lille (Nord), nº 129.

DU 176e AU 200e PRIX :

UNE PAIRE DE BAS NYLON

M. François Dory, 7, rue Paradis, Marseille (Bouches-du-Rhône), nº 145.
M. Robert Musson, 24, rue Maréchal-Foch, Orléans (Loiret), nº 158.
M. Henri Fouchet, 97, rue Tocqueville, Paris (17e), nº 185.
M. Fernand Agarrat, 14, rue Fongate, Marseille (6e) (Bouches-du-Rhône), nº 209.
M. Vilmy Cuinet, 131, avenue Pierre-Brossolette, Troyes (Aube), nº 214.

Étiennette Vital, 21, rue Notre-Dame, Toulouse (Haute-Garonne), nº 232.
Jacqueline Soula, Grande-Rue, Montgiscard (Haute-Garonne), nº 233.
M. Jean Chamboissier, place de l'Église, Bourgueil (Indre-et-Loire), nº 242.
Marie-Odile Corbineau, 34 *bis*, place de la Préfecture, Tours (Indre-et-Loire), nº 244.
Régine Pfeiffer, 3, rue des Domeliers, Compiègne (Oise), nº 253.
M. Claude Dufour, 150, rue Victor-Hugo, Tours (Indre-et-Loire), nº 251.
M. Maurice Gilles, 214, boulevard de Pontoise, Montigny-les-Cormeilles (Seine-et-Oise).
M. Maurice Dubourg, 20, rue des Pensées, Orléans (Loiret), nº 273.
Mme Thérèse Guidon, 7, rue d'Orléans, Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), nº 284.
Renée Denis, 22, rue Poincaré, Troyes (Aube), nº 288.
Mme Monique Bouclier, 17, rue des Halles, Paris (1er), nº 335.
Odette Taylor, 5, rue Lecourbe, Paris (15e).
M. Albert de Beaucourt, 26, rue Brillat-Savarin, Paris (13e), nº 345.
Suzanne Boutal, 24, avenue Meunier, Moulins (Allier), nº 349.
Comte Max de Hamal, 34, rue du Ranelagh, Paris (16e), nº 358.
Mme Anne-Marie Dupré, château de Beauvoir, Evry-Petit-Bourg (Seine-et-Oise), nº 362.
M. Ghislain Pensa, 17 *bis*, rue Erlanger, Paris (16e), nº 369.
Marguerite Moser, 10, rue Montazah, Le Caire (Égypte), nº 379.
Camille Manchon, Crèvecœur-en-Auge (Calvados), nº 392.
Simone Chapelle, Crèvecœur-en-Auge (Calvados), nº 391.

DU 201e AU 250e PRIX :

POT A CIGARETTES

Jacqueline Bienfait, 1 *bis*, boulevard de la Moulière, Issoire (Puy-de-Dôme), nº 400.
Mme Magali de Gramont, 13, allée P.-Sabatier, Toulouse (Haute-Garonne), nº 410.
Marion Parlange, 11, allée P.-Sabatier, Toulouse (Haute-Garonne), nº 412.
Denise Buttin, 16, avenue du Général-Leclerc, Chambéry (Haute-Savoie), nº 431.
Geneviève Mercier, 146, rue de Néris, Montluçon (Allier), nº 441.
M. André Martin, 1, place A.-Laissac, Montpellier (Hérault), nº 529.
Mathilde Lombard, 6 square du Thimerais, Paris (17e), nº 532.
Suzanne Mallet, 12, rue Clairaut, Paris (17e).
M. Henri Simonpoli, 12, rue Jules-Guesde, Montrouge (Seine), nº 530.
M. Léon Brousmiche, 60, rue des Rouets, Fourmies (Nord), nº 446.
M. Jean-Louis Labourel, 2, square du Vaucluse, Paris (17e), nº 448.
M. Éric Jourdan-Laforte, 5, rue du Marché-Saint-Honoré, Paris (1er), nº 455.
Jacqueline Martinon, rue de Saint-Quentin, Le Creusot (Saône-et-Loire), nº 456.
M. Jacques-Philippe Peyron, Papeteries de Vizille, Vizille (Isère), nº 456.
M. Amaury Boulet, rue Le Mensecq, Lillers Pas-de-Calais, nº 475.
M. Georges Fabre, 20, rue Frédéric-Mistral, Nîmes (Gard), nº 553.
Mme Rollin, 9, rue A.-Priolet, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), nº 577.
M. André Brousmiche, 77, rue de Lisieux, Livarot (Calvados), nº 578.
M. Gérard Brumand, à Cambremer (Calvados), nº 579.
M. François Damade, 119, rue de Courcelles, Paris (17e), nº 581.
M. Alain Lefranc, 21, rue de l'Alma, Tours (Indre-et-Loire), nº 584.
M. Georges Minec, rue de Lisieux, Livarot (Calvados), nº 588.
Marie-Odile Guillaume, 4, rue Bellanger, Neuilly-sur-Seine, nº 597.
M. Michel Le Clech, 71, rue Saint-Fursy, Péronne (Somme), nº 596.
M. Julien-René Mouret, 11, avenue de la Division-Leclerc, Deuil-la-Barre (Seine-et-Oise), nº 609.
M. Gérard Escarfail, Pontcharra (Isère).
M. Jacques Sirodot, École Navale, Lanvéoc-Poulmic (Finistère), nº 638.
Mme Jeanne Vaucouleur, 8, rue de Léningrad, Paris (8e), nº 658.
M. Jacques Masson, 54, rue de la Bretonnerie, Orléans (Loiret), nº 673.
Henriette Spenle, 182, avenue de Neuilly, Neuilly-sur-Seine, nº 686.
Geneviève Guérillon, 5, rue de Compiègne, Pierrefonds (Oise), nº 689.
M. Albert Ledauphin, 42, rue Jean-Legrand, Yerres (Seine-et-Oise), nº 693.
Madeleine Queval, 18, rue Joseph-Leprince, Compiègne (Oise), nº 702.
M. Joseph Chapron, 83, rue Cardinet, Paris (17e), nº 720.
M. Jean Piffaut, 23, Rempart-Saint-Vincent, Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), nº 721.
M. Jean Dupleix, 101, avenue Saint-Mandé, Paris (12e), nº 739.
M. Pierre Hontoy, 8, avenue Daumesnil, Paris (12e), nº 740.
M. Hugues-Bernard Gros, 13, place Hôtel-de-Ville, Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).
M. Joseph Julien, 95, avenue de la Madrague-Montredon, Marseille (8e) (Bouches-du-Rhône), nº 747.
Mme Madeleine Guilbaud, 1, rue Saint-Jaume, Marseille (Bouches-du-Rhône), nº 749.
Germaine Bournique, 20, rue Victor-Hugo, Essonnes (Seine-et-Oise), nº 768.
M. Robert Fauconnet, 12, rue de Cournon, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), nº 774.
M. Gérard Hulot de Mazerny, Sornat-Cottage, Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire).
M. Jean Ancel, 14, rue Parmentier, Compiègne (Oise), nº 786.
Françoise Pasquier, 19, rue Nicolas-Henriot, Reims (Marne), nº 787.
Aimée Malabre, 15, rue du Loup-Pendu, Plessis-Robinson (Seine), nº 798.
Marie-Bernadette Montjotin, 7, boulevard de Grenelle, (Paris (15e), nº 806.
M. Léopold Le Gouaille, 19, boulevard Montmartre, Paris (2e), nº 816.
Janine Souleau, 49, rue A.-Baysselance, Bordeaux (Gironde), nº 817.

DU 251e AU 300e PRIX :

UNE POTERIE DE « DIEULEFIT »

Janine Dupuis, 2, rue Chomel, Paris (7e).
Arlette Dubourg, 68, rue de Coulmiers, Orléans (Loiret), nº 879.
Madeleine Anest, 23, boulevard Exelmans, Paris (16e), nº 885.
Simone Davette, 59, rue Rivay, Levallois-Perret (Seine), nº 887.
M. Marc Exbrayat, Lycée de Garçons, Montpellier (Hérault), nº 888.
M. Jean-Marie Exbrayat, clos Mérinville, Castelnau-le-Lez (Hérault), nº 889.
M. Georges Lefrançois, 26, rue Aristide-Ollivier, Montpellier (Hérault), nº 890.
M. René Dumora, 19, rue du Temple, Bordeaux (Gironde), nº 893.
M. Jean Frezet, 36, rue du Docteur-Granier, Marseille (7e) (Bouches-du-Rhône), nº 896.
Paule Lelong, 2, rue d'Algésiras, Brest (Finistère), nº 919.
M. Frantz Delande, chemin Première-Écluse, Montpellier (Hérault), nº 927.
M. Pierre Bocher, 32, rue de Lyon, Paris (12e).
M. André Blot, École climatique « Le Nid », Le Montcel (Savoie), nº 934.
M. Louis Allemand, 49, rue A.-Baysselance, Bordeaux (Gironde), nº 936.
M. Raymond Volle, clos Mérinville, Castelnau-les-Lez (Hérault), nº 936.
Berthe Laval, 13 *bis*, rue Saint-Louis, Montpellier (Hérault), nº 940.
M. René Méjean, 78, rue de Paris, Montgeron (Seine-et-Oise), nº 946.
Odette Anest, 42, rue Jeanne-d'Arc, Saint-Mandé (Seine), nº 950.
M. Pierre Daviaud, 2, boulevard Aristide-Briand, Châtellerault (Vienne), nº 958.
Mme Rita Martin, place Aristide-Briand, Logis-Neuf (Bouches-du-Rhône), nº 959.
Geneviève Pichot de la Peyre, St-Lézer (Hautes-Pyrénées), nº 963.
M. Max Pelat, 28, rue Arnaud-Malmousque, Marseille (7e) (Bouches-du-Rhône), nº 974.
M. Maurice Lambert, rue Brunet, Gournay-Aronde (Oise), nº 976.
M. Olivier Dubourg, 68, rue de Coulmiers, Orléans (Loiret), nº 978.
M. Maurice Charles, 57, quai du Foix, Blois (Loir-et-Cher), nº 979.
Suzanne Boudon, 50, rue Deleuvre, Lyon (4e) (Rhône), nº 1028.
M. René Grimault, 11, rue des Fossés, Compiègne (Oise), nº 1029.
M. René Allemand, 29, avenue Jean-Jaurès, Pessac (Gironde), nº 1044.
Baron Jean Hulot de Mazerny, Sornat-Cottage, Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire).
Denise Cornu, 10, place Croix-Morin, Orléans (Loiret), nº 1057.
M. Robert-Arthur Martin, 117, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris (6e), nº 1060.
M. Roger Robin, École de La Sauvagère, Saint-Rambert-l'Isle-Barbe (Rhône), nº 1064.
M. Guy Chopinet, 2, rue de la République. Les Lilas (Seine), nº 1069.
M. Jean Daniaud, 8, rue de Castellane, Paris (8e), nº 1077.
Thérèse Durand, 43 *bis*, rue Lamarck, Choisy-le-Roi (Seine), nº 1093.
M. Pierre Maron, 7, rue Chaptal, Tergnier (Aisne), nº 1112.
Marie Firquet, 72, avenue de Péville, Grivegnée-les-Liège (Belgique), nº 1130.
M. Henri Vivarrat, 17, rue Ausone, Le Bouscat (Gironde), nº 1156.

Docteur **Pfeiffer**, 3, rue des Domeliers, Compiègne (Oise), nº 1161.
M. Roger Marzin, 109, avenue Pierre-Brossolette, Montrouge (Seine), nº 1164.
Mme **Jean Aynes**, 13, rue des Cordeliers, Caen (Calvados), nº 1165.
M. Étienne Valette, 5, rue Pierre-Sauvage, Compiègne (Oise), nº 1166.
Madeleine Isnardi, 7, rue Bellevue, Roanne (Loire), nº 1174.
Yvonne Cayasse, 147, rue Armand-Sylvestre, Courbevoie (Seine), nº 1201.
Suzanne Crampe, 16, rue Max-de-Nansouty, Asnières (Seine), nº 1202.
M. Guislain Dusanter, 31, boulevard Arago, Paris (13e), nº 1206.
Annette Boitel, 13, rue des Cordeliers, Caen (Calvados), nº 1207.
Jeanne Landrin, 72, boulevard de Courcelles, Paris (17e), nº 1211.
Marie Darrotchetche, 72, boulevard de Courcelles, Paris (17e), nº 1240.
Mme **Jacqueline Dumora**, 19, rue du Temple, Bordeaux (Gironde), nº 1245.

DU 301e AU 400e PRIX :

UN DISQUE MICROSILLON 45 TOURS

Mme **Isabel de l'Orne d'Alincourt**, l'Ebellée, Fondettes (I-et-L.).
Janine Berille, 13, rue Victor-Hugo, Courbevoie (Seine), nº 1254.
Claude Pellereau, 5, rue Henri-Martin, Asnières (Seine), nº 1256.
M. Raymond Legrand, 23, rue des Laitières, Vincennes (Seine), nº 1259.
M. Robert Landrin, 72, boulevard de Courcelles, Paris (17e), nº 1265.
M. Maurice Vincent, 44, rue Duranton, Paris (15e), nº 1275.
Mme **Claude Hilly**, 24, rue du Regard, Paris (6e), nº 1282.
M. Louis Lescure, 3, rue de la Calandre, Montauban (Tarn-et-Garonne), nº 1287.
M. Jean de la Peyre, Saint-Lézer (Hautes-Pyrénées), nº 1301.
M. Roger d'Isle, 1, rue des Abondances, Boulogne-Billancourt (Seine), nº 1308.
M. Alfred Peyron, Papeteries de Vizille, Vizille (Isère), nº 1330.
M. Yves Pfeiffer, 3, rue des Domeliers, Compiègne (Oise), nº 1334.
Gilberte-Mathilde Christen, 40, avenue Georges-Mandel, Paris (16e), nº 1342.
M. Marc Vromet, 13, rue de Dantzig, Paris (15e), nº 1344.
M. Gérard Pinette, 11, rue Philibert-Guide, Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), nº 1349.
Janine Hamelin, boulevard Bertrand, Caen (Calvados), nº 1383.
M. Georges Merlin, 16 ter, rue du Mont-Gerbault, Épinay-sur-Seine (Seine), nº 1387.
Annie Job, Arradon (Morbihan), nº 1390.
Marguerite Davaine, 14, rue Alfred-de-Musset, Nice (Alpes-Maritimes), nº 1428.
Mme **Christine d'Humières**, 55, rue de Varenne, Paris (7e), nº 1443.
M. Robert Nierenberger, 65, Grande-Rue, Saverne (Bas-Rhin), nº 1461.
Mme **Simone Lacas**, Bezouce (Gard), nº 1485.
Colette Prodel, 17, rue Ausone, Le Bouscat (Gironde), nº 1523.
M. André Calimez, officier au 1-406e R. A. A., Taza (Maroc), nº 1531.
M. Georges Meyer, 4, rue Coli, Rabat (Maroc), nº 1548.
M. Paul Rouyer, juge au Tribunal, Casablanca (Maroc), nº 1552.
Jeanine Grosclaude, 15, allée des Cèdres, Casablanca (Maroc), nº 1570.
Marie Gruson, 6, rue Edmond-Valentin, Paris (7e), nº 63.
Madeleine Guenot, 21, rue Gambetta, Châteaudun (Eure-et-Loir), nº 1027.
Josiane Phliponeau, villa « les Roses », Ferryville (Tunisie), nº 1529.
M. Pierre Phliponeau, « les Roses », Ferryville (Tunisie), nº 1528.
Anne-Renée de Longcamp, 10, rue Ybry, Neuilly-sur-Seine, nº 1051.
M. Joseph de Boysson, « la Lointaine », Trébeurden (Côtes-du-Nord), nº 1078.
M. P.-Philippe de Lens, 11, rue Saint-Louis, Versailles (Seine-et-Oise), nº 1096.
Mme **Alice de Lens**, 50, rue du Maréchal-Foch, Versailles (Seine-et-Oise), nº 1095.
M. Georges Durand, 43 *bis*, rue Lamarck, Choisy-le-Roi (Seine), nº 1092.
M. Christian Rey, 50, rue Goya, Bordeaux (Gironde), nº 997.
M. Georges Thomas, 28, rue Raymond-Poincaré, Troyes (Aube), nº 1001.
M. André Battesti, 23, rue de la Balance, Toulouse (Haute-Garonne), nº 19.
M. Roger Rancoule, 118, avenue des Chartreux, Marseille (4e) (Bouches-du-Rhône).
M. Jean Capèle, 37, rue de Saint-Quentin, Paris (10e), nº 39.
M. Lucien Biscay, 43, rue du Faubourg-Montmartre, Paris (9e), nº 40.
Mme **Yvonne Rosec**, 25, rue Chicogné, Rennes (Ille-et-Vilaine), nº 80.
M. Yvon Hilly, 24, rue du Regard, Paris (6e).
Micheline Barrault, 2, rue Frédéric-Passy, Neuilly-sur-Seine, nº 147.
Elisabeth Crouzier, 17, rue de l'Annonciation, Paris (16e), nº 241.
Geneviève Bourdy, 134, rue du Général-de-Gaulle, Troyes (Aube), nº 266.
Denise Rommel, 13, rue du Square-Carpeaux, Paris, nº 283.
Marie-Louise Viard, 11, rue du Maréchal-Joffre, Versailles (Seine-et-Oise), nº 324.
Michèle Maurel, 34, rue de Ponthieu, Paris.
Simone Chatain, 41, cours Pinteville, Meaux (Seine-et-Marne), nº 364.
M. Jean Tremeau, 24, rue du Docteur-Mauchamp, Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), nº 494.
M. Philippe Bazin, 161 *bis*, rue de la Convention, Paris (15e), nº 566.
M. Max Julian, 86, avenue Félix-Faure, Paris (15e), nº 569.
Paule Nouvel, 2, rue d'Orléans, Rennes (Ille-et-Vilaine), nº 617.
Marie-Josèphe Duhil, 9, rue de Nemours, Rennes (Ille-et-Vilaine), nº 618.
M. Adrien Maurel, 34, rue de Ponthieu, Paris (8e), nº 645.
M. Pierre Gondard, 159, boulevard Murat, Paris (16e), nº 647.
Mme **Anne-Marie Ponnelle**, à Pernand-Vergelesses (Côte-d'Or), nº 650.
Odile Ponnelle, à Pernand-Vergelesses (Côte-d'Or), nº 651.
M. Pierre Vignon, 2, rue Frédéric-Passy, Neuilly-sur-Seine, nº 688.
M. Paul Gautron, 23, rue du Maréchal-Joffre, Rennes (Ille-et-Vilaine), nº 763.
François Le Levier, 1, rue Lallier, Paris (9e).
Suzanne Puychevrier, rue Gambetta, Châteaudun (Eure-et-Loir), nº 820.
Michel Boullier, 24, rue du Regard, Paris (6e).
M. Pierre Égroizard, 6, rue Paul-Dupuy, Paris (16e), nº 834.
M. Anselme Davril, 15, rue d'Edimbourg, Paris (8e), nº 841.
Mme **Lucette Therenty**, 48, avenue Foch, Chatou (Seine-et-Oise), nº 1149.
Alice Dupont, 3, boulevard des Sablons, Neuilly-sur-Seine, nº 1179.
M. Armand Tissier, 111, rue L.-M.-Nordmann, Paris (13e), nº 1193.
M. André Besse, 75, rue Olivier-de-Serres, Paris (15e), nº 1214.
Bernadette Demandre, Filain, par Dampierre-Linotte (Haute-Saône), nº 1269.
M. Louis Darel, 7, rue Clodion, Paris (15e).
M. Pierre Bonnin, 28, rue Gauthier-de-Châtillon, Lille (Nord), nº 1317.
Jacqueline Poirier, 213, boulevard Voltaire, Paris, nº 1339.
Mme **André Jullian**, 86, avenue Félix-Faure, Paris (15e), nº 1350.
Yvonne Labbé, 18, rue de Rome, Les-Essarts-le-Roi (Seine-et-Oise), nº 1463.
M. Pierre Moreau, 2, place de la Sorbonne, Paris (6e), nº 1482.
Elisabeth Moreau-Froidure, 7, rue Sainte-Beuve, Paris (6e), nº 1483.
M. François Le Mahieu, PK. 11.4. Route nº 2, Salé (Maroc), nº 1554.
Jeanine Sanselme, 66, rue Pajol, Paris (18e).
M. Michel Jullian, 86, avenue Félix-Faure, Paris (15e), nº 1123.
M. Antoine de Réals, 23, avenue de Breteville, Neuilly-sur-Seine, nº 340.
Jacqueline Linet, 1, boulevard du Montparnasse, Paris (6e), nº 389.
M. Claude-Pierre Malafosse, rue des Capucins, Lectoure (Gers), nº 399.
Mme **Germaine Malafosse**, 1, rue des Capucins, Lectoure (Gers), nº 832.
Mme **Brigitte Thomas**, 3, avenue Frédéric-le-Play, Paris, nº 357.
Geneviève Lesprit, Hôtel de la Gare, Les Laumes, (Côte-d'Or), nº 197.
Gilberte Vimeux, 6, rue de Panama, Paris (18e).
M. Michel Praquin, 2, avenue Sadi-Carnot, Crépy-en-Valois (Oise), nº 1183.
M. Louis Besson, « les Pradets », Issoire (Puy-de-Dôme), nº 1347.
M. Georges Rauline, 64, rue Sauffroy, Paris (17e), nº 991.
Blanche Deschard, Pavée, par Bourgueil (Indre-et-Loire), nº 846.
Yvette Bourrisset, 18, rue Bichat, Bourg (Ain), nº 848.
Mme **Yvonne Arcelin**, Plancher-les-Mines (Haute-Saône), nº 1421.
Jeannine Delgove, ferme de Brimont, Frétigny (Eure-et-Loire), nº 372.
Mme **Anne-Marie Gremont**, 61 *bis*, rue de Villiers, Neuilly-sur-Seine, nº 1102.
Mme **Isabelle Jonnart**, 39, rue des Vignes, Paris (16e), nº 1297.
M. Louis Vimeux, 6, rue de Panama, Paris (18e), nº 1058.
M. Edmond Bourdeau, 7, rue de l'Ouest, Nanterre (Seine), nº 1139.

DÉCISIONS DU JURY

Le classement devait être (Art. 4 du règlement) établi en fonction des réponses exactes, qui valaient un point pour les noms des villes et deux pour les autres questions. En vérité, il était difficile de fixer des limites précises à la notion de ville (pour Nevers, par exemple, il ne pouvait y avoir d'hésitation ; mais pour Saint-Bris, Le Vineux, Vézelay, s'agit-il de villes ?) ; cela risquait de créer des ambiguïtés. Aussi, en accord avec le jury, avons-nous décidé de noter comme ville chaque agglomération, quelle qu'elle fût. Nous avons même été au delà en y assimilant les châteaux, car il aurait été assez difficile et peut-être injuste de donner, par exemple, à Sully-sur-Loire un ou deux points suivant que l'on considérait le château seul ou l'agglomération. Donc, dans le calcul des points, châteaux et agglomérations comptent pour un, les autres questions, pour deux (à l'exception toutefois de Pékin).

La première partie : Montargis-Fougères, comporte un total de 70 points (les questions 3, 6, 7, 10, 12, 13, 16, 17, 18, 20, 22, 26, 28, 33, 35, 41, 42, 45, 46, 48 valent chacune deux points ; les autres, un point).

La deuxième partie, Fougères-Le Pouliguen, comporte un total de 74 points (les questions 2, 3, 5, 7, 8, 9, 16, 17, 19, 22, 23, 26, 27, 29, 33, 36, 38, 39, 41, 42, 43, 46, 47, 49 valaient chacune deux points ; les autres, un point).

La troisième partie : Le Pouliguen-Saint-Jean-de-Luz, totalise 61 points (les questions 12, 15, 21, 24, 26, 34, 38, 39, 41, 43, 46 valent deux points ; les autres, un point).

La quatrième partie : Saint-Jean-de-Luz-Montargis, totalise 65 points (les questions 1, 2, 3, 4, 6, 18, 20, 23, 30, 32, 36, 37, 38, 39, 42 valent deux points ; les autres, un point).

Les concurrents qui ont répondu avec exactitude à toutes les questions ont ainsi obtenu 270 points. Si certains concurrents estiment que ce calcul de points ne répond pas exactement à ce qu'ils auraient attendu, qu'ils se rassurent en pensant que toutes les réponses ont été corrigées suivant la même règle et qu'il n'y a eu, de ce fait, aucune injustice.

Le service chargé du dépouillement a, d'autre part, montré une très large compréhension dans les notations. Ont été considérées comme exactes toutes les réponses qui dans l'esprit étaient justes, même si elles étaient d'une forme relative. Il n'a été tenu compte d'aucune faute d'orthographe, même si V. Segalen était écrit Cicallen (!) ou le val de Laga transformé en Valde Lacat (?), ou Vic-sur-Cère en Vique-sur-Serre (!). Il y aurait, nous a-t-on assuré, un répertoire assez vaste de ces variations qu'il serait divertissant de publier.

De même ont été considérées comme exactes les réponses de 39 à 45 du quatrième texte, qui comportaient seulement le nom de la localité.

Telles ont été les règles que nous nous sommes imposées et que nous avons suivies ; elles ont permis de classer 400 concurrents qui sont autant d'heureux gagnants et que nous félicitons très vivement.

Pour rendre hommage aux auteurs des meilleurs quatrains, nous publions ci-dessous quelques-uns de ceux-ci.

De Mme Sanoner, a Evreux :

Amis, effeuillons cette rose
Qui fleurit en toute saison
Embaumant un mois la maison
Où notre « Plaisir » la dispose...

★

De Mme Fargues-Moracchini, a Vincennes :

Ce n'est pas vingt ans, mais bien plus
Que Pénélope eût pu attendre
Si, au lieu d'une toile à tendre,
Plaisir de France elle avait eu.

De M. Legac, a Tours :

J'ai bien souvent rêvé des joies d'un grand départ
De pays enchantés, de bateaux en partance.
Mais pour partir vraiment, il est beaucoup trop tard
Et ma seule évasion, c'est toi *Plaisir de France.*

★

De M. Prieur, a Neuilly-sur-Seine :

Pourquoi chercher au loin ce que l'on a chez soi ?
Si tu veux voyager en ménageant tes chèques
Et revivre à loisir les plaisirs d'autrefois,
Plaisir de France est là, dans ta bibliothèque.

★ SOLUTIONS DES DEUX DERNIERS PARCOURS ★

SOLUTION DU 3e PARCOURS

Le lundi 15 août, Thierry et Béatrice étaient encore au Pouliguen. Ils sont allés par la côte sauvage et Le Croisic jusqu'à **Piriac** (1) qui se trouve à l'intersection des voies départementales 333 et 99, puis, dans l'après-midi, par la route traditionnelle, visiter la Grande-Brière, qu'A. de Chateaubriant a rendue populaire dans un célèbre roman. Cet auteur vécut souvent dans la région ; le 22 décembre 1911, en particulier, il était au **Croisic** (2). Le soir, Thierry alla conduire Michel à son train.

Le 16 août, à Saint-Nazaire, ils traversent la Loire sur le bac de Mindin et commencent leur nouveau voyage qui devait d'abord les conduire à **Saint-Philbert-de-Grand-Lieu** (3), **Clisson** (4), **Torfou** (5), **Parthenay** (6) où ils déjeunèrent. Denise et Béatrice souhaitaient aller à **Saint-Loup-sur-Thouet** (7), **Oiron** (8) et **Thouars** (9), projet sans suite puisqu'ils continuèrent leur chemin par **Vouillé** (10) pour arriver à **Poitiers** (11) où l'hôtel **Berthelot** (12) ne pouvait manquer d'éveiller pour eux le souvenir du château **d'Azay-le-Rideau** (13).

Le lendemain, ils passèrent par **Ligugé** (14) où J.-K. Huysmans écrivit **Sainte Lydwine de Schiedam** (15). C'est le seul livre qui fut entièrement rédigé et publié pendant son séjour à l'abbaye en 1901. L'« Oblat » n'y fut que préparé. (J.-K. Huysmans devait, après la séparation de l'Église et de l'État, quitter Ligugé, et ce n'est qu'en 1903 que ce dernier livre fut édité à Paris). Huysmans écrivit aussi une plaquette « la Magie en Poitou : Gilles de Rays », qui fut imprimée à Ligugé ; le jury a toutefois considéré comme bonnes les réponses qui mentionnaient ce titre quoiqu'il ne s'agisse que d'une étude et non d'une œuvre. Ils gagnèrent ensuite **Nouaillé-Maupertuis** (16) et **Chauvigny** (17) où ils déjeunèrent. Après leur repas, ils allèrent vers le sud par **Confolens** (18), **Rochechouart** (19) et **Chalus** (20), où fut tué Richard Cœur de Lion qui est enterré dans l'abbaye de Fontevrault. On connaît de lui le poème rotrouenge d'un captif, écrit lorsqu'il était prisonnier du duc d'Autriche Léopold, qu'il adressa à sa sœur **Marie** (21), comtesse de Champagne, fille de Louis VII et l'Aliénor d'Aquitaine (sœur utérine). Poursuivant leur chemin, Thierry et Béatrice passèrent à côté du château de **Puyguilhem** (22), puis ils traversèrent **Brantôme** (23) et Bourdeilles, dont le château a été construit par **Jacquette de Montbron, dame de Bourdeilles** (24) ; ils arrivèrent le soir à **Périgueux** (25) pays natal du général **Daumesnil** (26).

Le 18 août, avant de passer à côté du château de **Biron** (27), ils avaient traversé **Bergerac** (28) et visité son musée du tabac, **Beaumont-du-Périgord** (29), **Monpazier** (30) ; ils déjeunèrent pas très loin du château de **Bonaguil** (31) et rejoignirent Anne, une amie de Béatrice, à **Cahors** (32). Au cours de leur conversation, ils évoquèrent **Carennac** (33) où Fénelon vécut dans le château qui domine l'île de **Calypso** (34). Le lendemain, ils traversèrent **Montpezat-du-Quercy** (35), **Caussade** (36) pour arriver à **Montauban** (37). C'est là que vécut et mourut **Daniel Chamier** (38), pasteur protestant, qui, en 1621, lança un mot d'ordre de défense que reprit plus tard le maire de La Rochelle. Daniel Chamier était un homme violent et irréductible dont le caractère était bien différent de celui du duc de Rohan, qui n'était pas habitant de Montauban, mais général des armées protestantes du Midi et qui ne vint dans cette ville que pour organiser la résistance. Gabriel Hanotaux, dans l' « Histoire du cardinal de Richelieu », le peint comme étant d'assez « bonne composition », prêt à accepter un compromis. Il ne semble donc pas que ce soit lui qui soit l'auteur de ce mot d'ordre. Montauban compte parmi ses enfants **Ingres** (39), et le faubourg de **Villebourbon** (40) rappelle le souvenir d'Henri IV. C'est le **Songe d'Ossian** (41) qui est le tableau destiné à la chambre à coucher de Napoléon Ier et qui figure au Musée municipal. Après le déjeuner, Thierry, poursuivant sa route par **Moissac** (42) où le tympan de l'église comporte un Christ en majesté, entouré de **24** (43) vieillards, arriva le soir à **Saint-Jean-de-Luz** (44).

Ils avaient auparavant traversé **Agen** (45), puis Lectoure où naquit le général **Subervie** (46) ministre de la Guerre en 1848, **Condom** (47), **Orthez** (48), **Bayonne** (49) enfin. La photo que nous demandions de découvrir était celle du château de **Terraube** (50), non loin de Lectoure. Depuis le 15 août, ils avaient fait 1.280 kilomètres.

SOLUTION DU 4e PARCOURS

Le samedi 20 août, ils sont à Saint-Jean-de-Luz. Le 21 août aussi, à deviser sur les poèmes de **J.-P. Toulet** (1), de **Pierre Loti** (2), qui écrivit à l'hôtel de la **Rhune** (3) et de **Francis Jammes** (4).

Le 22 août, ils vont à **Saint-Jean-Pied-de-Port** (5) où ils déjeunent en buvant du vin d'Irouléguy dont les bouteilles portent le nom d'**Herriko Arnoa** (6). (Le jury a toutefois admis comme exactes d'autres mentions qui rappellent cette indication, quoiqu'elles ne soient pas la traduction de « vin de chez nous » indiquée dans le texte du concours.) Ils vont ensuite à **Roncevaux** (7) avant de reprendre le chemin du retour par **Mauléon** (8), une des capitales d'un des sept pays basques, la Soule. S'ils ne sont pas allés jusqu'à **Troisvilles** (9), ils ont quand même pensé aux « Trois Mousquetaires » d'Alexandre Dumas.

Le 24 août, Thierry et Béatrice rentraient et pensaient aller déjeuner à **Pau** (10) ; partis trop tard ils ne purent arriver qu'à **Orthez** (11) ce qui leur permit de passer à côté de **Lescar** (12) et **Morlaas** (13). Le soir, après **Tarbes** (14) ils atteignaient **Auch** (15).

Le 25 août, ils passent par **Figeac** (16) et couchent à **Aurillac** (17) où ils évoquent le pape de l'An Mille, Sylvestre II, élu en **999** (18). Le 29 août, ils s'arrêtent à **Vic-sur-Cère** (19), ainsi qu'au château de Cropières qui appartint à Mlle de **Fontanges** (20), Marie-Angélique d'Escorailles, favorite de Louis XIV. Ils traversent ensuite **Murat** (21), en face de **Bredons** (22) où repose **Jean Ajalbert** (23), **Saint-Flour** (24), sans prendre le temps d'aller à **Allanche** (25) pour arriver assez tôt au **Puy-en-Velay** (26). De là, ils font une excursion aux environs qui les amènent à **Saint-Paulien** (27), **Polignac** (28), le château de **La Roche-Lambert** (29) qui fut si cher à George Sand, puisqu'elle écrivit en souvenir de ses séjours **Jean de La Roche** (30). Le 27 août, ils prennent la route de Montargis et passent par **La Chaise-Dieu** (31). Ils font un détour pour voir le **Val de Laga** (32), **Thiers** (33), où ils achètent une faïence de **Clermont-Ferrand** (34), **Moulins** (35), cité natale de **Théodore de Banville** (36).

En faisant le bilan de leur voyage, ils s'aperçoivent qu'ils ont fait depuis Saint-Jean-de-Luz, 1.420 kilomètres, ce qui porte le total de leur parcours de vacances à **4.480 kilomètres** (37), (ont été considérées comme exactes toutes les réponses comprises entre 4.430 et 4.530 kilomètres) et qu'ils sont passés dans **46** préfectures et sous-préfectures, ou **28** sous-préfectures (38) (en comptant Castelsarrasin). Les réponses mentionnant 45, 46, 28 ou 27 ont été considérées comme justes. Les douze photos qu'ils ont retrouvées sont celles du **Jubé de Villemaur-sur-Vanne** (39), **Vue de Saint-Malo** (40), de la **Merveille du Mont-Saint-Michel** (41), de **Saint-Joachim-en-Grande-Brière** (42) (les réponses portant seulement Grande-Brière étaient exactes), de la **plage de Saint-Jean-de-Luz** (43), de la **place Saint-Pierre-de-Condom** (44), de l'**église de Beaumont-du-Périgord** (45), de l'**abbaye Saint-Robert de La Chaise-Dieu** (46), du **Pavillon Sévigné de Vichy** (47), de **Saint-Michel d'Aiguilhe-du-Puy** (48), de la **rue des Tables, au Puy** (49) et de l' **abbaye de Brantôme** (50).

Leur voyage est fini, sans trop d'histoires, et s'ils ont fait des petites erreurs, des fautes de rédaction dans leur journal, il faut leur pardonner. Thierry a tout juste vingt-quatre ans, Béatrice quelques mois de moins, cet âge est sans pitié et les vacances ne sont pas faites pour tenir un journal rigoureux. André Gide, qui mettait tous ses soins à rédiger le sien, a bien fait des erreurs...

Qu'importe, grâce à eux, 400 concurrents ont gagné des prix, plusieurs milliers d'autres ont pu se distraire certains soirs d'hiver où il faisait meilleur à penser aux vacances qu'à mettre son nez dehors.

N. B. — Dans les solutions du premier et du deuxième parcours, publiées dans notre numéro de juin, lire :

Premier parcours, question 22 : J.-B. FOURIER (au lieu de J.-P. FOURNIER).

Deuxième parcours, question 32 : MELRAND (au lieu de MELRAUD).

Question 16 : Judicaël Ier au lieu de Judicaël ter.
En outre, pour certaines questions plusieurs réponses sont admises :

Question 9 : Fontaine des Eaux ou Val d'Argentel.

Question 23 : le bœuf de saint Hervé ou le bœuf de saint Luc.

Question 26 : Guillouic, Guillonic ou Guillovic.

Question 36 : Brizieux ou Brizeux.

Question 45 : Douarnenez ou Treboul.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

A Toulouse, « Son et Lumière » en l'hôtel d'Assézat

Le premier spectacle « Son et Lumière » du Sud-Ouest de la France vient d'être réalisé à Toulouse par Philippe Dechartre. Grâce au beau texte de présentation du duc de Levis-Mirepoix et à l'accompagnement musical de Marcel Landowski, l'hôtel d'Assézat surgit, la nuit venue, sous un visage nouveau. Parmi tous les monuments de Toulouse, il n'en est pas de plus évocateur que cette demeure. Pierre d'Assézat, riche négociant dans le commerce du pastel, décida, en 1555, de faire édifier un palais non loin de la Garonne. Il fit appel à un architecte de génie, Nicolas Bachelier, pour établir les plans, et à un maître maçon de talent, Jean Castagné, pour les réaliser. Deux ailes à trois étages, coupés de doubles colonnes, y montrent l'évolution des trois ordres d'architecture : dorique, ionique et corinthien, avec une perfection qui n'a d'égale que les façades dressées par Pierre Lescot pour le palais du Louvre. Une « coursière » décore le mur aveugle d'un des côtés de la cour, et, sur ces consoles, se dessinent les volutes des coques du pastel : hommage de gratitude rendu par Pierre d'Assézat à la cause de sa fortune. Une élégante loggia, comparable à la célèbre dei Lanzi de la place de la seigneurie florentine, complète l'ensemble que domine une lanterne belvédère entièrement en brique. Dans ce cadre, l'un des plus beaux de la région toulousaine, le spectacle « Son et Lumière » connaît un succès comparable à ceux de Chambord et de Versailles.

J. F.

Les tissus dans la maison

Deux des photographies en couleurs reproduites à la page 66 de notre numéro de juin sont dues à Rhys Dorvyne.

Une Exposition

Lilian Mackendrick expose à la Galerie M. Benezit une quarantaine de toiles récentes consacrées plus particulièrement au Midi de la France. Dans la suite de Bonnard et de Vuillard, avec une légère pointe d'orientalisme, l'artiste campe ses êtres et ses choses dans une lumière très douce.

Phot. Soichi Sunami.

Toulon, vue sur la rade, par Lilian Mackendrick.

Le Bal Renoir

Le 20 juin eut lieu, au Moulin de la Galette, le Bal Renoir, dont le but était de permettre l'achat de la maison du peintre à Cagnes-sur-Mer et d'en faire un centre d'accueil pour les jeunes artistes de toutes les nations. Quinze cents personnes — le nombre des entrées ayant été limité — ont assisté, en costumes de l'époque, à ce bal qui fut des plus élégants. Paul Colin avait présidé à la présentation de nombreux tableaux vivants.

Le dixième anniversaire des « Petits Frères »

Les « Petits Frères », qui se dévouent aux vieillards, ont fêté leur dixième anniversaire par une messe d'action de grâce à Notre-Dame, suivie d'un dîner où voisinaient aux mêmes tables les vieux et leurs bienfaiteurs. C'était l'ouverture de leur campagne de vacances. Les dons peuvent être envoyés au C. C. Postal 13.430.57 Paris.

Le Concours Reine Elisabeth

Pendant six jours, au Conservatoire de Bruxelles, les meilleurs pianistes du monde entier, qui avaient subi avec succès les épreuves éliminatoires, disputèrent la finale du Concours Reine Elisabeth devant un public passionné. C'est V. Askenazy, de l'U. R. S. S., qui se vit attribuer le prix de 150.000 francs, suivi de près par John Browning, des États-Unis (100.000 francs), et douze autres concurrents. *Le Journal des Beaux-Arts* de Bruxelles consacre un long article à ce concours.

Pour les musiciens aveugles

Au Lycée Musical, 8, rue Brémontier, un concert a été donné au profit de l'aide aux musiciens aveugles sous la direction de son directeur-fondateur, Jean Trémer, avec le concours de Marcelle Croisier, cantatrice de l'Opéra, et de Jean Micault, pianiste, Grand Prix international Viotti, avec, au piano d'accompagnement, Suzanne Desmarquest.

Voyages en Italie

Parmi les circuits que la C. I. T. présente dans sa brochure *Voyages accompagnés : Été 1956*, qui vient de paraître, deux sont à signaler pour leur nouveauté et leur intérêt. L'un est consacré à un grand circuit en autocar qui embrasse toutes les régions encore mal connues de la « Grande Grèce » : les Pouilles, les Calabres, la Lucanie et la Sicile. C'est une exaltante randonnée à travers les paysages grandioses et sauvages de la Sila, le long des côtes baignées par trois mers.

L'autre est également un voyage de découverte. Après un séjour sur les rivages du golfe de Naples, le touriste traversera la Méditerranée pour toucher Gagliari, grand port de la Sardaigne, et visiter l'île qu'on a pu appeler « cette princesse inconnue » pour ses beautés, son folklore, ses curiosités et ses monuments caractéristiques. Après une courte escale à Bastia, il reviendra sur le continent par Gênes. Plusieurs départs s'échelonnant entre juin et septembre sont prévus pour ces deux voyages. Les programmes détaillés sont envoyés sur demande adressée à un Bureau C. I. T. (à Paris, 3, boulevard des Capucines).

Aix-en-Provence, cité thermale

Dans les pages qui précèdent, nous avons parlé de la vie ardente d'Aix-en-Provence. Mais il est un aspect de la ville qui n'a pas moins d'importance : celui de la cité thermale. Célèbres depuis la plus haute antiquité pour leur valeur curative incomparable, les eaux d'Aix sont remarquablement efficaces. L'établissement thermal actuel est construit sur les anciens thermes romains dont certains vestiges subsistent encore. Il est ouvert toute l'année, pourvu des meilleurs aménagements, agrémenté d'un parc frais et ombragé, d'une piscine thermale couverte, d'une piscine olympique.

« L'Orangerie »

Un nouveau restaurant, « l'Orangerie », a été récemment ouvert, 45, rue Pierre-Charron, par M. Claude Terrail, propriétaire de la Tour d'Argent. La décoration y est très soignée, le cadre élégant et les menus raffinés.

La porte qui était autrefois l'entrée de l'ancien Carrère a été fermée et remplacée par un panneau de toile peint à l'aquarelle par M. Bernard Cathelin et représentant le Portique de Treillage de M. de Monsigny. Quant aux peintures des ciels et des murs, ils ont été exécutés par Laverdet, auteur des décors de nos théâtres nationaux.

Les couples célèbres

Tel est le thème adopté par la rue du 4-Septembre pour la décoration des vitrines. Cette manifestation a été inaugurée au début de juin, au cours d'une réception donnée par le Comité d'organisation des Fêtes de cette grande artère, chez le coiffeur Claude Mazé, qui fêtait, quelques semaines plus tôt, l'ouverture de ses nouveaux salons.

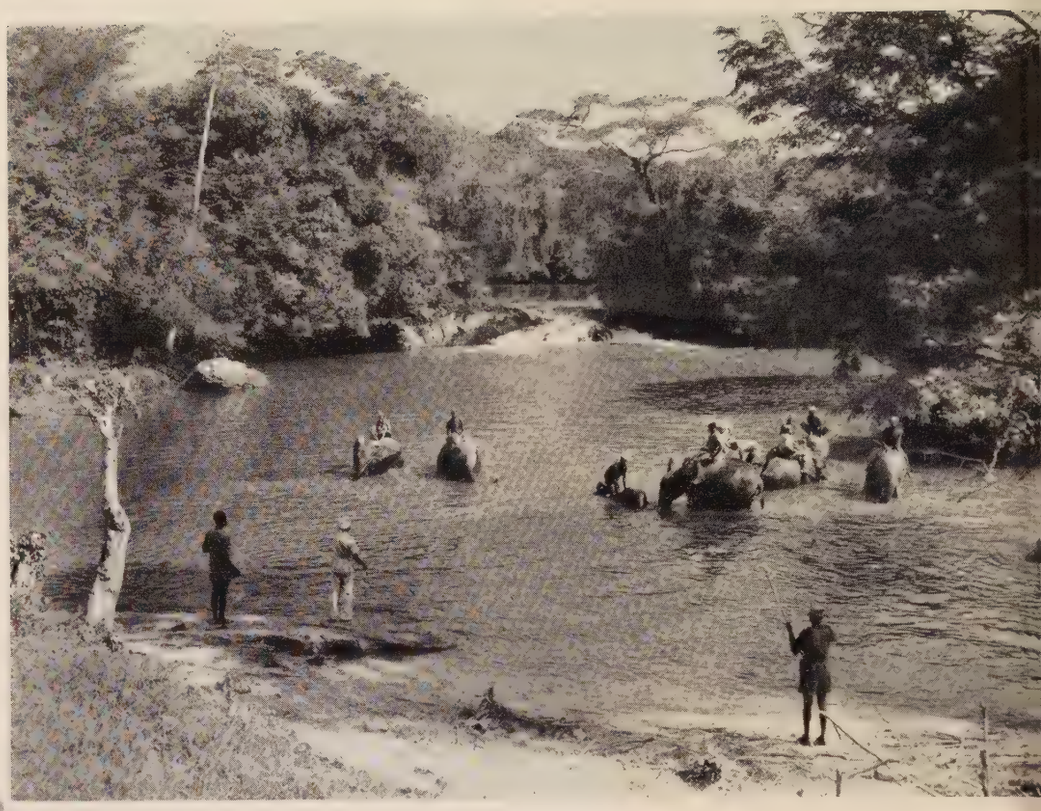
Ici vivait le Forestier

Nous précisons que la maison de campagne reproduite dans notre numéro de juin sous le titre *Ici vivait le Forestier* a été décorée par George Pesle.

Phot. Dager.

Salle de séjour décorée par George Pesle.

Vacances d'élite, Vacances de l'élite



Ci-contre : *éléphants domestiqués se baignant dans la rivière Epulu. Une station du service des eaux et forêts est établie en cet endroit, elle consacre ses activités à la capture d'animaux vivants, notamment d'okapis. Les éléphants proviennent d'une autre station située dans une région de savane à Gangala Na Bodio.*

Photographies C. Lamote.

Ci-dessus : *danseurs du Mwami de l'Urundi. Okapis à la station de chasse de l'Epulu.*

CONGO BELGE

et RUANDA-URUNDI

Les vacances, préparées de longue date ou improvisées au hasard des avions disponibles, ont le plus souvent une poésie un peu facile, celle des grèves enchanteresses, des montagnes au creux de l'hiver, des festivals internationaux, chatoyants et stéréotypés. Les vacances, comme les autres instants de la vie humaine, demandent à se renouveler et à n'être jamais semblables aux précédentes. Et les essais sont nombreux d'ouvrir au tourisme des terrains vierges, des Amazones, des Indes chargées de souvenirs, des Hawaï ou des Caraïbes ensoleillés.

L'Afrique aujourd'hui monte à petites étapes au firmament des vedettes. L'Afrique-Équatoriale française et l'Est africain découvrent leurs trésors de sauvagerie, l'Union Sud-Africaine invite ses visiteurs aux diverses joies de ses villes modernes. Il est cependant un territoire immense, de part et d'autre de la ligne équatoriale, qui réserve des plaisirs introuvables ailleurs. Il semble s'être réservé le monopole de certaines attractions.

Ce territoire, qui veut être aimé pour lui-même ; jaloux de sa beauté, c'est le Congo belge et le Ruanda-Urundi.

Au cœur de l'Afrique noire, c'est une symphonie de nouveau monde s'élevant de la lourde terre primitive. L'éveil d'une ère neuve y sauvegarde la pureté des célèbres Watuzi, ces géants aux danses nobles, la gentillesse des curieux petits hommes de la jungle congolaise, les Pygmées, la tendre délicatesse des derniers okapis, cet ancêtre présumé de la girafe, véritable fossile vivant, la grandeur du spectacle, unique sur le continent, des éléphants domestiqués se

baignant dans les eaux claires de la rivière Épulu. J'en passe. Tout serait à citer dans cet éden incroyable où se côtoient, à quelques kilomètres l'une de l'autre, les grottes apocalyptiques du mont Hoyo et la plaine de la Semliki descendant vers un lac Albert peuplé de crocodiles et semée de montagnes comme des termitières démesurées, pays d'aubes calmes et de crépuscules en feu. Inutile de rappeler ici le massif du Ruwenzori, ces monts de la Lune coiffés de neiges éternelles et inspirateurs des artistes et des géographes, un ensemble, unique au monde, de volcans éteints et en activité qui dominent de leur masse imposante deux parcs nationaux ouverts au tourisme, et surtout la perle de l'Afrique centrale, le lac Kivu, pays du printemps éternel. Dans ce pays où le visiteur oublie son époque, jusqu'aux étapes de ces grandes cités modernes, Léopoldville, Stanleyville, Bukavu, Élisabethville, les vacances sont plus neuves encore que l'exploration des temps anciens. Accueillis dans des hôtels qui n'ont rien à envier à ceux de notre Europe, restaurés par des gourmets dont la Belgique a le secret, les touristes vivent là des heures inoubliables et ont, en revenant, la sensation d'un monde bruissant, en pleine évolution, à la fois préhistorique et d'avenir, un monde en gestation, mais actuel et accessible.
Vacances d'aujourd'hui, pleines encore d'aventures et de beautés sauvages, vacances de demain, plus faciles et peut-être moins attirantes, le Congo belge et le Ruanda-Urundi réservent à l'élite de la société contemporaine l'accueil toujours chaleureux d'une hospitalité traditionnelle et les joies sans nombre d'attractions uniques.

Ci-contre : *joueurs de tambours Babira dans les grottes du mont Hoyo.*

Phot. Hutsebaut.

Ci-dessous : *en amont de Stanleyville, les indigènes Wagenia ont installé une pêcherie au milieu des rapides : d'énormes nasses, retenues par un enchevêtrement de madriers, capturent le poisson entraîné par le courant. Pour relever ces nasses, les Wagenia accomplissent quotidiennement avec leurs grandes pirogues de véritables acrobaties nautiques.*

Phot. C. Lamote.

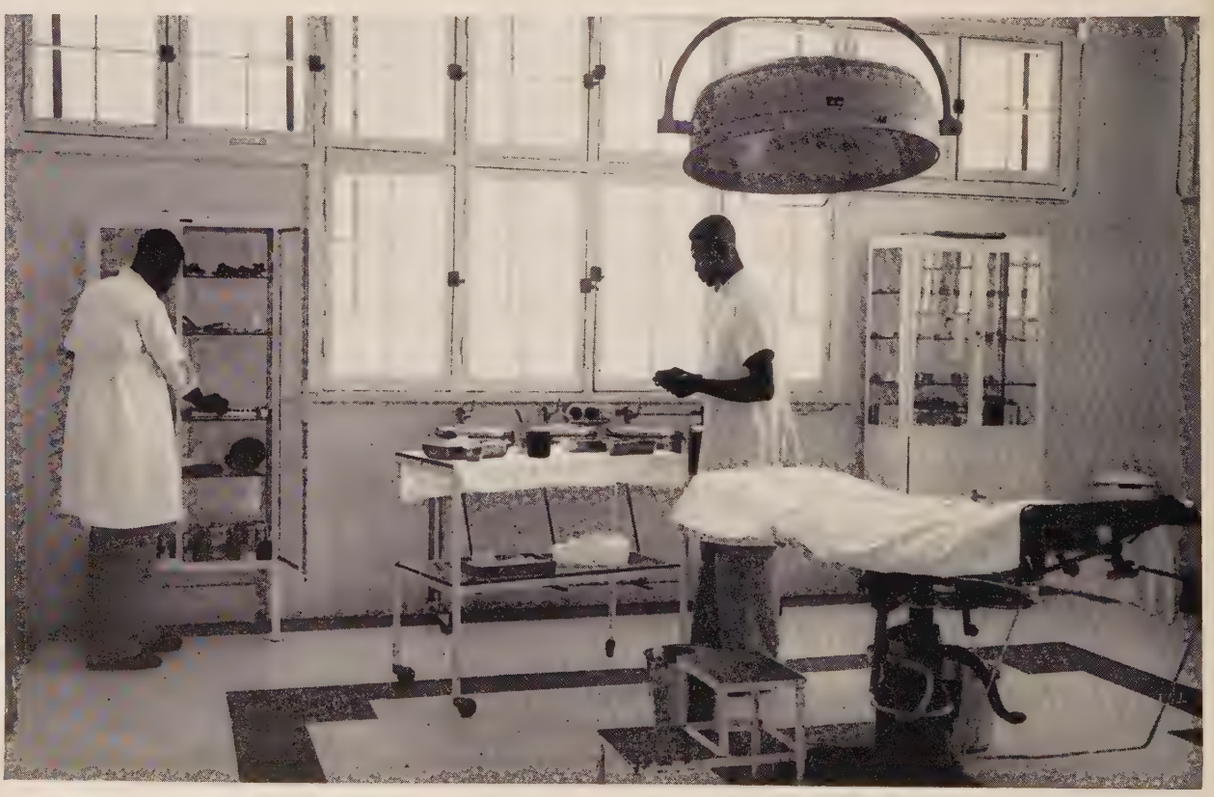
En plus d'une base morale solide, l'école donne à l'indigène un métier qualifié qui lui assure son avenir.

UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA

La mécanisation des opérations d'extraction et les procédés modernes de traitement des minerais de cuivre requièrent de plus en plus une main-d'œuvre qualifiée.

Aussi l'Union Minière apporte-t-elle une particulière attention à la formation et au bien-être de ses agents indigènes et de leur famille, qui représentent une population de 80.000 âmes.

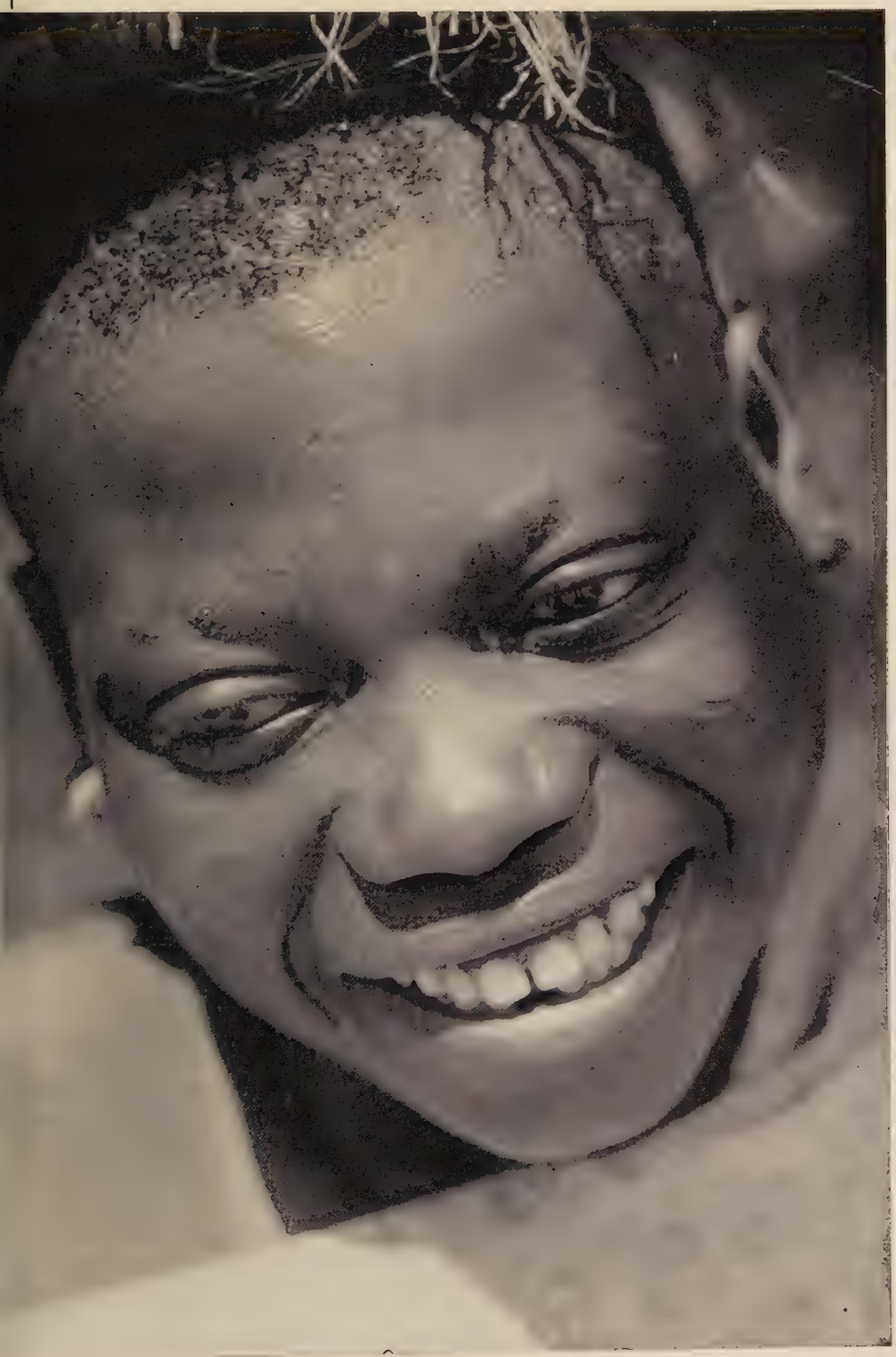
Les écoles, les hôpitaux, les services sociaux, les agglomérations modèles n'ont pas seulement pour effet de stabiliser la main-d'œuvre. Ils contribuent à l'élévation matérielle et morale de la population dans son ensemble.



Un service médical disposant d'hôpitaux et de dispensaires parfaitement équipés veille sur la santé des travailleurs et de leurs familles.

CONGO BELGE

pays souriant
où l'on vous accueille
avec le sourire



A 18 heures de Paris
le Congo Belge et le Ruanda-Urundi, les territoires les plus prestigieux d'Afrique Centrale, pays de folklore, de volcans en activité, de chasse aux grands fauves, pays de nature et de beauté.

•

Pour tous renseignements,
adressez-vous à la Direction de l'Office du Tourisme du Congo Belge et du Ruanda-Urundi, 28, Putterie, Bruxelles, ou à son représentant, M. Kruchten, 14, rue du 4 - Septembre, Paris (II^{e}).

SOCIÉTÉ COLONIALE ANVERSOISE

S. A. fondée en 1898

Siège social : 29, MEISTRAAT, ANVERS

Tél. : 33.38.76 (6L) et 33.88.14 (4L) — Telex Colonsoise An. 03.258

Agence : LÉOPOLDVILLE " Forescom Building "

Place Léopold - Tél. 33-63 - 39-07

Câbles COLONSOISE - Codes : Acme Bentley's

•

COMMISSIONNAIRES EN PRODUITS COLONIAUX

Bois - Cacao - Café - Caoutchouc - Cire d'abeilles - Copal - Cuirs - Fibres - Ivoire
Maïs - Manioc - Millet - Oléagineux - Peaux - Riz - Tabac - Tourteaux, etc.

•

Agents et Correspondants à :

Amsterdam - Copenhague - Gênes - Genève - Hambourg - Helsinki - Joannesburg
Londres - Marseille - New-York - Oslo - Paris - Rotterdam - Stockolm - Vienne, etc.

BANQUE DU CONGO BELGE

Fonds propres : FC 724.000.000

Fondée dès 1909, la BANQUE DU CONGO BELGE a pris une part prépondérante au développement économique des territoires belges d'Outre-Mer.

Son siège social est établi à Léopoldville et son Administration Centrale à Bruxelles. Outre un siège à Londres et une succursale à Anvers, la Banque possède 23 succursales en Afrique.

Le nouveau siège de la Banque à Bruxelles.

Sa longue expérience des affaires coloniales et sa documentation étendue sont à la disposition de sa clientèle, qui trouvera auprès d'elle la gamme des services spécialisés d'une banque moderne : dépôts à vue et à terme, conservation de titres, ordres de bourse, transferts de fonds, opérations de change, émission de chèques de voyage, location de coffres-forts, escompte et encaissement d'effets et de factures de commerce, financement de ventes à tempérament, crédits documentaires, avances sur produits africains...

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

OFFICE d'EXPLOITATION des TRANSPORTS COLONIAUX

" OTRACO "

101, avenue Louise — BRUXELLES — Téléphone : 37-13-90

Direction Générale : LÉOPOLDVILLE (Congo Belge)

TRANSPORTS — MANUTENTION — ENTREPOSAGE — RÉCEPTION — DÉDOUANEMENT

VOIES FLUVIALES : Longueur du réseau : 11.839 km.
186 bateaux et remorqueurs — 600 barges — Tonnage : 250.000 tonnes.
Services directs : Léopoldville - Stanleyville - Léopoldville - Port-Francqui
Services auxiliaires sur les affluents en correspondance avec les services directs.
Direction à LÉOPOLDVILLE.
Trafic en 1955 : 1.500.000 tonnes.

CHEMINS DE FER :
1) Matadi à Léopoldville : 365 km. Direction : Thysville.
Trafic en 1955 : 2.500.000 tonnes.
2) Boma à Tshela (Mayumbé) : 140 km. Direction : Boma.
Trafic en 1955 : 163.000 tonnes.
3) Kalundu à Kamaniola (Kivu) : 94 km.
Trafic en 1955 : 83.000 tonnes.

SERVICE DE NAVIGATION SUR LE LAC KIVU : Bukavu - Goma.
10 bateaux et remorqueurs — 14 barges-vedettes rapides ; tonnage : 1.200 tonnes.
Trafic en 1954 : 113.000 tonnes.

EXPLOITATION DES PORTS MARITIMES DE BOMA ET DE MATADI
Matadi : 1.760 m. de quais accessibles aux navires de mer calant 8 m. 50.
38 grues électriques — 34.500 m2 d'entrepôts ; trafic en 1955 : 1.550.000 t.

EXPLOITATION DES PORTS FLUVIAUX
Léopoldville — Coquilhatville — Stanleyville (rive droite).
Léopoldville : 26 grues électriques. 67.000 m3 de magasins.

EXPLOITATION DES PORTS LACUSTRES
Bukavu — Goma — Kalundu.

AGENCES à :

Boma, Tshela, Lukula, Matadi, Thysville, Léopoldville, Coquilhatville, Libenge, Lisala, Aketi, Bumba, Basoko, Stanleyville, Basankusu, Boende, Kutu, Kikwit, Banningville, Port-Francqui, Bena-Dibele, Luebo, Lusambo, Kalundu, Bukavu, Goma.

●

Pour tous renseignements s'adresser au
BUREAU COMMERCIAL

LÉOPOLDVILLE
8, avenue Émile-Banning.

BRUXELLES
101, avenue Louise.

En 1955, les 112 usines d'égrenage du Congo et du Ruanda-Urundi ont produit 52.000 tonnes de coton fibre dont la vente a été assurée par le

COMPTOIR DE VENTE DES COTONS DU CONGO

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE DROIT CONGOLAIS

Agent exclusif de vente des Sociétés Cotonnières établies au Congo et au Ruanda-Urundi

BRUXELLES : 27, rue du Trône

LÉOPOLDVILLE : Boîte Postale 341

Adr. Télégr. : Covenco - Telex. : BRUXELLES 390

ÉTABLISSEMENTS MADAIL

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF — Capital 50.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL : **LÉOPOLDVILLE** (CONGO BELGE)

Boîte Postale 115. Télégr. MADAIL. Télé. 2865-2868-2318-2091-2597

★

Firme spécialisée dans l'exportation de tous les produits coloniaux

— Achat de tous les produits coloniaux aux meilleures conditions du marché.
— Exportation de produits : huiles végétales (palme, palmistes, arachides, boléko, pentachletra, ricin, etc.) Graines oléagineuses, copal, fibres, millet, maïs, caoutchouc, etc.
— Production d'huiles de palme (5 usines en activité).
— Production d'huiles végétales et de tourteaux : palmistes, arachides, boléko, pentachletra, ricin, etc.

★

USINES D'HUILE DE PALME :

LUTSHIMA — TANGU-MANGU — OBALA — KITOMBE

MIKULU-INKAW

(Production annuelle : 7.000 tonnes)

★

Représentants au Congo des délicieux vins de Porto « FERREIRINHA »

PLAISIR DU SPECTACLE

MOGADOR

opérette à grand spectacle, véritable

CROISIÈRE DU RIRE

LES AMOURS DE DON JUAN

avec MARCEL MERKÈS

nous conduisent gaîment de l'Espagne à la Cour de Russie de la Grande Catherine, à la Cour d'Angleterre de Victoria.

THEATRE FONTAINE

LA Cie GRENIER-HUSSENOT

l'Amour des 4 Colonels

en raison de l'immense succès

LOCATION 14 JOURS D'AVANCE

MARCEL

MARCEAU

et sa Compagnie de Mime

qui remportent chaque soir un triomphal succès au

THÉATRE DE L'AMBIGU

Phot. Photam. RENOU ET GÉNISSET, DÉCORATEURS

UN MEUBLE TRANSFORMABLE

Fermé, c'est un meuble d'appui de dimensions normales. Ouvert, il forme table et buffet dont le fond s'ouvre, en passe-plat, sur la cuisine. La table peut, en se dédoublant, porter 4 à 7 couverts.

LA CRÉMAILLÈRE

DÉCORATION, MEUBLES, OBJETS MODERNES

5, BOUL. MALESHERBES, PARIS - TÉL. : ANJOU 96.86

LE BERCEAU DE FRANCE

Lits gigognes triples tout chêne avec sommiers métalliques. Le lit du bas se relève à la hauteur du 2e.

Existent en 190×80, 184×80, 178×80. Peuvent être vendus par 2 ou séparément. Fabrication très robuste.

MEUBLES par ÉLÉMENTS — LITS SUPERPOSÉS
BERCEAUX — JOUETS — TAPIS — TISSUS

145 bis, Boulevard Saint-Germain PARIS-6e. — ODE. 00-12
Saint-Germain-des-Prés

CHATEL-GUYON
EN AUVERGNE

Saison 10 Mai - 30 Septembre

Un climat reposant
Centre de tourisme

CASINO
THÉATRE
★
TENNIS

ROULETTE
BACCARA
BOULE
MINIAGOLF

INTESTIN - FOIE - COLIBACILLOSE - AMIBIASE

SANTÉ ET BEAUTÉ DE LA FEMME
EQUIPEMENT THERMAL LE PLUS MODERNE D'EUROPE
HOTELS TOUTES CATÉGORIES

RENSEIGNEMENTS SYNDICAT D'INITIATIVES OU A L'ETABLISSEMENT THERMAL CHATEL-GUYON (P.-de-D.)

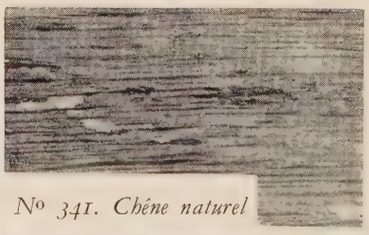
PAUL GRUIN

76, rue de Reuilly
Paris — Did. 07-97

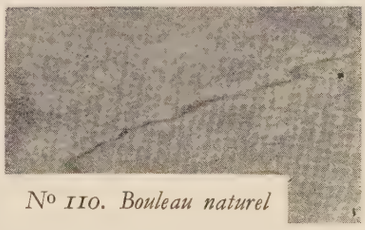
vous présente

Orligna

le revêtement de bois hors ligne



N° 341. Chêne naturel



N° 110. Bouleau naturel

essences variées :

chêne, bouleau,
acajou, limbo,
aulne, etc.

se ponce, se teinte,
se cire, se vernit,
comme le bois

se colle par un bon
spécialiste
comme
le papier peint

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

La maison

que vous cherchez...

Un choix varié d'appartements en construction :

ANTONY — avenue Aristide-Briand (angle rue Paul-Bourget) 100 m. du métro — TRÈS BEAUX APPARTEMENTS — Grand confort. 43 à 90 m² Jardins — Garages — Larges facilités de paiement
Visites sur place, tous les jours, sauf lundi, de 14 h. 30 à 18 heures.

MONTREUIL-SOUS-BOIS — 28, avenue Aristide-Briand
Appartements 2, 3 et 5 pièces. Confort. 10 minutes métro.
Livraison fin 1956.

LAGNY (S.-&-M.) — 17, rue de Claye (Thorigny) — **Disponibles de suite.**

LA GARENNE-COLOMBES — appartements 2, 3 et 4 pièces. Confort — **Habitables été 1956.**

OFFICE FONCIER DE CONSTRUCTION
Bureau de vente :
GRANDS MAGASINS « AU PRINTEMPS »
3e étage — Anciens magasins - Tri. 05-50, 06-60, 03-10 — Poste 28-81

NICE
7, promenade des Anglais
Tél. : 833-29

JOHN TAYLOR & SON
FONDÉE EN 1864
LA CROISETTE — CANNES (A.-M.) — *TÉL. 900.67-68-69*

MONTE-CARLO
20, boulevard des Moulins
Tél. : 010-43

CAP D'AIL
(Bord de mer direct)
COQUETTE VILLA
Construction pierre
entièrement remise en état
Vue panoramique sur St-Jean-Cap-Ferrat
et frontière italienne
Exposition plein midi

GRAND LIVING-ROOM
3 chambres de maîtres, 1 salle de bains
Chauffage central
PAVILLON ANNEXE :
3 pièces, cuisine, atelier, douches
Garage : 2 voitures
Jardin 2.000 m² - très bien aménagé
Possibilité construire garage bateau
A VENDRE ENTIÈREMENT MEUBLÉE

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser Agence TAYLOR — Monte-Carlo

---

PROJET DE CONSTRUCTION
SAINT-CLOUD
Dans un cadre de verdure (Parc)
Belle vue sur Paris
à proximité immédiate **gares du Val d'Or** (St-Lazare)
et des Coteaux (Invalides)
Appartements tout confort,
très clairs et aérés, 2 à 5 pièces - Garages
Possibilité de crédit
Tous renseignements :
LA FRANCE IMMOBILIÈRE
continentale et d'outre-mer
9, rue Boissy-d'Anglas, PARIS - ANJ. 17-55. Métro : Concorde

A VENDRE EN PÉRIGORD

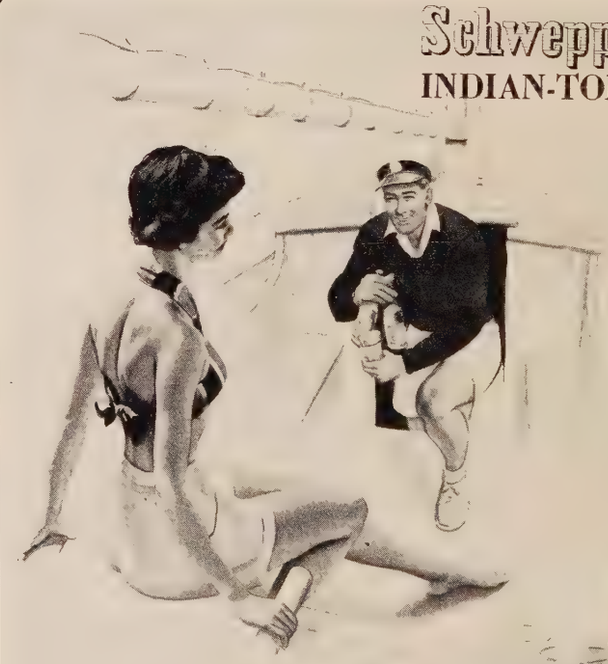
PROPRIÉTÉ D'AGRÉMENT
sortie village, tous fournisseurs
sur plateau très sain
JOLIE DEMEURE 9 PIÈCES
Tout confort, 2 salles de bains
Parc ombragé,
potager, verger, vigne, prairie
1 hectare au total
Dépendances
LIBRE A LA VENTE

Nombreuses autres affaires en tous genres
(propriétés agricoles ou résidences d'agrément). Notices sur demande.

René CHASTAND
BERGERAC (Dordogne)
25, rue du Pont-Saint-Jean
Tél. : 11-03 - Boîte Postale nº 45

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à : PLAISIR DE FRANCE, 13, rue St-Georges, PARIS.

Schweppes
INDIAN-TONIC



Le "drink" du couple élégant

DÉLICIEUSE BOISSON PÉTILLANTE SE SERT NATURE OU AVEC UNE TRANCHE DE CITRON

L'INDIAN TONIC parfait complément du gin Anglais et de tous apéritifs à base d'orange

DANS NOTRE NUMÉRO D'AOUT

TOURISME D'AUTOMNE : Préparez votre voyage à Venise, par Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie française.

CHEZ LES ANTIQUAIRES : Le XVIII[e] siècle vénitien à Paris, par Saint-Sère.

DES ÉTUDES D'ART : L'art abstrait a toujours existé, par Marcel Brion ; la sculpture gothique, par J. Gauthier, Conservateur du Musée de Limoges ; les trois muses de Rembrandt, par René Barotte.

DE LA DANSE : Trois mois de ballets, par Claude Baignères.

EN MARGE D'UNE EXPOSITION : André Marchand chez lui, par Anne Fourny.

UNE ENQUÊTE : Pour une esthétique du timbre-poste, par Roger Baschet.

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE PARIS, par Robert Kemp et Claude Baignères.

ET LES CHRONIQUES HABITUELLES

★

N. B. — *Nous rappelons à ceux de nos abonnés qui ont souscrit à l'abonnement « B » — dix numéros par an — que cette catégorie ne comprend pas les numéros de février ni d'août : le numéro annoncé ci-dessus ne leur sera donc pas envoyé, mais ils pourront l'obtenir, sur demande à nos bureaux, contre remboursement de 475 francs.*

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **60 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO et AFRIQUE DU NORD	Fr. 5.700	2.900	7.000	3.550	500
UNION FRANÇAISE (envoi recommandé)	Fr. 6.000	3.050	7.300	3.700	500
Correspondant pour l'Algérie : M. Bernard André, 19, Bd Marcel-Duclos, Alger. Téléph. 617-96.					
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 6.400	3.300	7.800	4.000	550 envoi franco
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
ALLEMAGNE. — Deutsch-Fransösischer Buchdienst G.M.B.H. Gutenbergplatz-Mainz	DM. 76,80	39	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 90, Pitt Street, Sydney	£ 8-5	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Délégué aux abts : Marcel Defossez, 92, rue Keyenveld, Ixelles-Bruxelles (C.C.P. n° 7449-98) - Société de Bleecker, 65, rue Picard, Bruxelles (C.C.P. n° 18.34.57) et chez tous les libraires	Fr. B 875	450	—	—	85
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4° andar, Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 1.350	—	—	—	120
CANADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, Québec P. Q.	$ 18	9,50	—	—	2
CHILI. — Librairie française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
ÉGYPTE. — Librairie au Papyrus (Hachette), 10, rue Adly-Pacha, Le Caire - Librairie James Cattan, 118, rue Emad-El-Dine, Le Caire - Déléguée aux abts : Mme Vaucher-Zananiri (Aladin, 8, rue Kasr-el-Nil, Le Caire).	Pts. 640	330	—	—	67
ESPAGNE. — Sociedad General Española de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 700	365	—	—	80

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — American News, 131, Varick Street, New York. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 11 West 46 th Street, New York 36	$ 18	9,50	2
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 6-10-0	3-10-0	12-6
GRECE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes	Fr. 6.400	3.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V., Heerengracht 477, Amsterdam C	H. Fl. 70	36	
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 700	365	60
ITALIE. — S.A.I.S.E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 12.000	6.500	1.100
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Georges Schéhadé, Beyrouth	L. L. 64	33	6
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 400	210	35
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 520	270	60
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C.C.P. 11-167-67. — M. Maillard, les Brenets C.C.P. IVB 1720	Fr. s. 70	36	7,25
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi, Istanboul	L. T. 64	33	5
URUGUAY. — Agencia Francesa de Distribución y suscripciones, Rincón 510 bis, Montevideo. Abonnements : Agencelbana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 76,80	38	8,25

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

Le Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY
Printed in France. — Dépôt légal 3e trimestre 1956.

Imprimeur n° 501.
Éditeur n° 6.